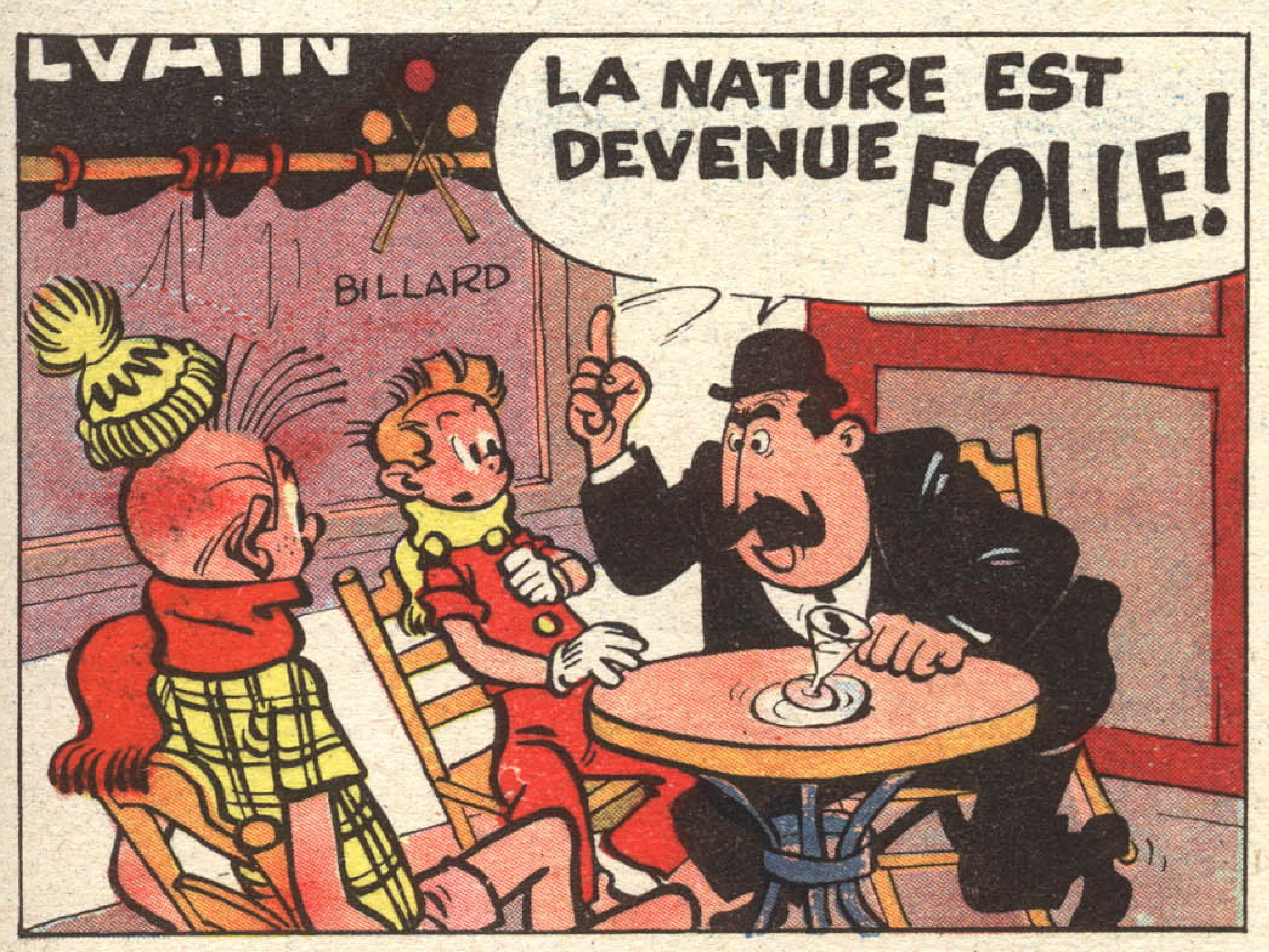


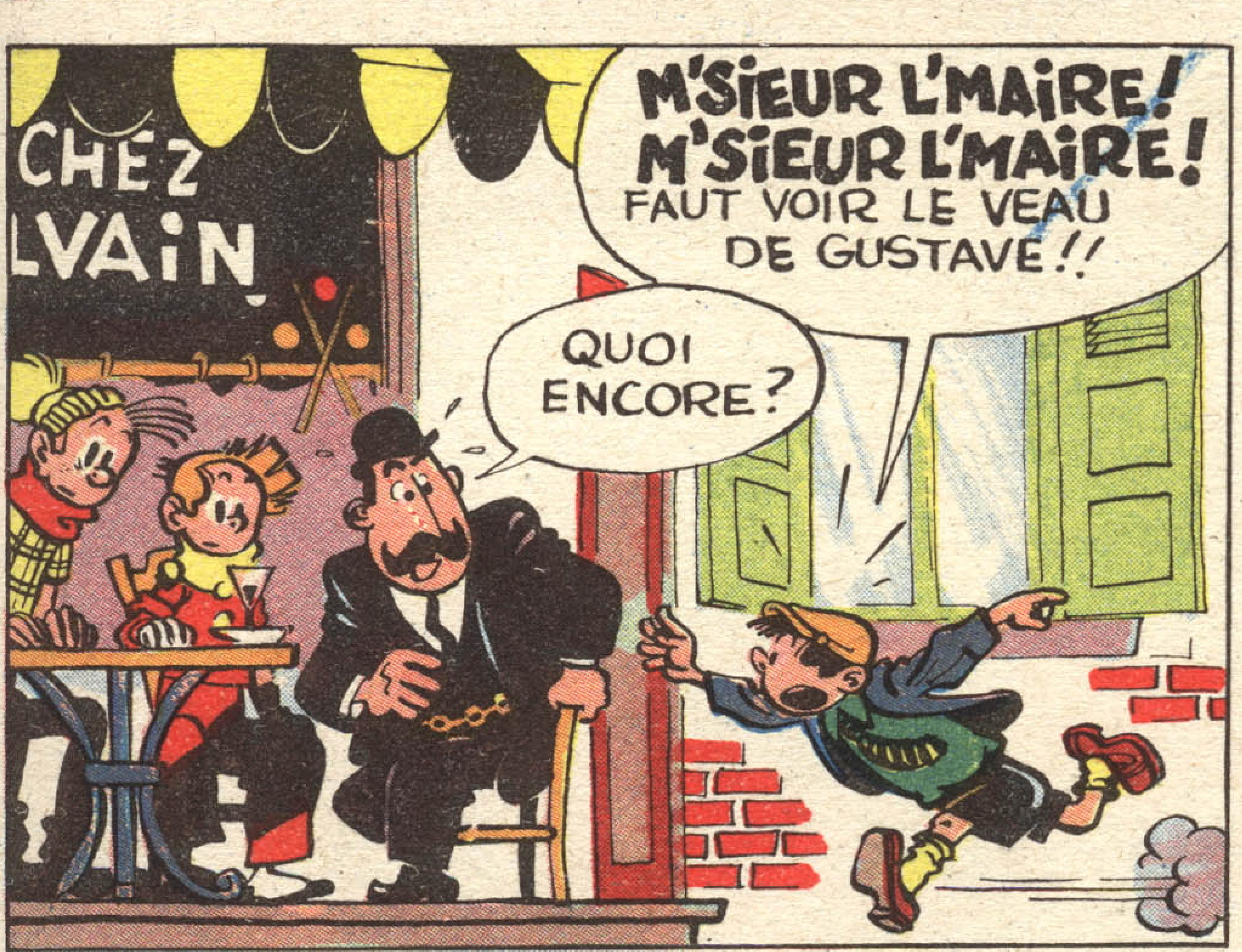
SPIROU

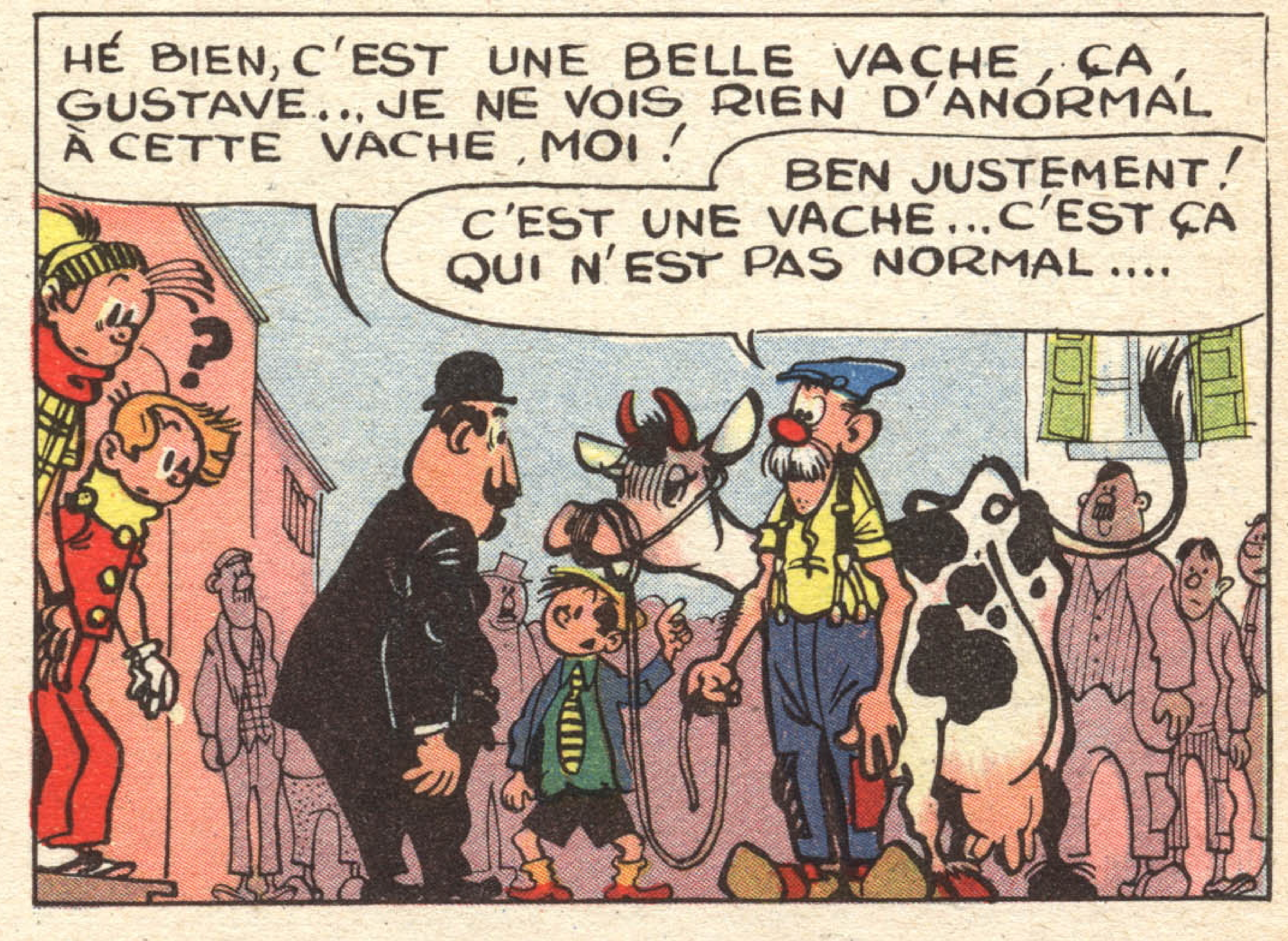
PUBLICATION HEBDOMADAIRE

13e ANNEE. — N° 659. — 30 NOVEMBRE 1950. — 24 PAGES.







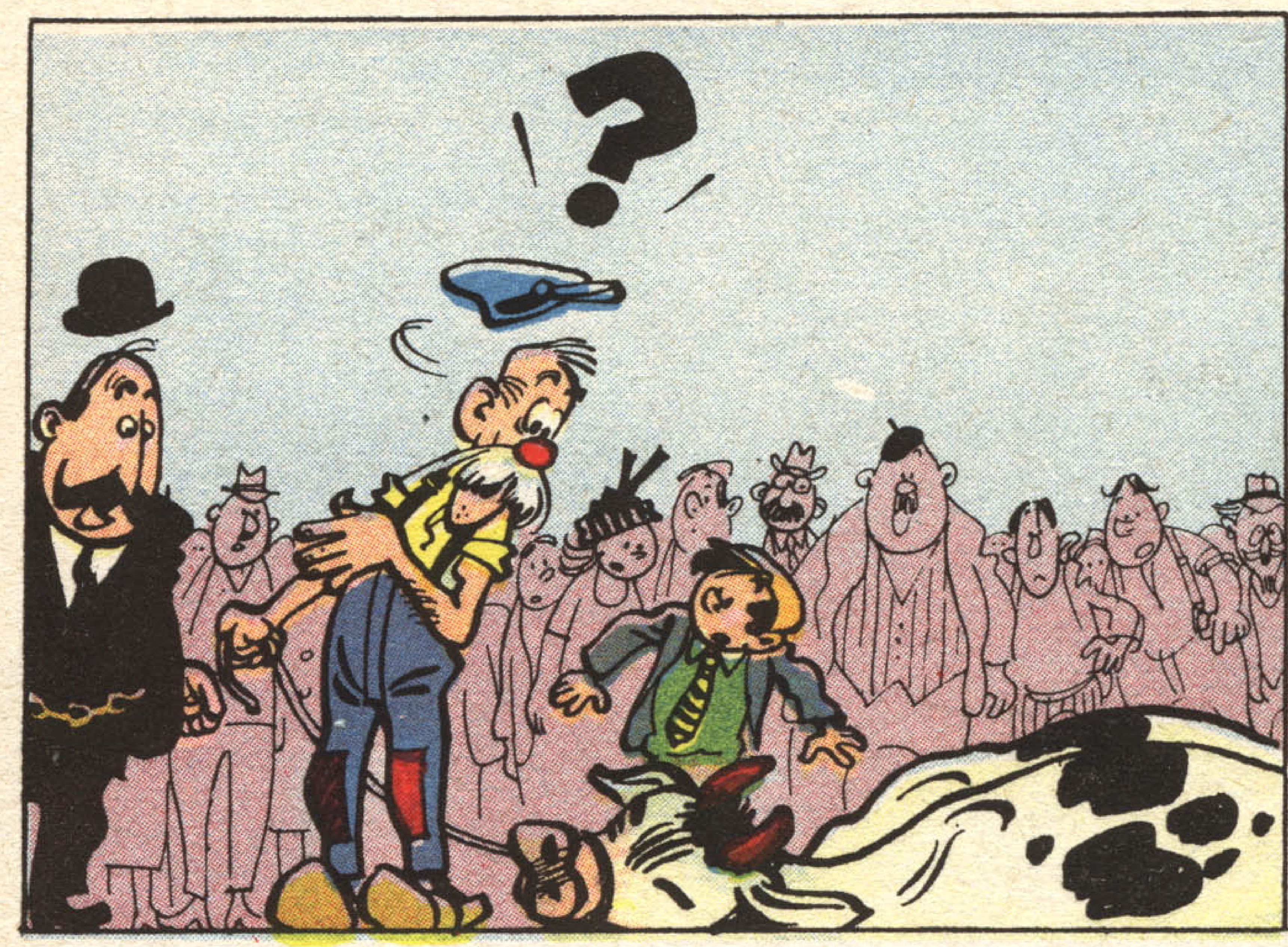
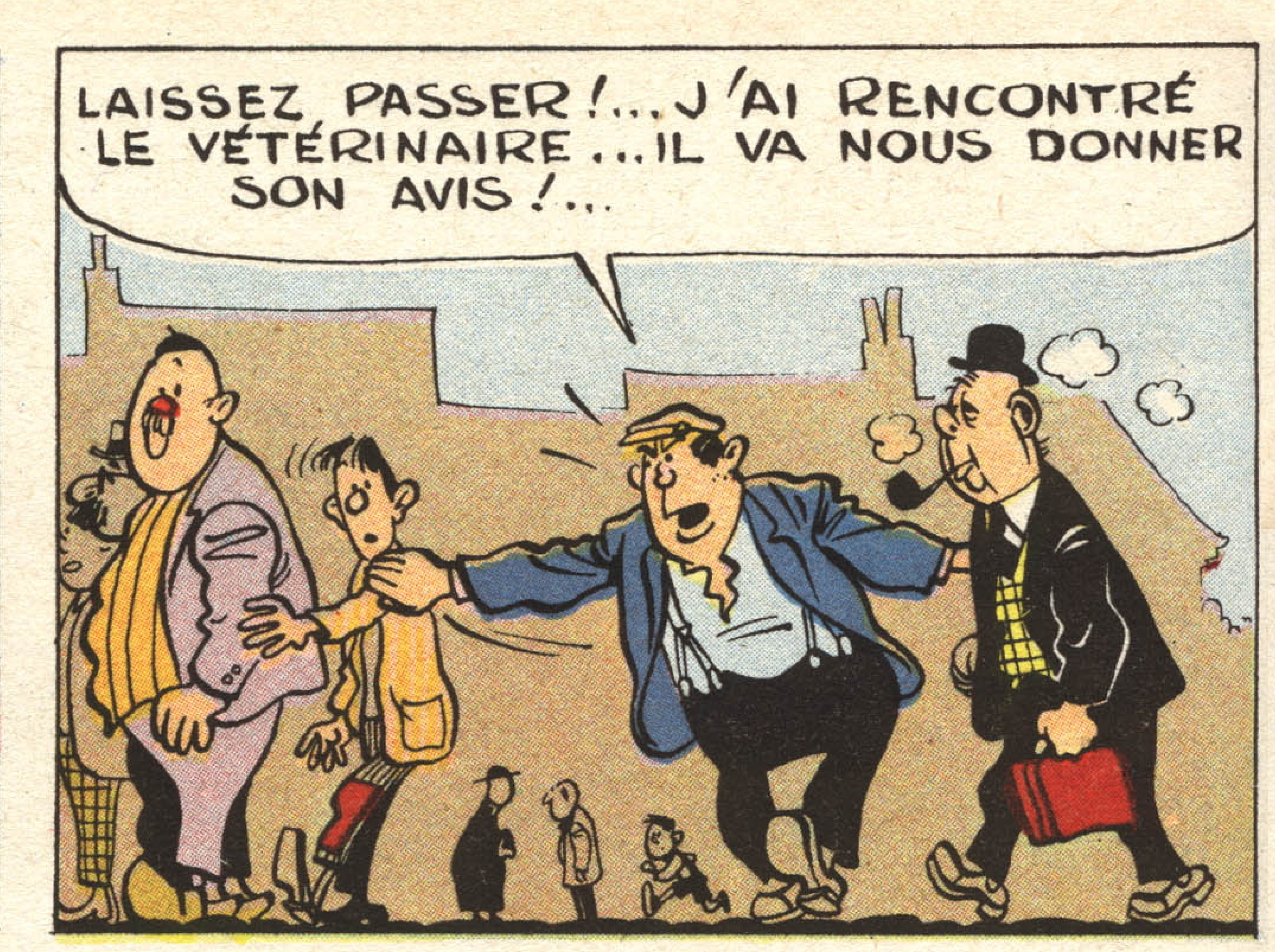
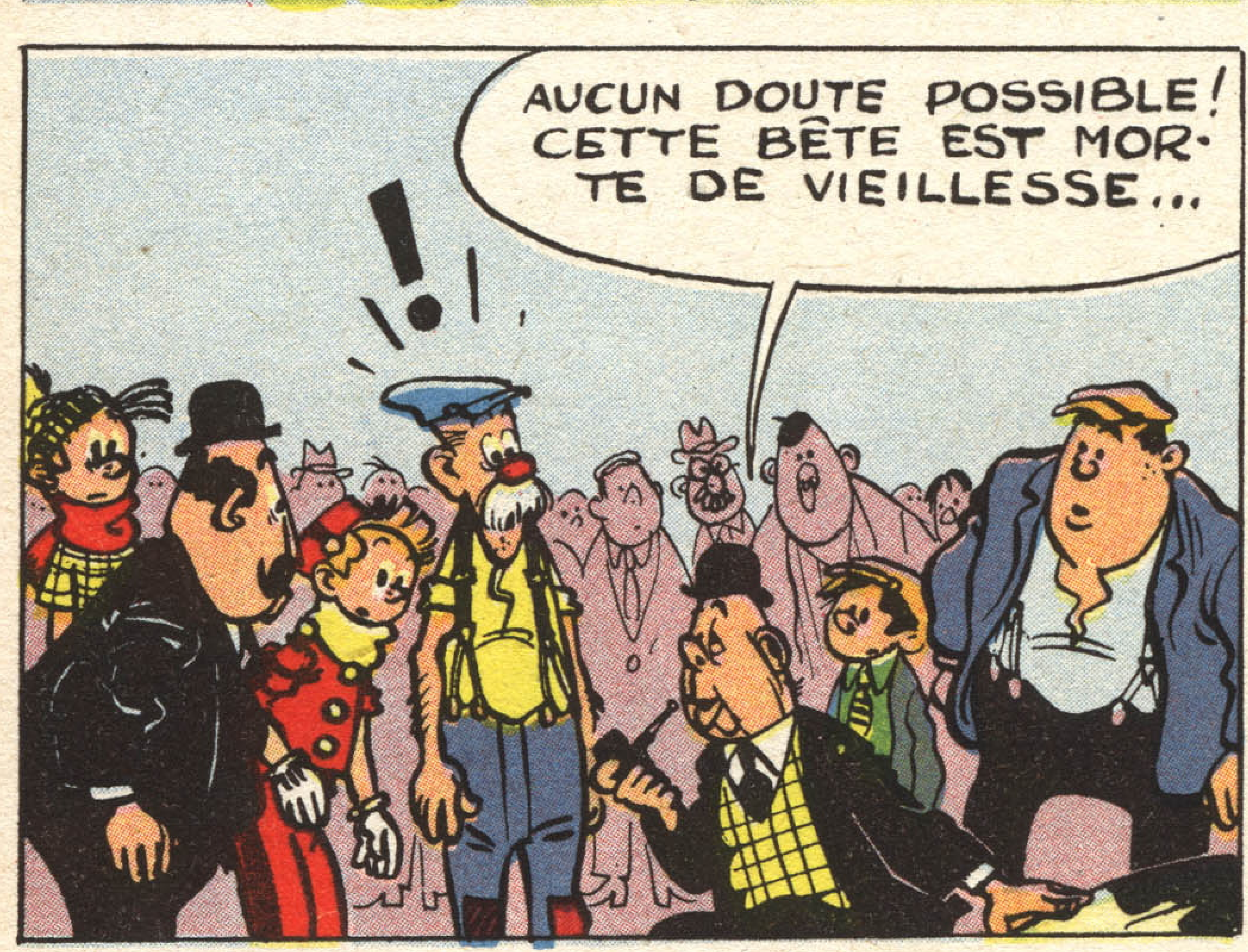




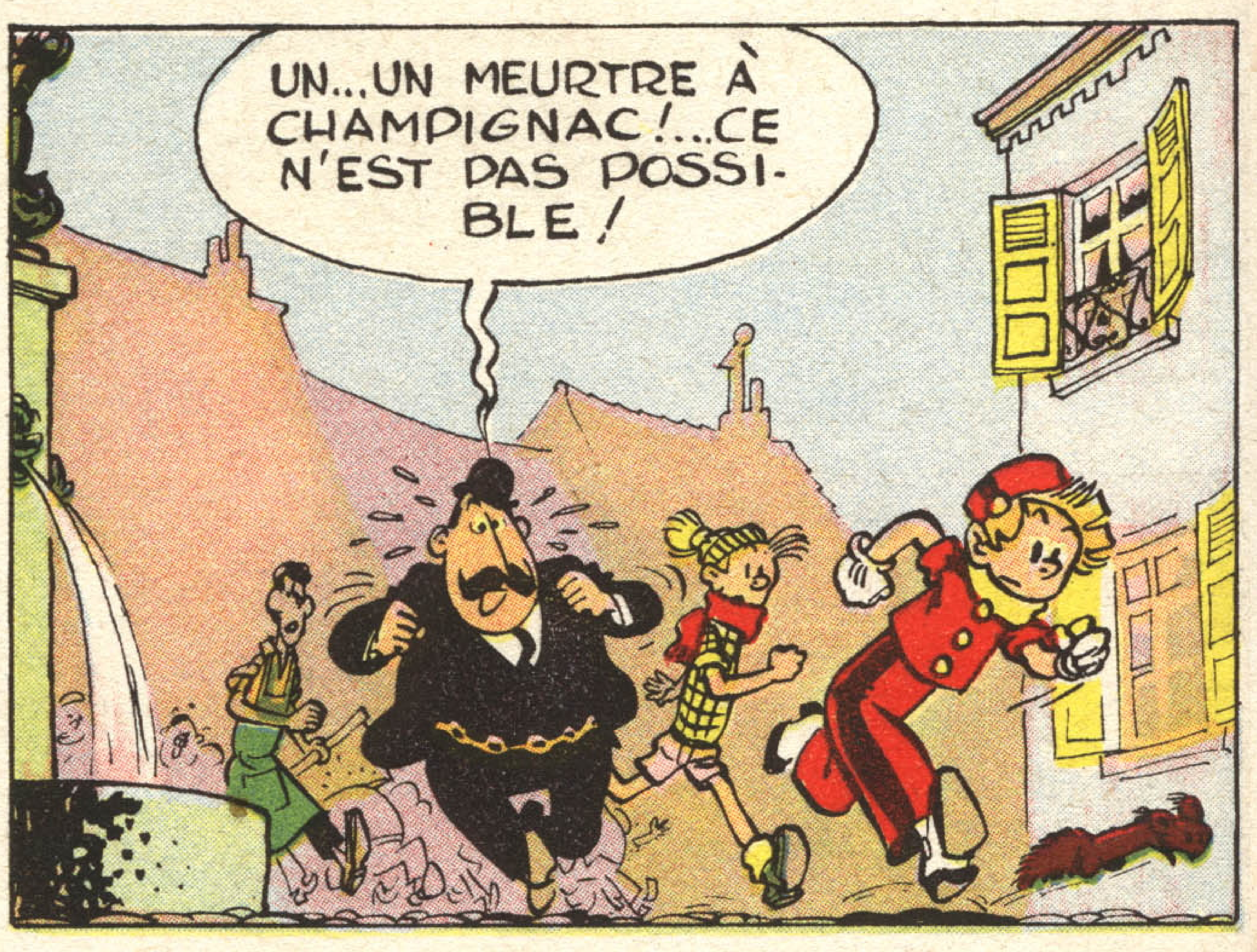
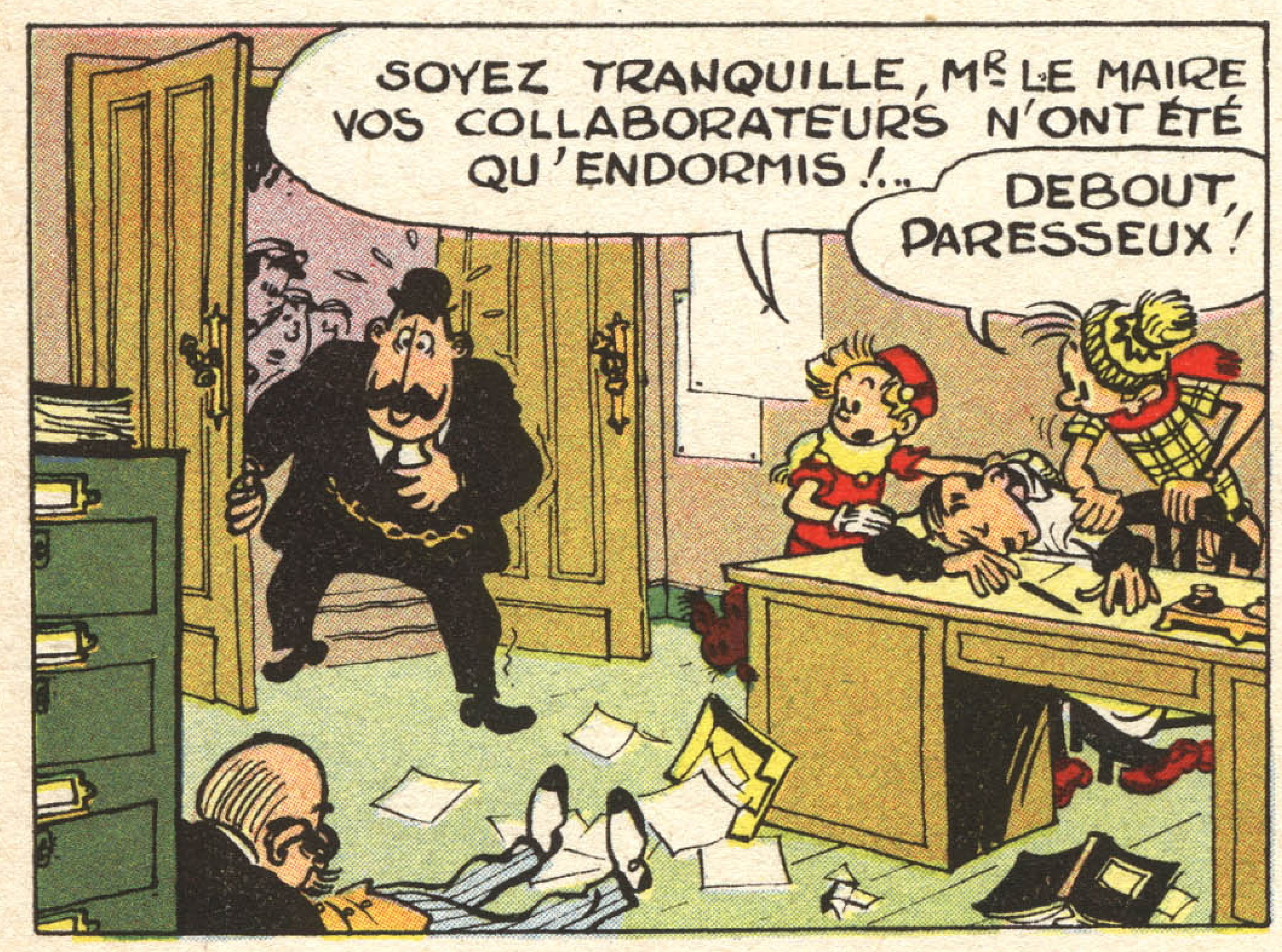
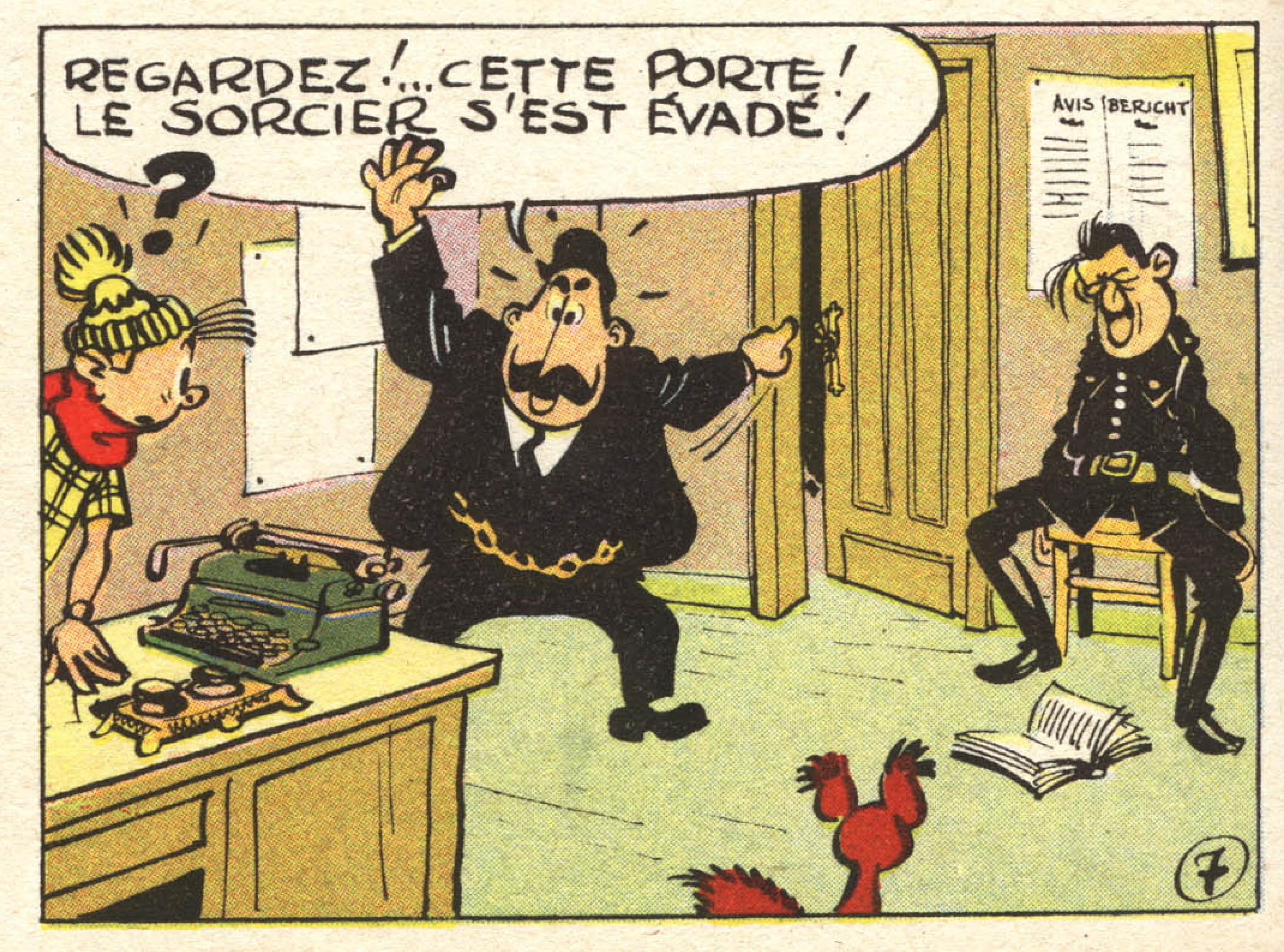






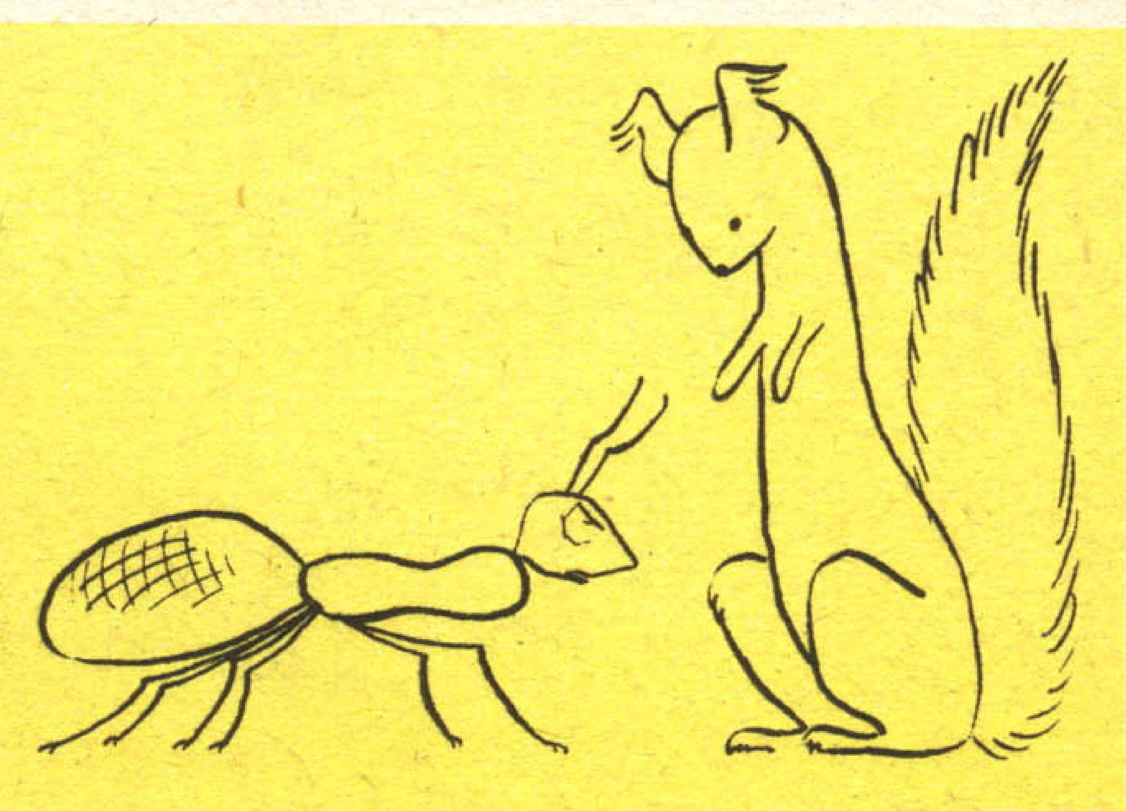


LAISSEZ PASSER !... J'AI RENCONTRÉ LE VÉTÉRINAIRE ... IL VA NOUS DONNER SON AVIS !...

AUCUN DOUTE POSSIBLE ! CETTE BÊTE EST MORTE DE VIEILLESSE ...

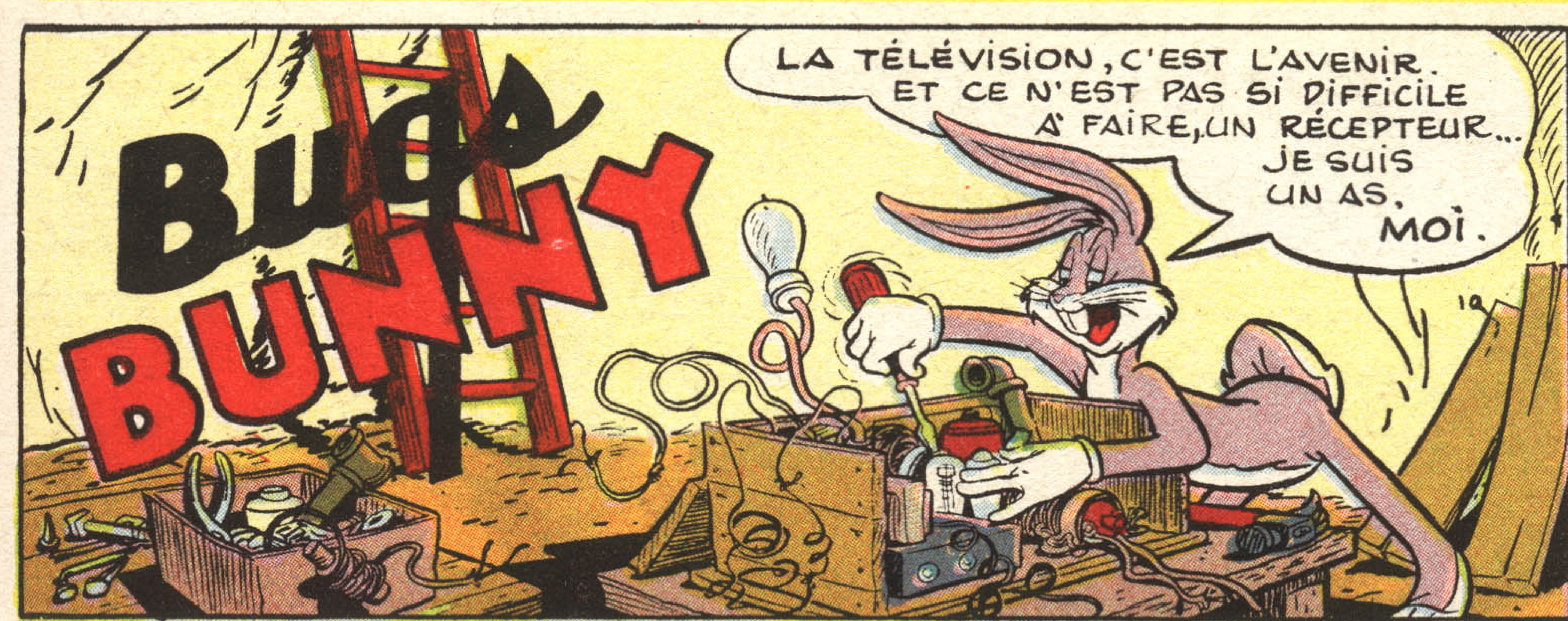
MONSIEUR LE MAIRE ! ILS SONT TOUS MORTS À LA MAIRIE !!!

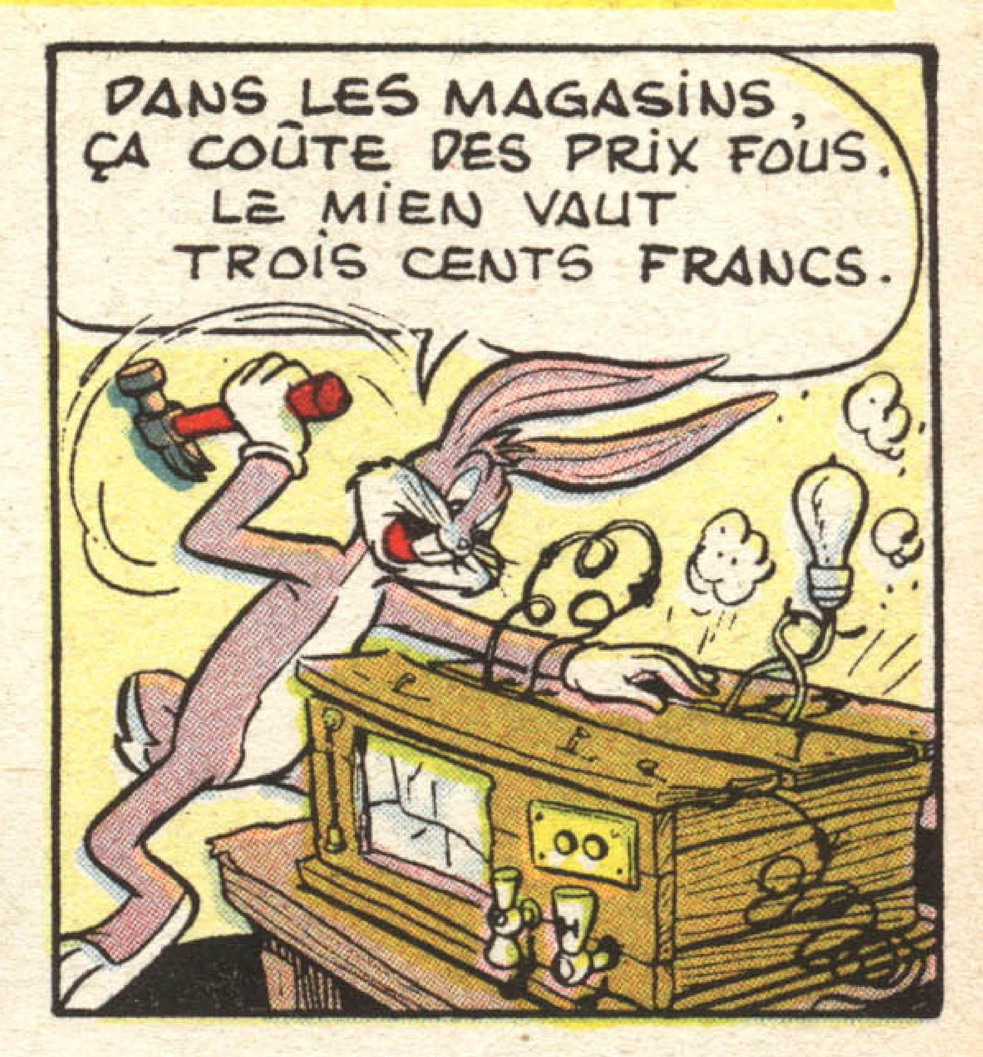
JE VENAIS POUR TAPISSER LE PETIT BUREAU DU SECOND ... QUAND JE SUIS ENTRÉ, JE ... JE LES AI VUS ... TOUS ... ÉTENDUS !...

UN ... UN MEURTRE À CHAMPIGNAC !... CE N'EST PAS POSSIBLE !

SOYEZ TRANQUILLE, MR LE MAIRE VOS COLLABORATEURS N'ONT ÉTÉ QU'ENDORMIS !..
DEBOUT, PARESSEUX !

REGARDEZ !... CETTE PORTE ! LE SORCIER S'EST ÉVADÉ !
AVIS BERICHT

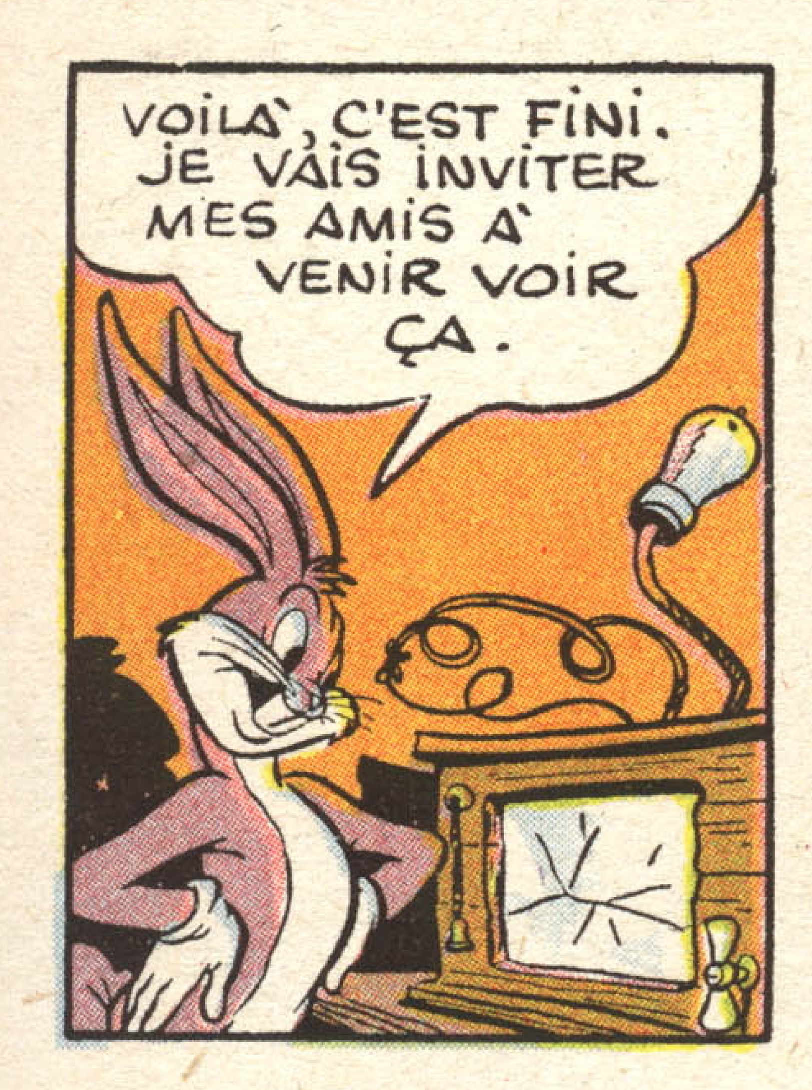
Aujourd'hui, si vous le voulez bien, nous allons parler de la fourmi. La Fontaine (vous savez bien celui qu'on appelait « un homme affable » ?) nous parle de la fourmi en ces termes : « La Fourmi n'est pas prêteuse, c'est là son moindre défaut ». Ce qui laisse peu augurer de l'esprit de charité de cet hyménoptère. Les fourmis sont la terreur des pique-niqueurs qui, à la belle saison, vont déjeuner sur l'herbe. Il arrive que par inadvertance ils se mettent à table juste au-dessus d'une fourmilière, et on les voit peu après se lever précipitamment et se sauver à toutes jambes. Ce qui est une preuve de plus qu'ils n'aiment pas les animaux. La piqûre des fourmis est très désagréable. Le meilleur moyen d'éviter d'être mordu par ces bestioles est encore de ne pas les ennuyer. Et si ce sujet vous intéresse (je suis sûr qu'il vous intéresse), vous n'avez qu'à lire dans ce numéro l'article consacré aux fourmis noires...

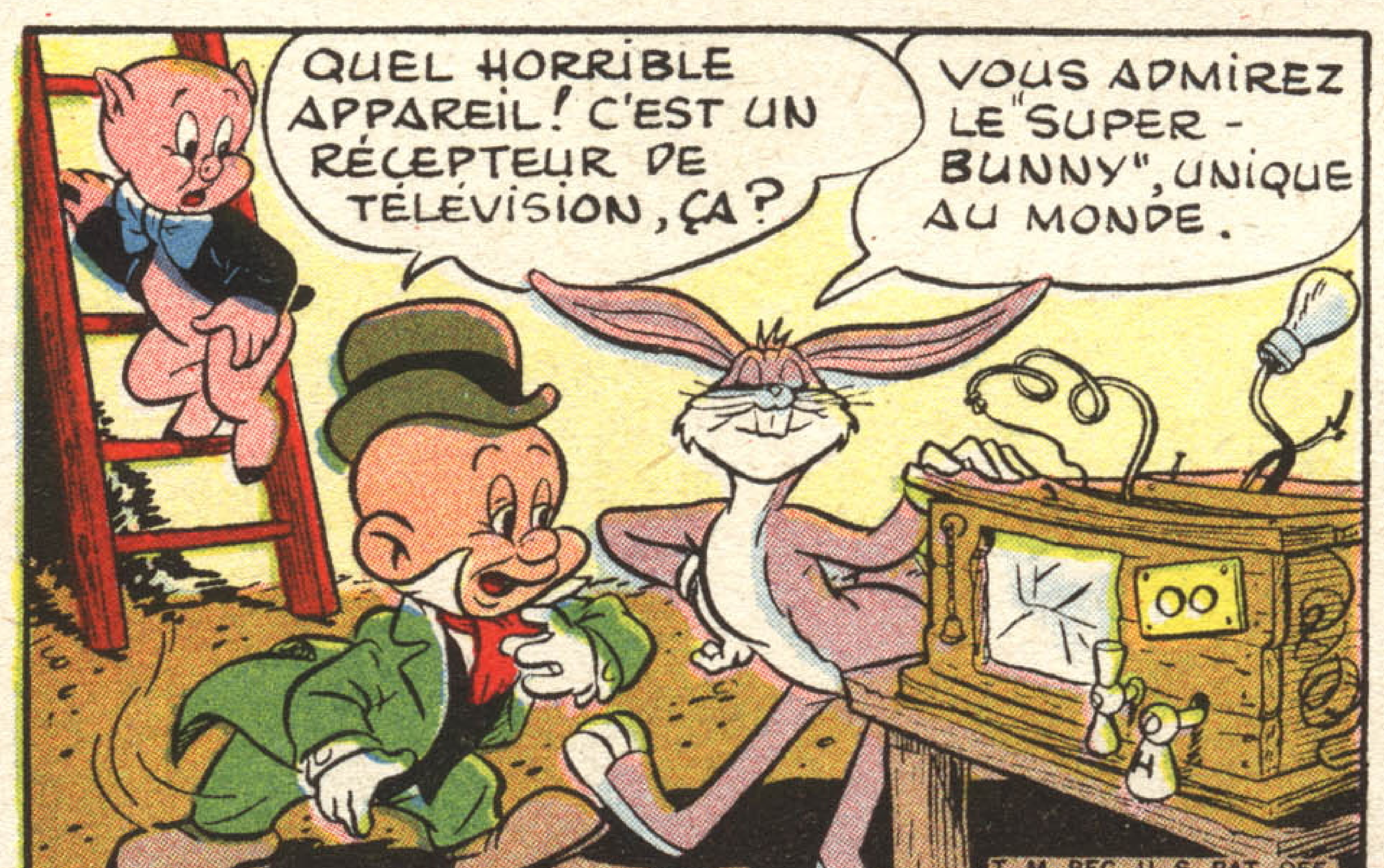
SPIP.

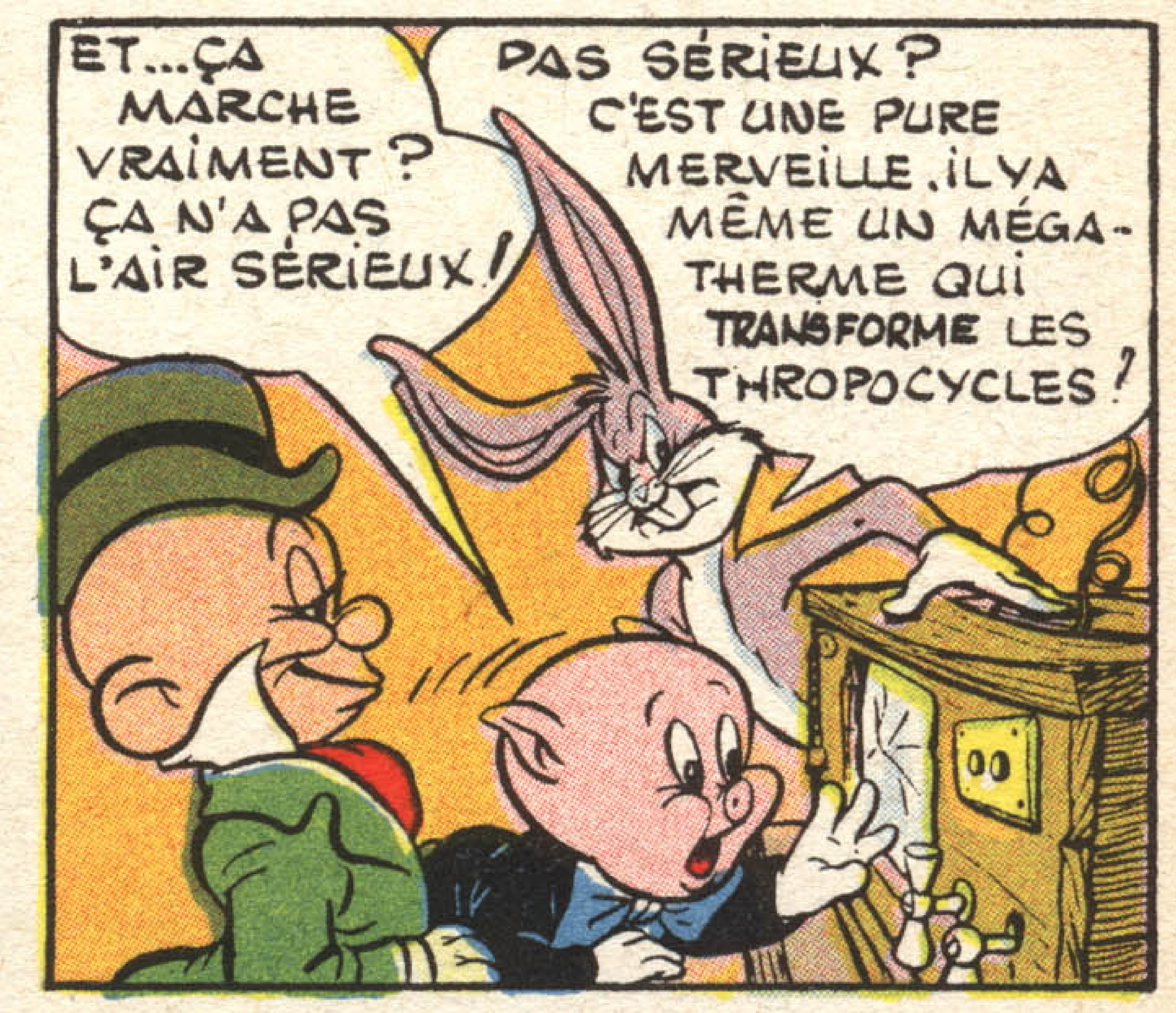




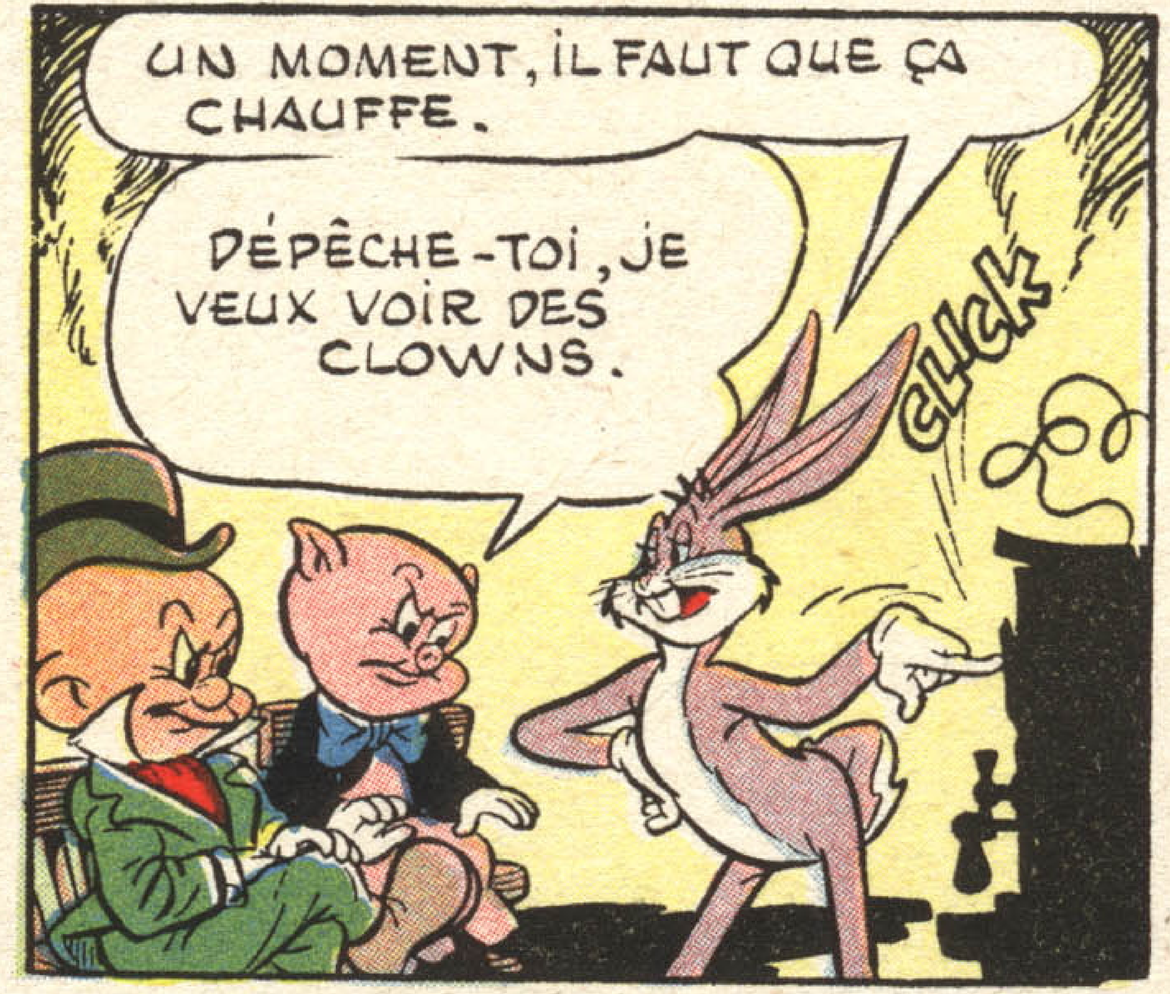


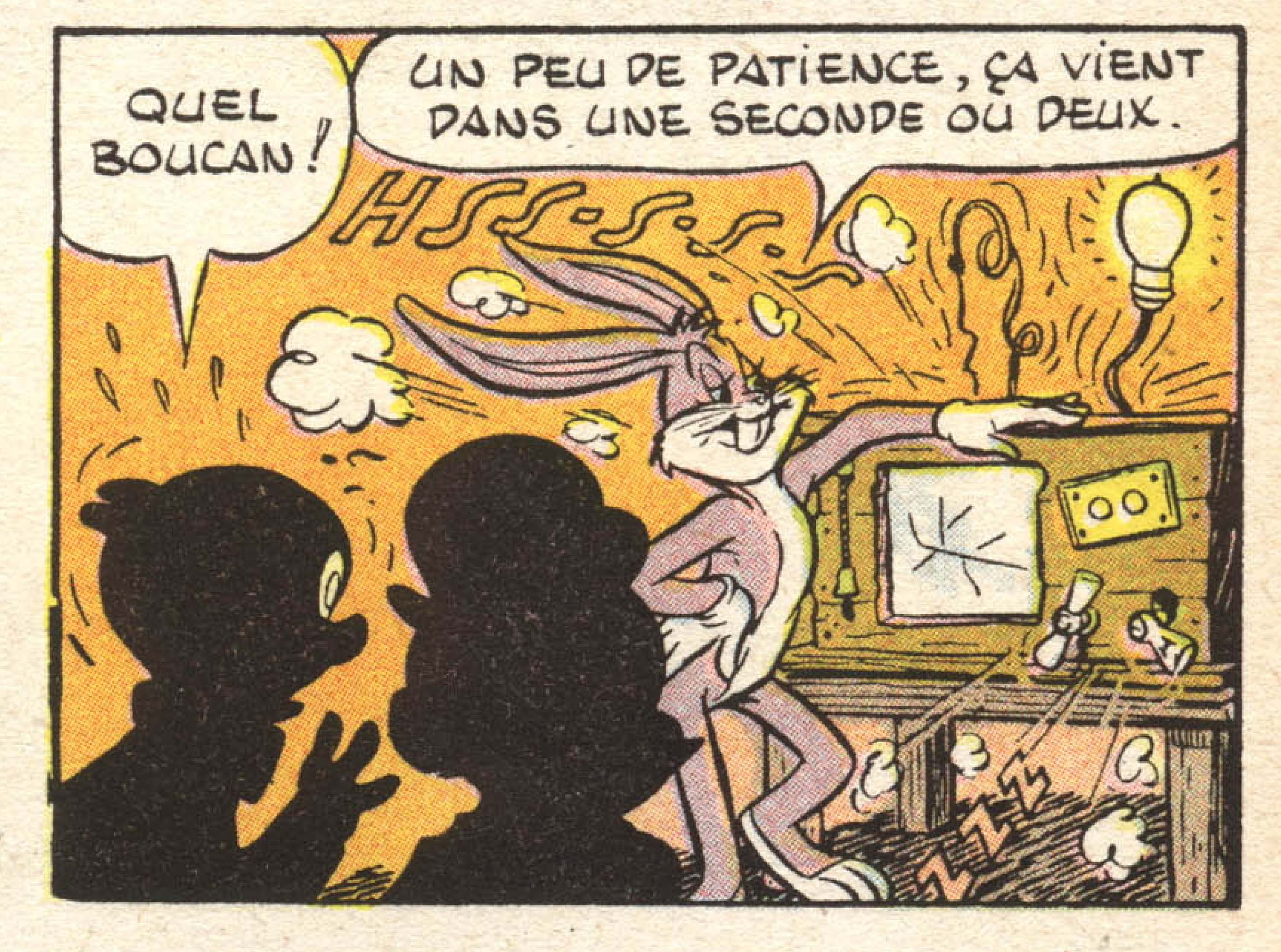


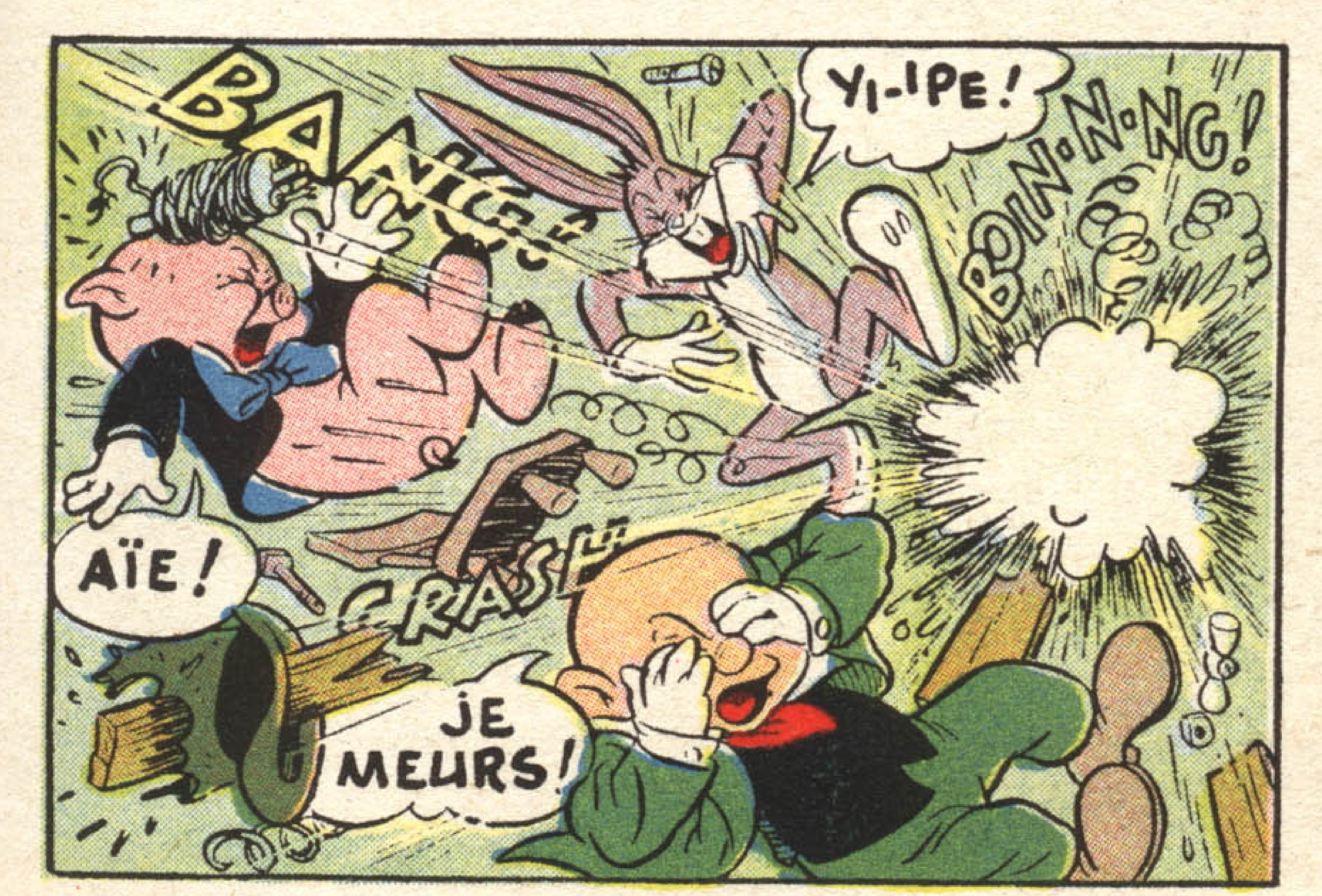


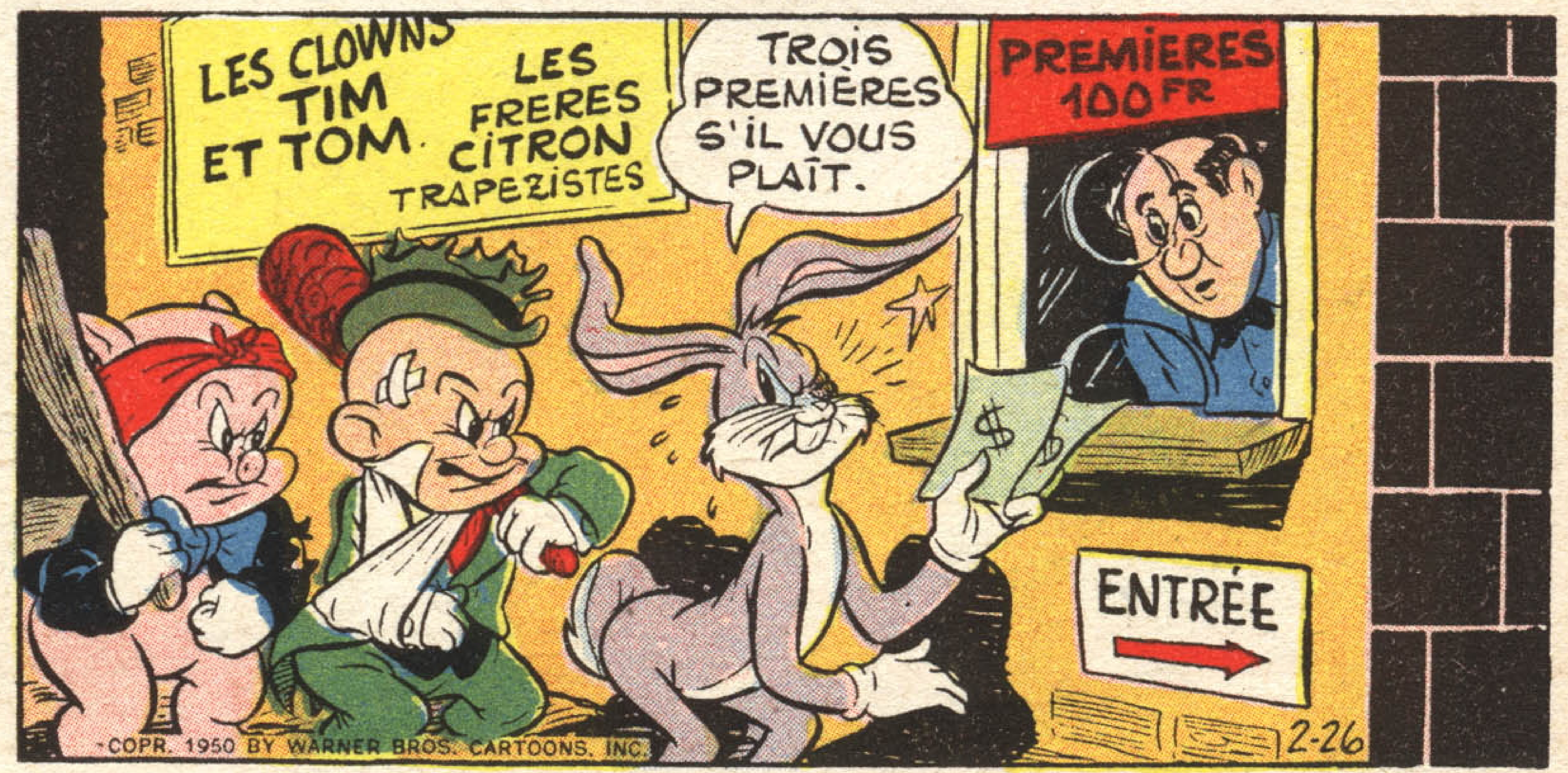




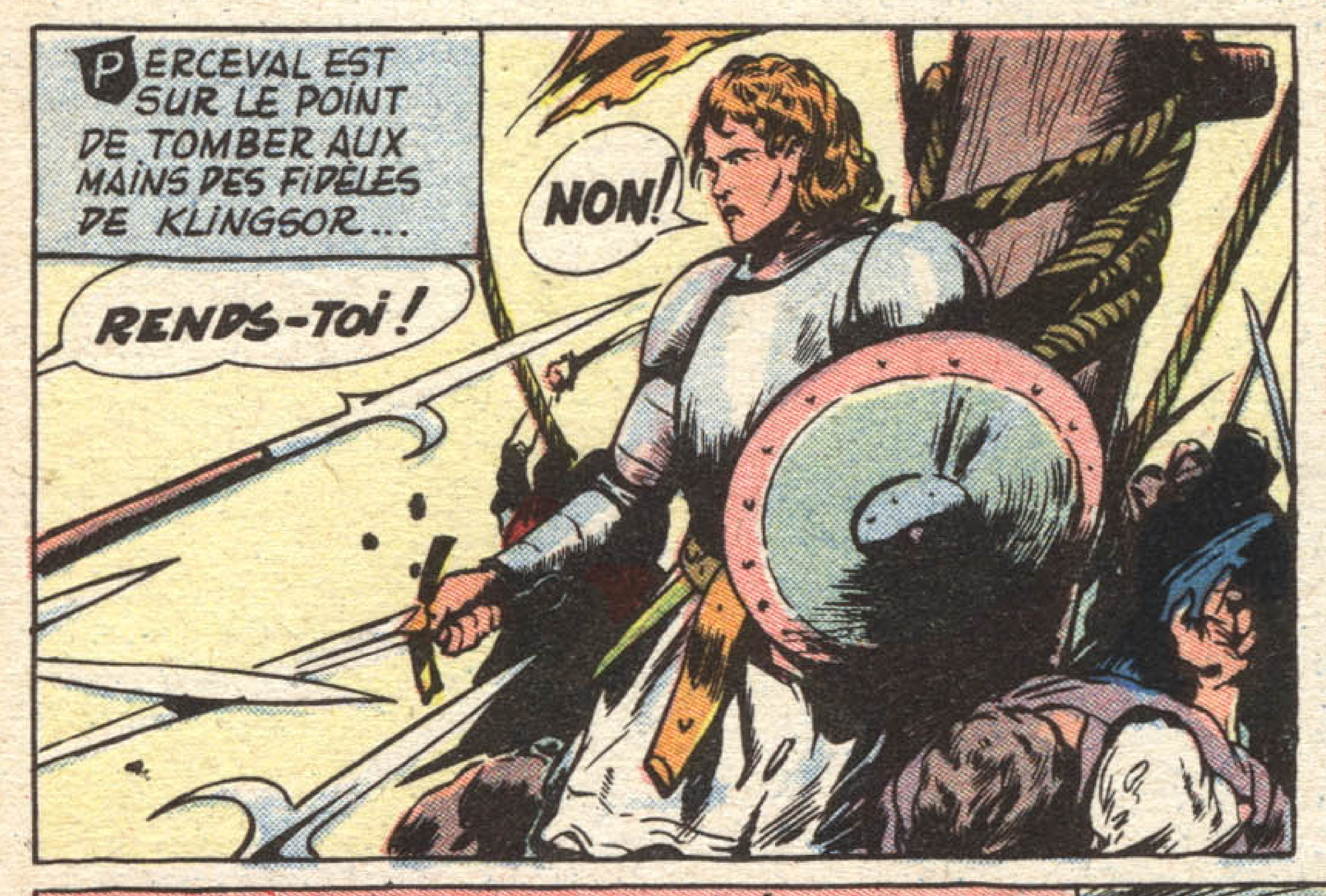


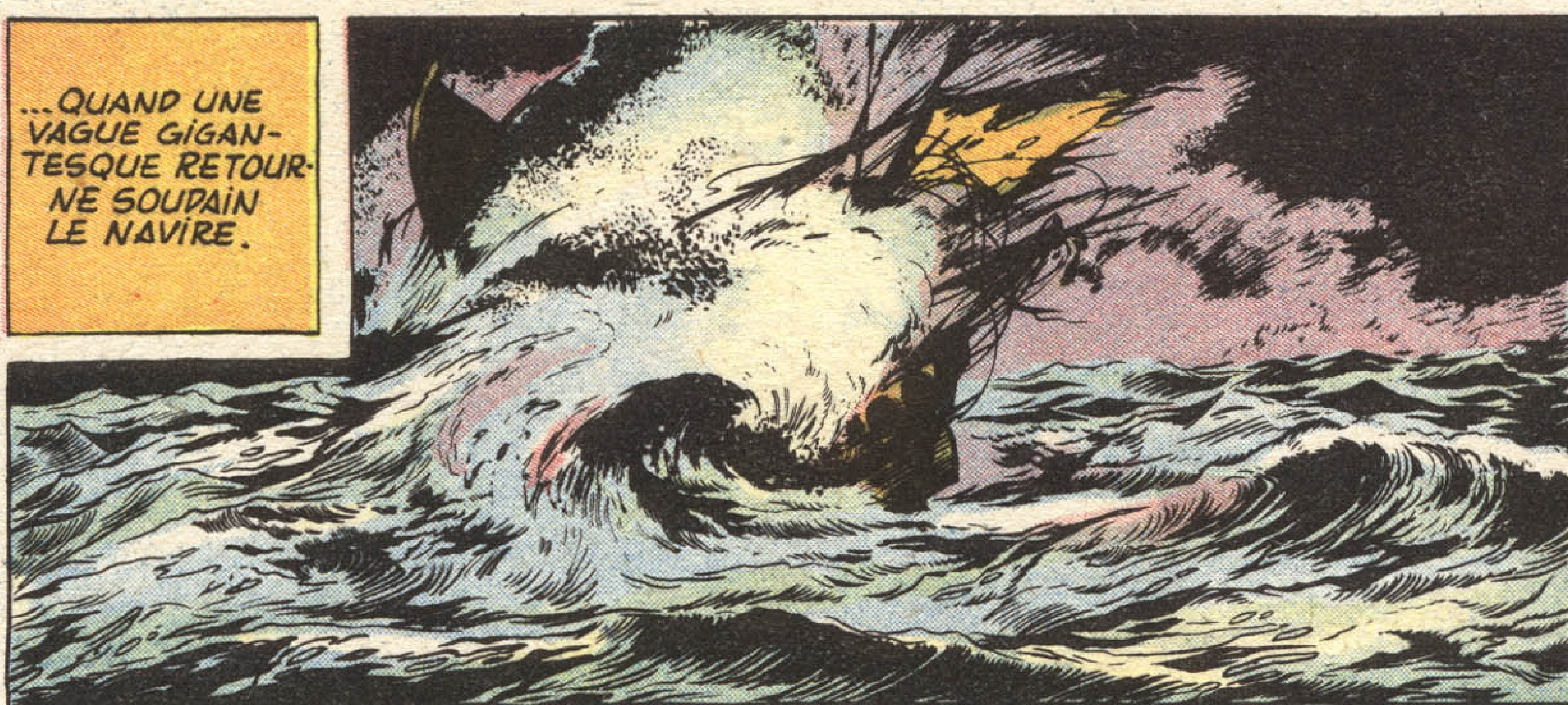




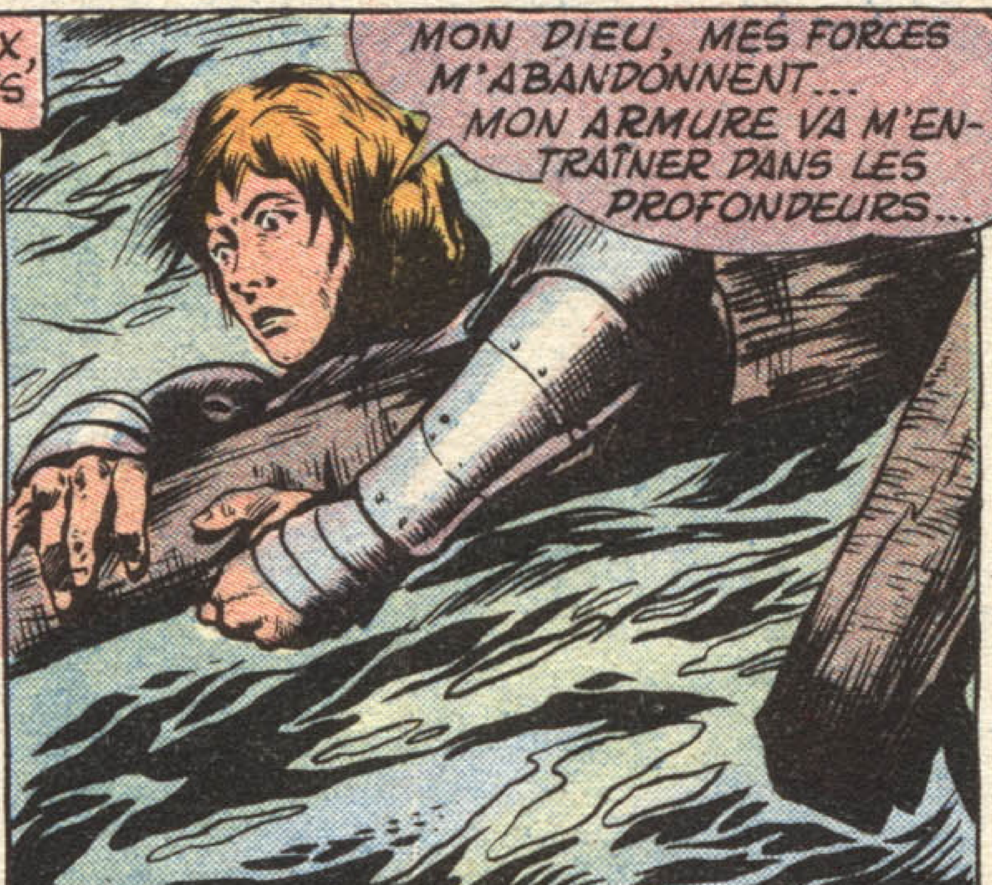


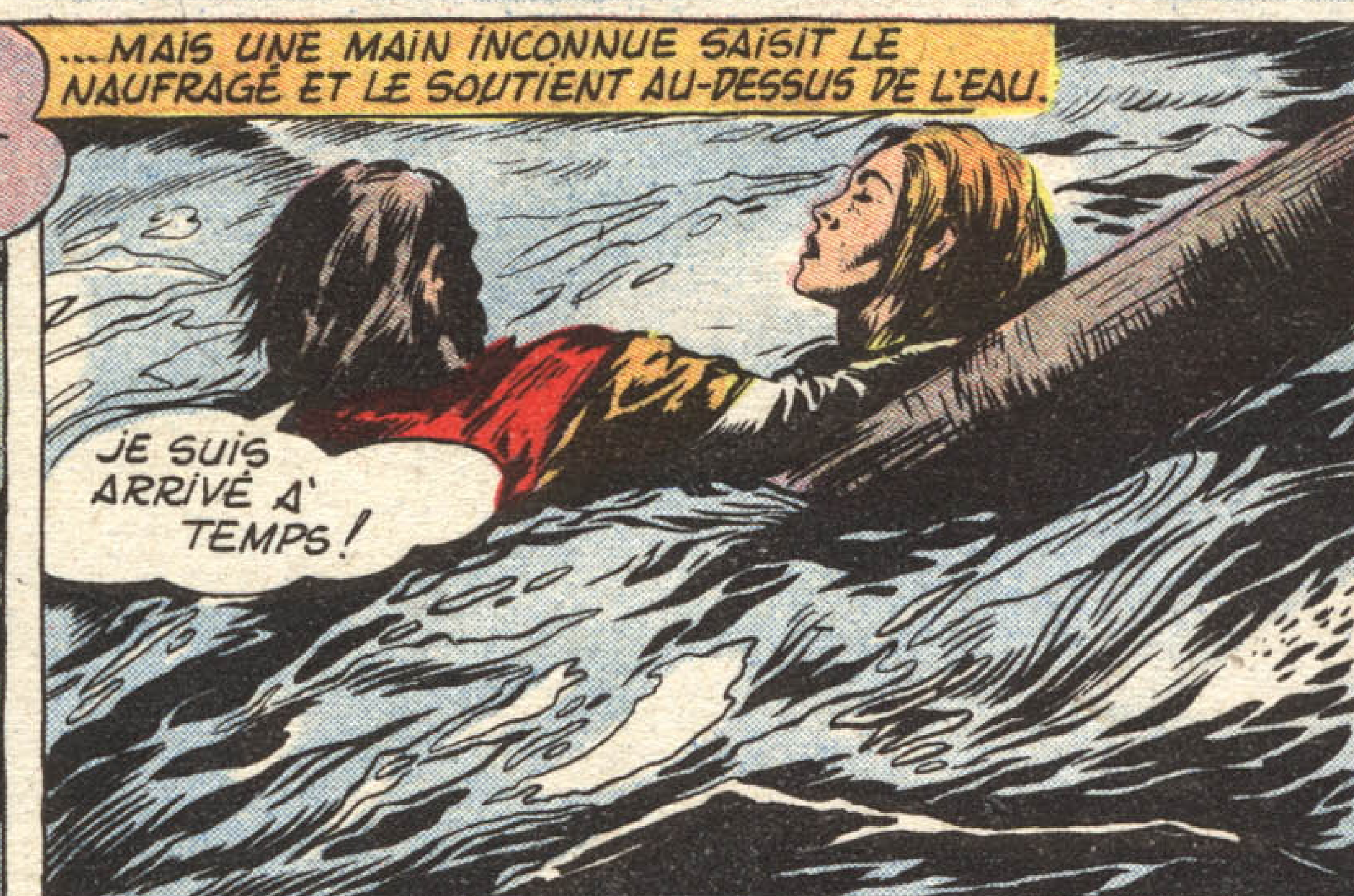
La légende de Perceval







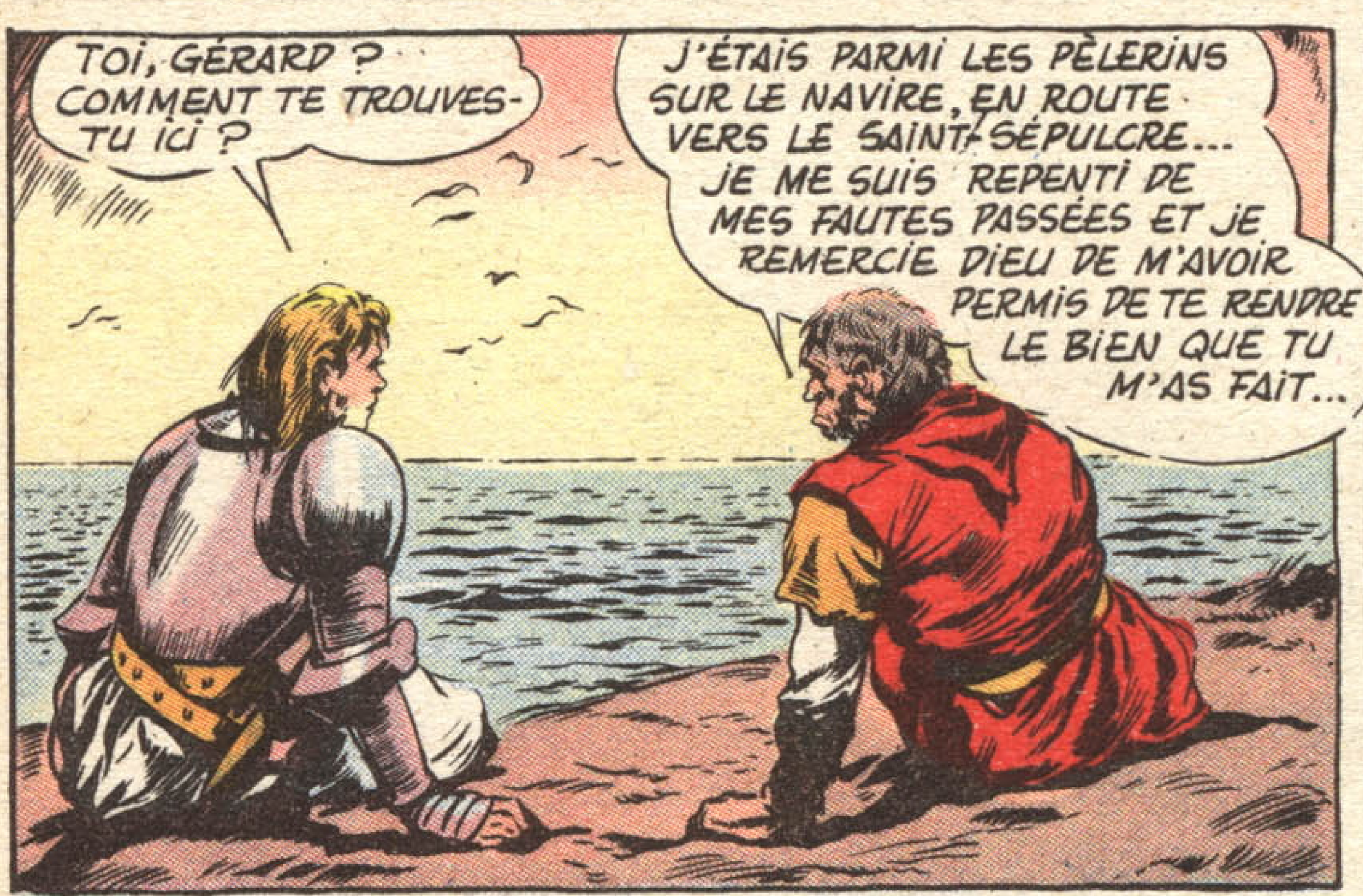




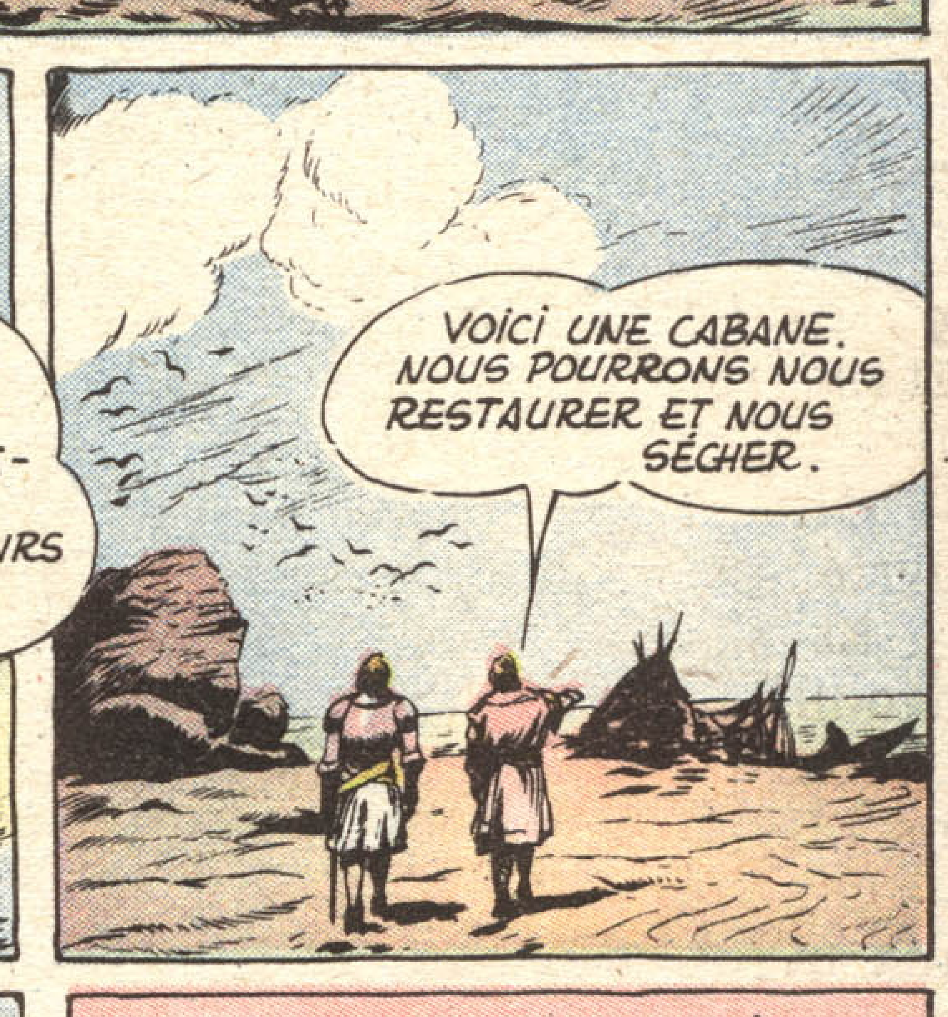








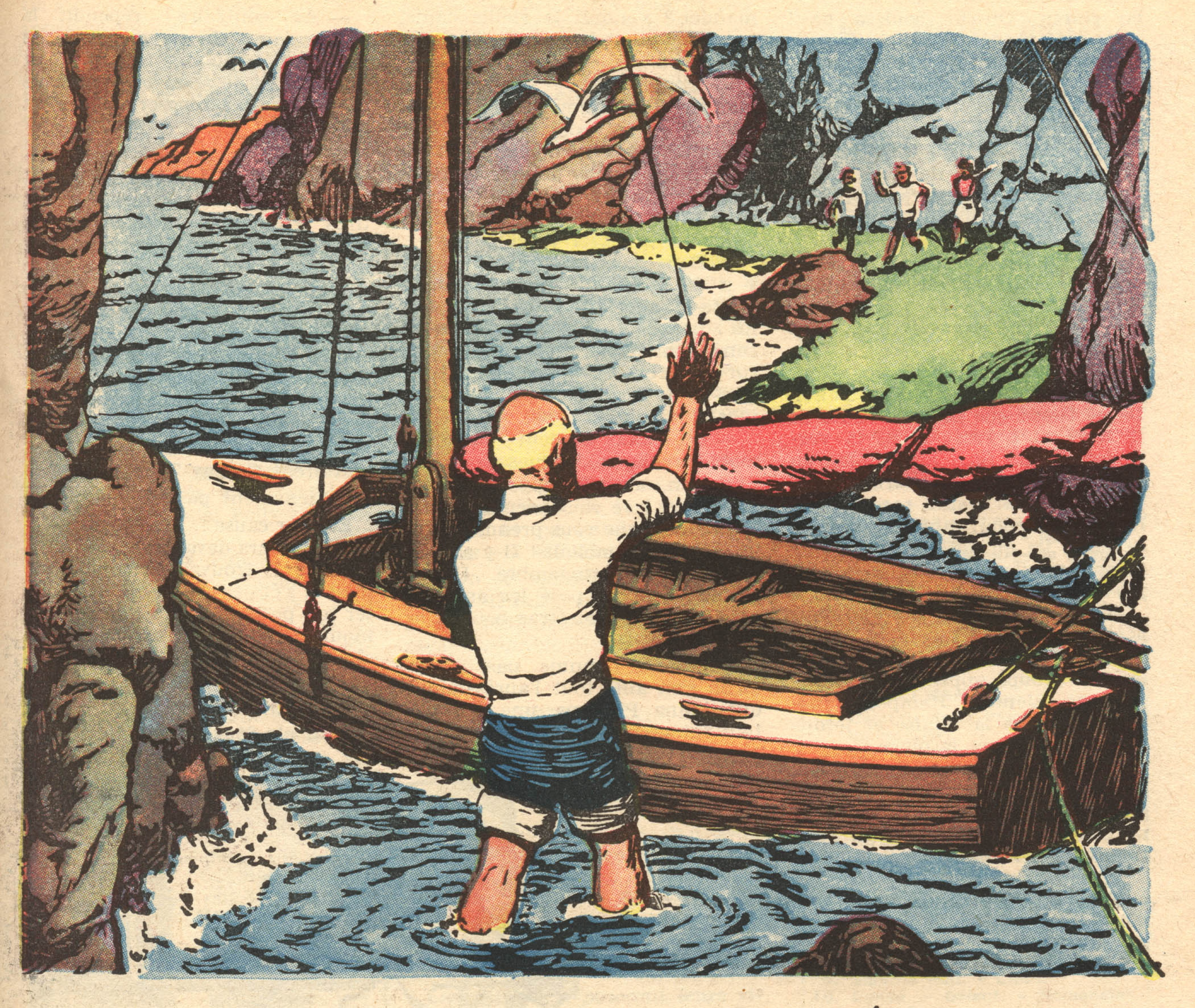












★ L'Ile de la Nuit ★

par Enid BLYTON.

RESUME :
Jacques et sa sœur Lucy-Ann passent leurs vacances à Craggy-Tops, chez l'oncle de leurs amis Philippe et Dinah. En pleine nuit, les deux garçons ont surpris Jo-Jo, le domestique nègre, qui revenait à bord de son bateau. L'homme se met à leur poursuite. Ils s'échappent par le souterrain récemment découvert et aboutissent dans les caves de l'habitation. Plus tard, ils découvrent la retraite d'un nommé Bill Smugs, le propriétaire du mystérieux bateau déjà aperçu auparavant. Bill devient leur grand ami, mais les enfants doivent se cacher de Jo-Jo pour lui rendre visite. Quelques jours plus tard, ils se préparent pour appareiller vers l'Ile de la Nuit...

ÇA n'a pas d'importance, murmura le petit garçon. Je sais exactement où elle se trouve.

Et se tournant vers son grand ami :

— Oh ! Bill !... Nous allons découvrir le Grand Pingouin...

— Et s'il n'y a plus de Grand Pingouin, tu seras très fâché et tu ne voudras plus jamais retourner dans l'Ile de la Nuit.

— Oh ! non, Bill ! Les autres oiseaux m'intéressent aussi...

— Bill ? Est-ce que nous pouvons venir, nous aussi ?

C'était au tour des fillettes de s'accrocher à leur ami. Lucy-Ann surtout se faisait suppliante, car elle s'imaginait que le voyage à l'Ile de la Nuit ne concernait que les garçons.

Bill mit fin à toutes les questions en affirmant :

— Nous allons tous à l'île. Je pensais y aller hier déjà, mais comme vous ne veniez pas, j'ai remis la traversée à aujourd'hui. Vous voyez bien que je ne veux pas partir sans vous. Nous partirons au début de l'après-midi... Semez Jo-Jo comme vous l'avez fait ce matin, et tout sera parfait. Il ne faut pas que le Nègre vous voie partir sur l' « Albatros ». Il vous ferait des ennuis au retour...

— On a le truc pour le semer ! répondit fièrement Jacques. Sois tranquille, Bill !

— Merci, Bill ! dit alors Philippe, dont les yeux brillaient de plaisir.

— On verra l'île comme je vous vois ? questionna Lucy-Ann, incrédule.

— Et on débarquera ? s'enquit Dinah.

— Débarquer ?... Hum ! Je n'en sais rien... Ou plutôt je crois que ce sera difficile. L'île est protégée par des récifs qui en font le tour. Il doit bien y avoir une passe, mais j'ignore où elle est située... Et je ne tiens pas à ce que nous nous perdions corps et biens.

— Ooooh ! gémirent les enfants,

en chœur. On ne coulera pas !

Ils étaient désappointés. Eux, ils voulaient bien risquer leur vie pour pouvoir poser le pied sur le sol de l'île mystérieuse

— Maintenant, il faut rentrer ! ordonna Bill. Mangez tôt pour être prêts à temps. Je ne tiens pas à partir trop tard ! Il faut profiter de la marée. Allons ! A tout à l'heure...

— A tout à l'heure, Bill ! s'écrièrent les enfants en s'éloignant. Nous apporterons du thé et nous ne vous ferons pas attendre... C'est promis !

Ils retournèrent à Craggy-Tops par le même chemin qu'à l'aller. Ils ne firent que parler de l'Ile de la Nuit, et à l'idée qu'ils la verraient de près cette après-midi, un petit frisson leur parcourut l'échine. Jo-Jo leur avait raconté des histoires si épouvantables au sujet de cette île qu'elle était pour eux comme un lieu terrible qui faisait partie d'un monde de cauchemars.

— Je me demande si Jo-Jo nous attend toujours à l'entrée de la caverne ? s'exclama Jacques quand le petit groupe approcha de Craggy-Tops. Venez ! Rampons jusqu'au bord de la falaise et jetons un coup d'œil sur la plage.

Amusés, les enfants firent comme Jacques avait dit... Oui, le Nègre était toujours à son poste. Il ne bougeait pas et regardait l'entrée de la caverne d'un air stupide.

Tante Polly travaillait dans la cuisine. Philippe sauta à son cou, alors que les autres étaient encore sur le seuil.

— Qu'est-ce que tu viens me demander ? s'enquit la vieille dame, qui connaissait les façons d'agir de son neveu.

— Est-ce qu'il y a moyen de manger tôt aujourd'hui ? dit-il. Comme ça, on pourra partir tout de suite après le déjeuner, et tu n'auras qu'à nous donner le thermos avec du thé ! Cela ne t'ennuie pas, tante ? Ecoute, nous allons t'aider à préparer le déjeuner ?

— Bon, répondit tante Polly. Il y a de la viande froide dans le garde-manger. Et des tomates ! Ah ! prends aussi les raisins secs ! Dinah, toi tu vas étendre la nappe sur la table et apporter tout ce qu'il faut. Les autres peuvent aller jouer !

— Oh ! mais on peut vous aider aussi ! répliqua Jacques.

— Non, non ! Philippe et Dinah, c'est assez ! Je vous préparerai des sandwiches que vous prendrez avec le thé. Ah ! j'oubliais ! Il y a aussi un cake au gingembre. Dinah, quand tu auras posé les assiettes sur la table, tu mettras bouillir de l'eau.

— Ça ne t'ennuie pas, tante, qu'on s'en aille tout l'après-midi ? questionna Philippe, une fois que tout fut préparé pour le repas.

— Au contraire ! répondit la vieille dame. Je ne me sens pas très bien. Depuis ce matin, j'ai la migraine et je serai bien contente de pouvoir me reposer un peu cet après-midi.

Les enfants prirent un air désolé. Tante Polly semblait en effet bien abattue, et ses traits étaient tirés. Philippe se demanda si sa mère avait envoyé de l'argent, mais il n'osa pas questionner sa tante devant les autres et se tut. Tante Polly avait peut-être des ennuis et se débattait dans de grandes difficultés financières, mais le petit garçon se sentit impuissant devant les misères des grandes personnes.

Dès qu'ils eurent fini de manger, les enfants se levèrent de table et quittèrent Craggy-Tops.

Ils n'avaient pas vu Jo-Jo !

Et pour cause !... Le Nègre se tenait toujours devant l'entrée de la caverne. Il trouvait le temps long, mais il s'était juré de ne pas quitter son poste. Toutefois vaguement inquiet qu'il ne fût arrivé quelque chose aux enfants, il se décida à la longue à entrer dans la caverne.

Elle était vide !

Il appela deux ou trois fois : « Hé!



Où êtes-vous ? ». Mais il n'entendit personne lui répondre.

— Ah ! misère ! s'exclama-t-il, pris tout à coup d'une vraie peur. Si les petits se sont perdus dans les grottes, qu'est-ce que je vais prendre pour mon rhume !

Il quitta aussitôt la caverne et courut tout d'une traite jusqu'à Craggy-Tops. Miss Polly était en train de faire la vaisselle.

Elle leva la tête et regarda le Nègre avec sévérité.

— Eh bien, Jo-Jo ? Où as-tu été de toute la matinée ? J'ai besoin de toi et je ne parviens jamais à te trouver.

— Je surveillais les enfants, miss ! répondit Jo-Jo. Et j'ai bien peur... Ils sont entrés dans la caverne, il y a longtemps, longtemps, et ils n'en sont pas encore sortis. Ils se sont égarés, c'est certain !

Le regard de miss Polly s'assombrit encore.

— Ne fais pas l'idiot ! dit-elle. Tu inventes cette histoire pour trouver une excuse commode à ta paresse. Tu sais très bien que les enfants ne sont pas dans la caverne.

— Oh ! miss Polly ! s'écria le Nègre, outré. Je suis entré dans la caverne et j'ai appelé. Ils se sont égarés, c'est vrai... Je les ai vus entrer, je ne les ai pas vus sortir ! Je n'ai pas quitté la plage, ils sont donc dans la caverne.

— Ils ne sont pas dans la caverne, répondit miss Polly, le plus sèchement qu'elle put. Ils ont mangé ici il n'y a pas une demi-heure, et ils sont repartis, je ne sais où, en pique-nique. Ne viens donc pas me raconter des histoires pour me faire peur. Tu es doublement coupable, Jo-Jo !

D'émotion, le Nègre se laissa tomber sur une chaise. Il n'en pouvait croire ses oreilles. N'avait-il pas été toute la matinée sur la plage, à l'entrée de la caverne ? Si les enfants avaient quitté cet endroit, il l'aurait vu.

— Ne joue pas à l'étonné ! gronda miss Polly. Allons, secoue-toi et travaille un peu ! Tu en as besoin. Et tout ce que tu n'as pas fait ce matin, tu le feras cet après-midi. Compris ?

— Mais...

— Pas de mais ! Oh ! oui, il se peut que les enfants aient été dans la caverne, mais ils en seront sortis à ton insu. Ce n'est pas sorcier. Ne reste donc pas planté là comme un épouvantail à moineaux ! Tu me mets en colère, et j'ai déjà une migraine atroce.

Jo-Jo s'était relevé, mais demeurait au milieu de la pièce, bras ballants et bouche ouverte. A la remarque de miss Polly, il se remit un peu et ferma la bouche.

— Comment est-ce possible ? grogna-t-il peu après, tout en coupant du bois. C'est une bien curieuse histoire.

Il se souvenait à présent de la nuit où les enfants l'avaient surpris et s'étaient réfugiés dans la caverne. A l'aube, ils avaient disparu, et lui, il avait cru alors qu'il s'était trompé, qu'il n'avait pas eu affaire à Philippe et à Jacques.

Mais maintenant ? Voilà que cela recommençait ! Les quatre enfants s'étaient cachés dans la caverne et avaient réussi à lui filer entre les doigts. Lui, Jo-Jo venait d'être roulé pour la troisième fois (il y avait encore cette histoire de la rencontre en ville), et il n'était pas parvenu à savoir comment !

Il aurait aimé se mettre à leur poursuite à l'instant même, mais miss Polly était de fort méchante humeur, et lui désobéir une fois de plus eût été dangereux.

Jo-Jo se mordit les lèvres. Que pouvait-il faire, sinon prendre son mal en patience et attendre le moment favorable !

CHAPITRE XIV

ON NE DEBARQUE PAS A L'ILE DE LA NUIT

Jamais les enfants n'avaient franchi en aussi peu de temps la distance qui sépare Craggy-Tops de la hutte de Bill Smugs.

Ils trouvèrent leur grand ami dans la crique à côté de son bateau qu'il y avait amené.

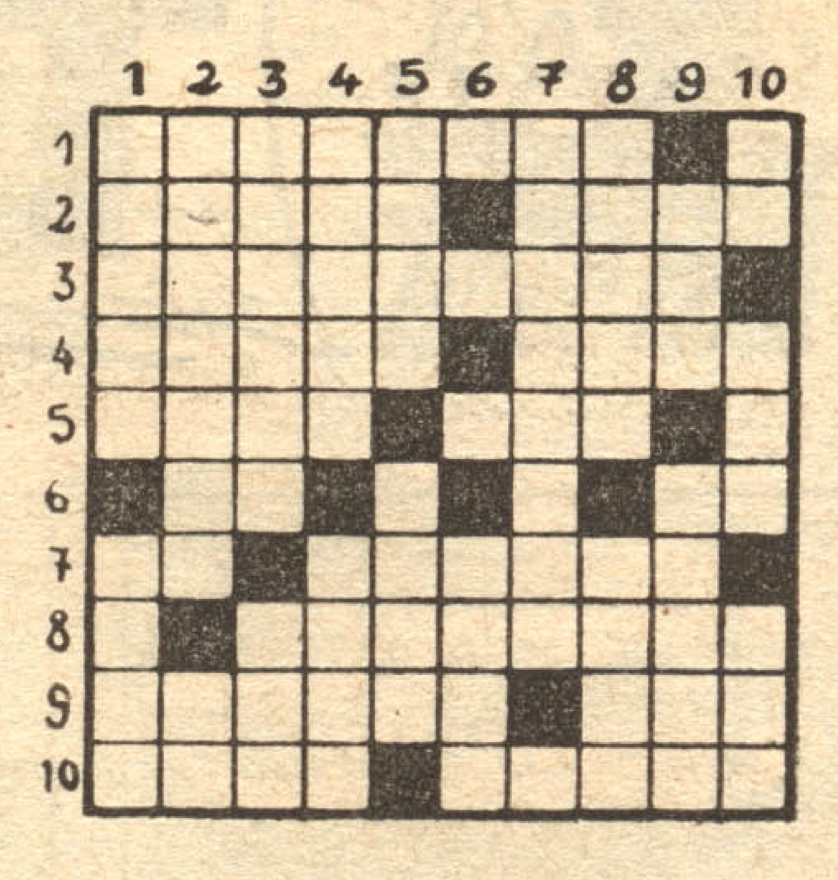
Les enfants déposèrent leurs vivres et le thermos dans l'« Albatros », puis ils grimpèrent dans l'embarcation et attendirent la marée. Quand la mer fut assez haute et que le bateau commença à flotter, Bill prit les avirons et rama jusqu'à ce qu'il eût dépassé la petite île où Philippe avait aperçu le bateau pour la première fois.

— Et maintenant ! s'écria-t-il. Au travail ! Allons, les enfants, je vais voir si mes leçons vous ont été profitables. Larguez la voile !

Les enfants, qui s'étaient vivement intéressés aux leçons nautiques de Bill, accomplirent aisément les premières manœuvres. Puis, quand la brise gonfla la voile et poussa rapidement l'« Albatros » sur les flots, ils vinrent s'asseoir près de Bill et s'emparèrent du gouvernail.

— Bravo, les garçons ! s'exclama-t-il, content de ses élèves. Je vois que vous êtes capables de manœuvrer mon bateau comme si vous étiez de vrais loups de mer ! Vous pourriez même vous passer de moi !

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT :

1. Pays d'Europe.
2. Fer combiné avec une faible quantité de carbone. - Le plus puissant des carnassiers.
3. Assassin de Henri IV.
4. Principe odorant de la racine d'iris. - Manche d'un pinceau.
5. Fosse souterraine où l'on dépose les légumes. - Habitant.
6. Négation. - Note de la gamme.
7. Note de la gamme. - Chignon.
8. Manœuvrais.
9. Qui n'est pas réel. - Interjection.
10. Substance sucrée que prépare l'abeille. - Divertit.

VERTICALEMENT :

1. Capitale de la France. - Besoin de manger.
2. Instrument de musique. - D'un verbe gai.
3. Rappelle une victoire de Bonaparte. - Petite prairie.
4. Ville d'Italie. - Ancienne mesure chinoise.
5. Mari de Bethsabée. - Celui sur lequel une lettre de change a été tirée.
6. Grande fête.
7. Il habite un pays d'Europe.
8. Plante grimpante. - Ile de Hawaii.
9. Signifie huit. - Liées.
10. Année. - Orient. - Romancier.

Solution du problème précédent

HORIZONTALEMENT :

1) ARTAGNAN. - R. — 2) VIRTUEL. - LE. — 3) AMERE. - BIEN. — 4) LESE. - BENET. — 5) AROSA. - I. — 6) N. - R. - MOELLE. — 7) CA. - LENTEUR. — 8) HIRONDELLE. — 9) ELATEE. - IL. — 10) ETIRE. - OIL.

— Oh ! Bill ! Tu nous laisseras un jour partir seuls ? demanda Jacques, habile à saisir toutes les occasions. Tu pourras avoir confiance en nous, réellement tu pourras !

— Peut-être bien, un jour ! répondit Bill en riant. Tout ce que je vous demanderai, ce sera de me promettre de ne pas aller trop loin.

— Bien sûr ! répliqua Jacques, tout heureux. Je te promets tout ce que tu veux !

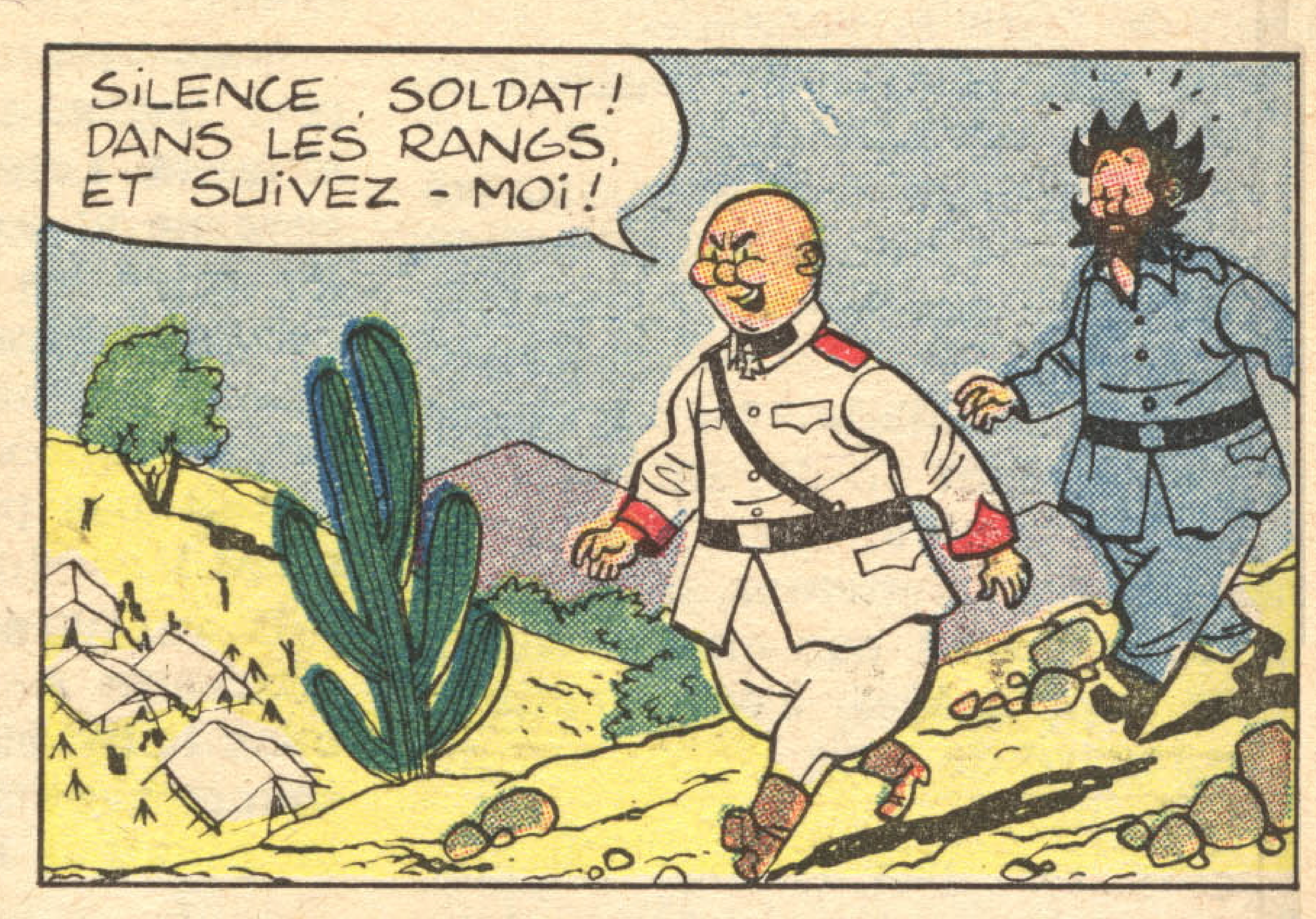
Ah ! partir seuls, cela doit être quelque chose de formidable ! pensaient les enfants.

(A suivre.)


TIF et TONDU


TOUTE TON ARMÉE !
ELLE M'A ATTENDU. COMME JE LE LUI AVAIS COMMANDÉ


JE REPRENDS MES FONCTIONS CAR J'AI UNE EXCELLENTE IDÉE. UNE IDÉE GÉNIALE !
NE FAIS PAS L'INNOCENT !

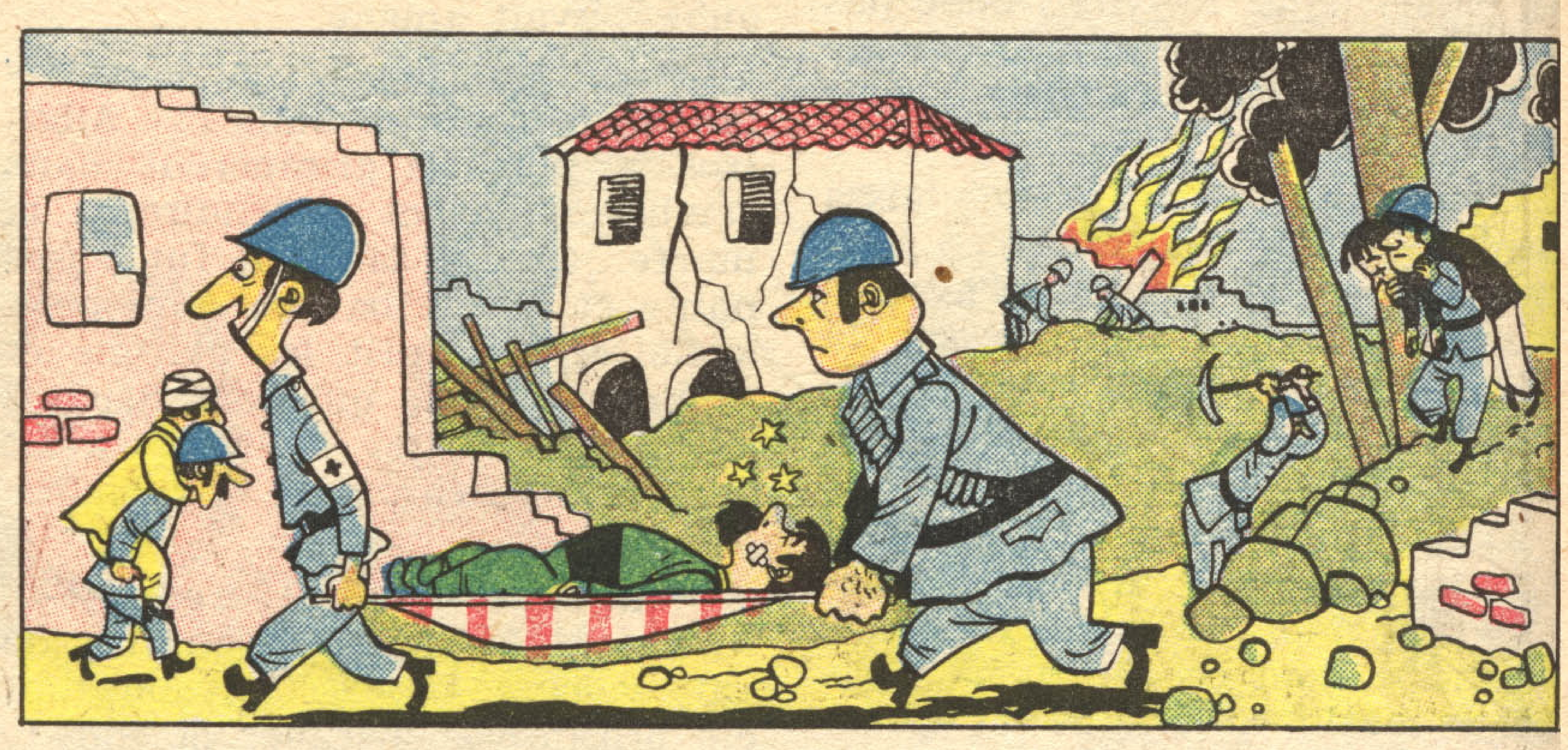

SILENCE, SOLDAT ! DANS LES RANGS, ET SUIVEZ-MOI !

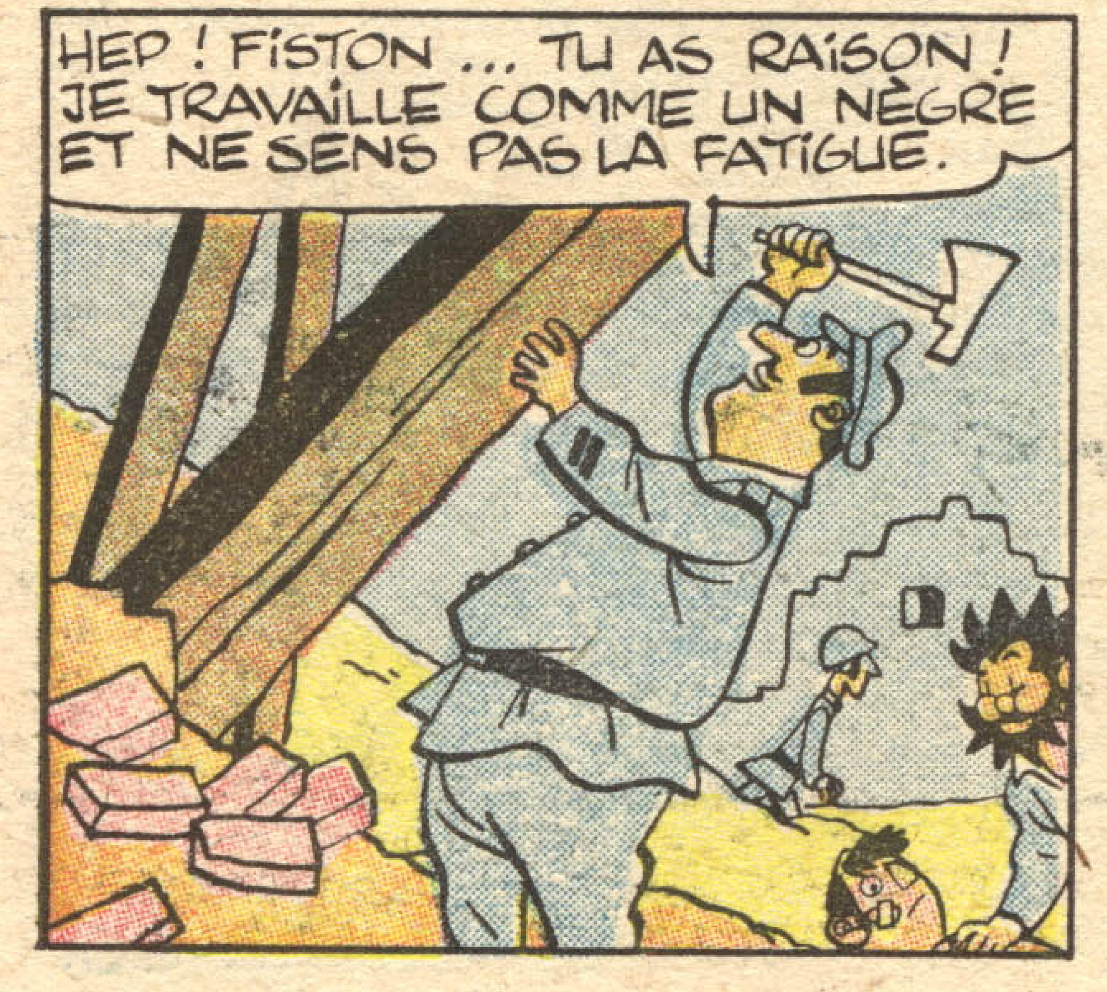

COLONEL, RASSEMBLEZ LES HOMMES EN VITESSE. LA MOITIÉ PARTIRA AVEC MOI.

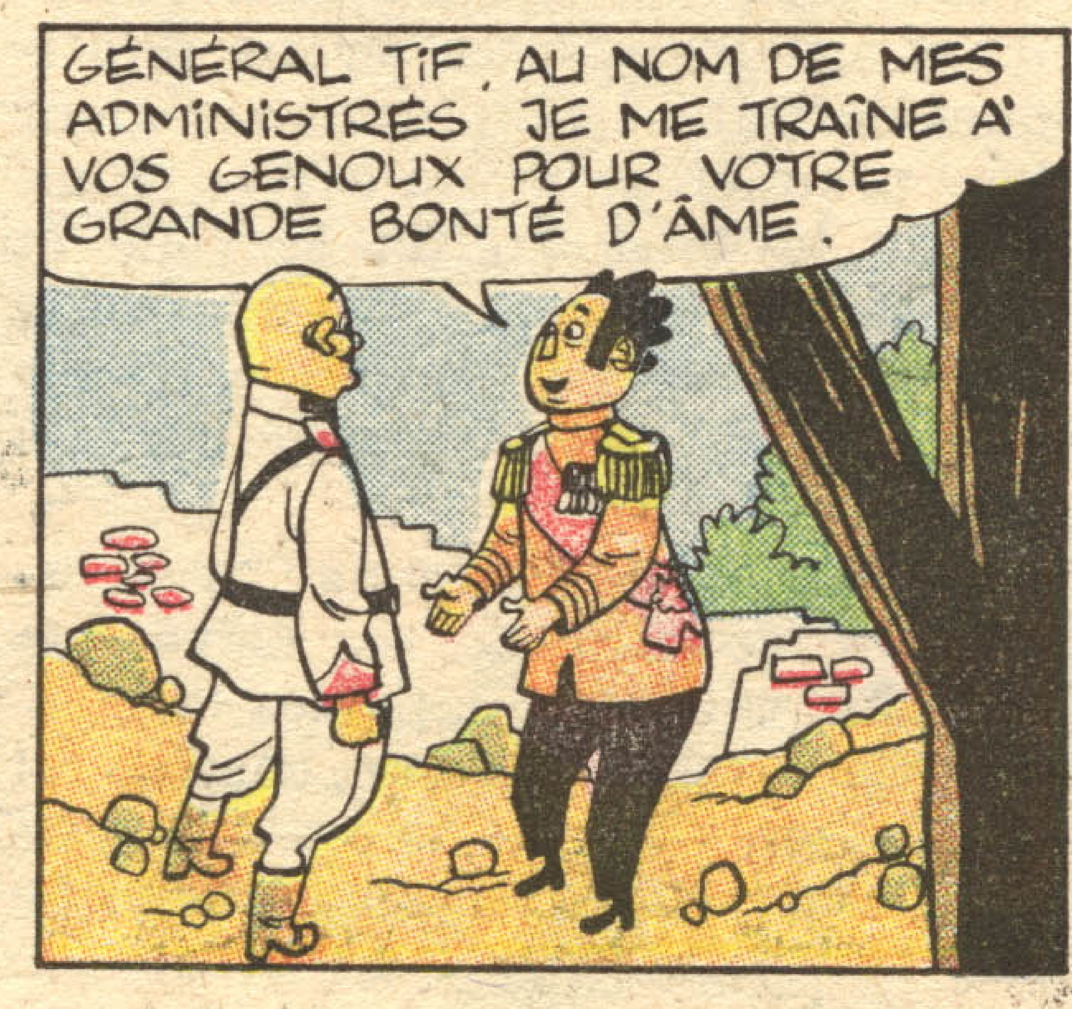

UN TREMBLEMENT DE TERRE A DÉTRUIT SANTA-ANA. IL Y A DES VIES HUMAINES À SAUVER. J'IRAI DE L'AVANT. LES AUTRES HOMMES IRONT SOUS VOTRE COMMANDEMENT CHERCHER VIVRES ET SECOURS À SAN-SALVADOR.


DRÔLES D'ORDRES, FISTON ! LE SOLDAT EST FAIT POUR SE BATTRE, ET POUR RIEN D'AUTRE.
12 A


PAS MÊME UN FLINGOT !
JAMAIS LES HOMMES N'ONT MARCHÉ AVEC UN TEL COURAGE !




HEP ! FISTON ... TU AS RAISON ! JE TRAVAILLE COMME UN NÈGRE ET NE SENS PAS LA FATIGUE.


GÉNÉRAL TIF, AU NOM DE MES ADMINISTRÉS JE ME TRAÎNE À VOS GENOUX POUR VOTRE GRANDE BONTÉ D'ÂME.


VOICI LE GOUVERNEUR DE SAN-SALVADOR !
ZUT ! LE PATRON !
12 B

JO LUMIÈRE

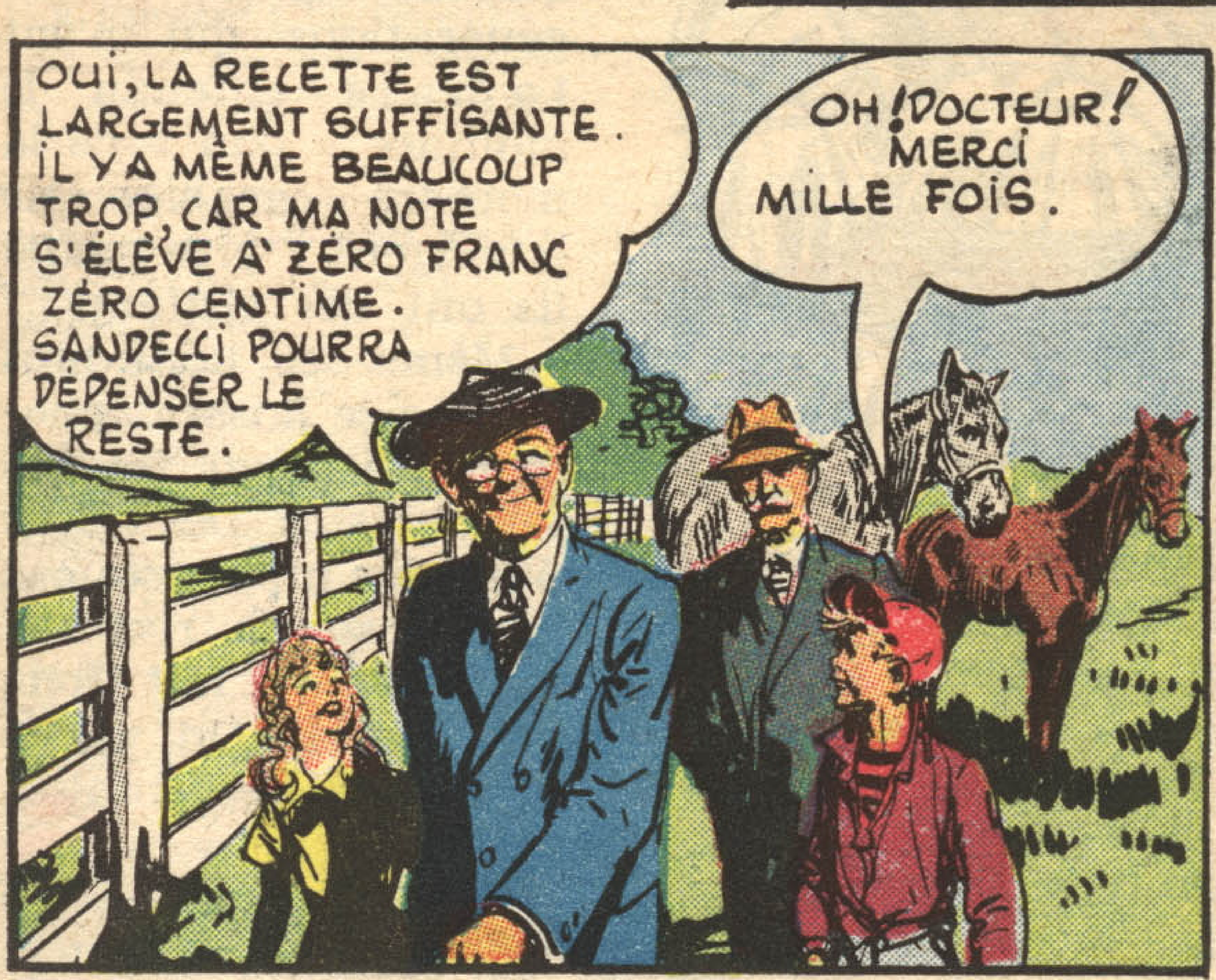
PAR FRANK GODWIN

















Au Parc National Albert

ON REVOIT DES GORILLES

La Palisse aurait dit : « La chasse date du jour où l'homme eut à se défendre de l'attaque des animaux. »

Ajoutons : « La chasse finira le jour où il n'y aura plus d'animaux ! »

Et ce n'est pas impossible. Les images où l'on voit des « fleuves » de bisons se répandre dans le Far-West, poursuivis par les Peaux-Rouges, ne seront plus jamais autre chose que des images. Et les quelques centaines de bisons qui restent réfléchissent mélancoliquement à leur prospérité passée dans quelques parcs nationaux à l'usage des touristes et plus jamais des chasseurs.

Il y a quatre cents ans, l'Angleterre était criblée de sangliers. Une chasse terrible leur fut livrée pour éviter la famine. Aujourd'hui, il n'y en a littéralement plus.

En France et chez nous, les loups ont été obligés de déménager, et il n'en reste plus que des histoires pour enfants pas sages.

Le temps n'est plus non plus où le fameux tueur de lions Jules Gérard était considéré par les Algériens comme un bienfaiteur de l'humanité parce que sa carabine infaillible les débarrassait de voisins encombrants.

Les lions se sont retirés sur des positions stratégiques « préparées d'avance ».

***

Lorsqu'il y a quatre-vingts ans, les Belges prirent solidement pied dans l'Afrique Centrale, le Congo était certes une des contrées les plus giboyeuses du monde. Les grands herbivores pullulaient : éléphants, hippopotames, girafes, rhinocéros, buffles, antilopes. On les rencontrait en immenses troupeaux paisibles, vivant côte à côte.

C'était le garde-manger confortable des grands carnassiers : lions, léopards, hyènes, etc... Et si les indigènes y faisaient quelques « trous », c'était juste pour dîner, si l'on peut dire...

La faune de plus petit calibre était innombrable. Rayon oiseaux, c'était un enchantement: des troupes immenses et bariolées dans une sorte de paradis terrestre.

Jusqu'aux poissons qui par « millions » ignoraient tout de l'hameçon !

Et les Stanley, les Van Gèle, les Hanssens et tous les pionniers de notre Congo virent ce spectacle extraordinaire de bêtes sauvages qui ne bougeaient pas d'un sabot à leur approche.

La poudre parla, et cela changea ! Et la savane retentit de fusillades et de massacres.

Ce fut d'abord une nécessité : il fallait nourrir les milliers de noirs qu'on occupait à de rudes défrichements. Puis, on en fit un « sport ». Puis, les nègres achetèrent des armes à feu.

En soixante ans, à ce régime, le « paradis terrestre », terrifié, se vida à un rythme de catastrophe. Et il fallut que la loi s'en mêlât.

En 1950, il est formellement interdit de tuer les okapis, les girafes, les rhinocéros, les gorilles. Pour des tas d'autres bêtes sauvages, la réglementation est stricte. De telle date à telle date, la chasse à l'éléphant est interdite... comme celle du chevreuil en Belgique.

C'est alors que le roi Albert jugea qu'il fallait faire plus, et à son intervention se créèrent quatre « parcs nationaux », immenses espaces où les animaux et les plantes vivent et se développent dans la plus entière sécurité.

Le « Parc Albert » (800.000 Ha.) en est le modèle. Dans ce vaste territoire, on veut refaire le paradis terrestre des bêtes. L'homme n'y peut ni cultiver, ni chasser, ni pêcher, ni élever des troupeaux, ni monter une usine.

La surveillance est aux mains des fonctionnaires des Parcs Nationaux, aidés de Pygmées dont la vigilance est extraordinaire.

En vingt-cinq ans, les effets sont là. On revoit des gorilles, des girafes, des rhinocéros en plus grand nombre ; les fameux troupeaux « pralinés » de toutes sortes d'herbivores se reforment en toute quiétude. Les nouvelles générations qui n'ont jamais entendu le moindre « pan » de la moindre carabine ne « bougent » plus quand ils ont des visiteurs.

Même les lions gros et gras se laissent photographier par les automobilistes. Des colons ont remarqué que les hippopotames ne sortent jamais sur la rive extérieure d'une rivière qui fait frontière au Parc Albert. On dirait qu'ils ont une notion des frontières et du danger.

Ces visions d'un paradis perdu ont aiguisé la curiosité des humains. De là des pistes de tourisme d'où l'on peut admirer des scènes des anciens âges, et il n'est pas rare de voir une voiture freiner pour laisser passer Seigneur Lion sur le sentier de la guerre.

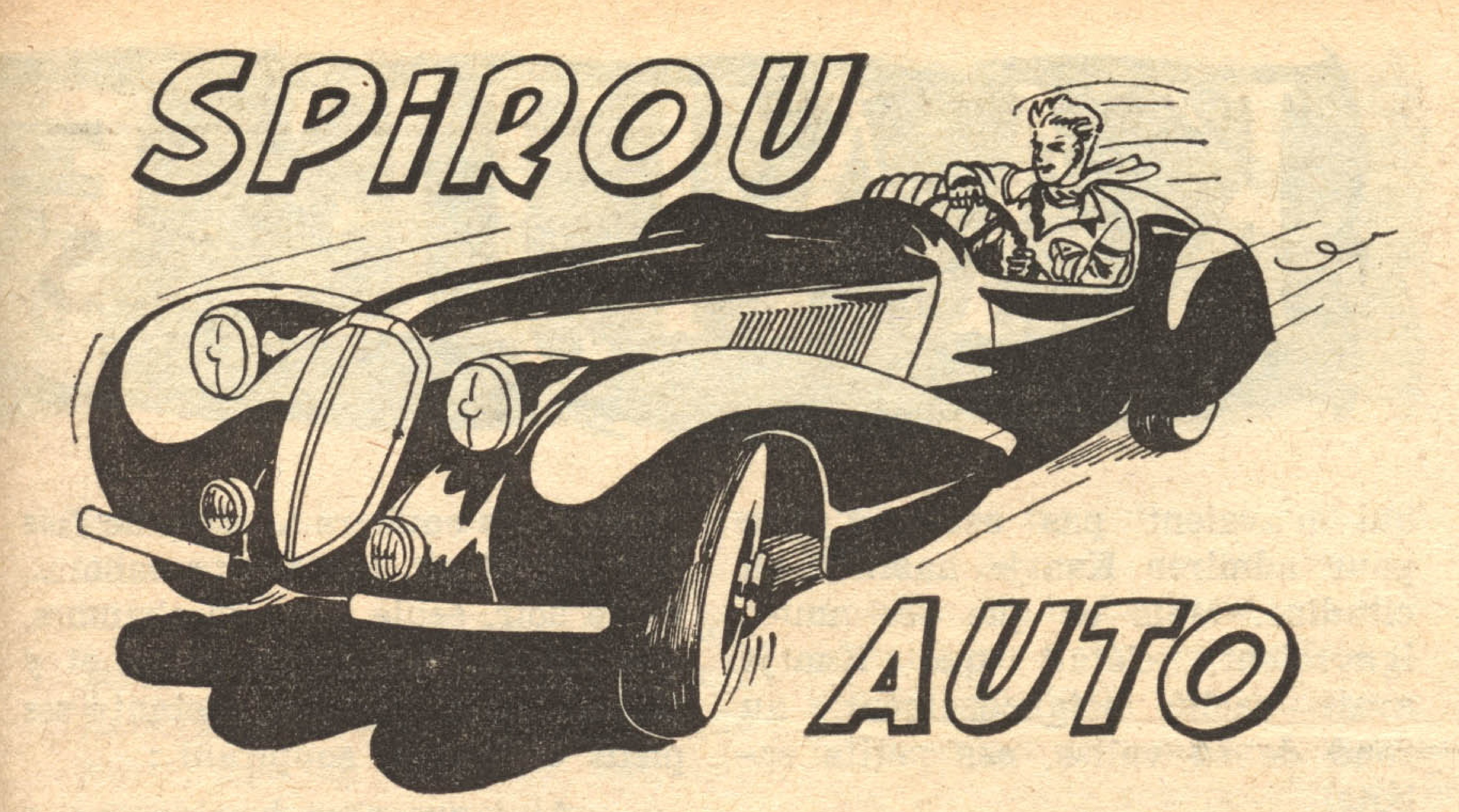
***

Il vous reste à rêver d'un magnifique voyage dans ces coins du Monde...

... Et à moi, il me reste à vous souhaiter d'y aller un jour...

... Quand vous serez grands !...

Luc GILL.



LA FIAT 1.400

Les Usines FIAT, de Turin, ont été créées en 1899. Pour célébrer leur cinquantenaire, elles ont sorti un nouveau modèle remarquable de fini : la FIAT 1.400.

Si FIAT a adopté, en l'affinant d'ailleurs considérablement, la ligne américaine, la mécanique et les performances restent spécifiquement italiennes.

La carrosserie auto-portante (variante de la monocoque) confère à la FIAT 1.400 une grande rigidité pour un poids minimum. Cette seule solution présente déjà de grands avantages, et si la technique de la FIAT 1.400 n'est pas spécialement révolutionnaire, sa qualité et le soin apporté à chaque détail procurent à cette mécanique des performances hors pair.

A l'avant, nous trouvons la suspension classique : roues indépendantes par triangles et ressorts hélicoïdaux, et amortisseurs télescopiques.

A l'arrière : Le classique pont rigide est suspendu par des ressorts hélicoïdaux et des amortisseurs télescopiques placés obliquement.

Ouvrons ici une petite parenthèse : La suspension par pont rigide et ressorts à lames ou hélicoïdaux a le défaut de ne **pas situer** l'essieu. Je m'explique : le mouvement dudit essieu n'est pas parfaitement géométrique. Il peut osciller **latéralement, obliquement** ou même **en avant** et **en arrière.** Pour obtenir **un plan de fonctionnement** bien défini, on a conçu des barres solidaires de l'essieu articulées à l'avant de celui-ci. Ces organes sont appelés **barres de réaction et de poussée.** Elles absorbent en effet la tendance qu'a l'essieu d'avancer ou de reculer lors des freinages et des accélérations.

Pour combattre les mouvements latéraux, on fixe à une extrémité de l'essieu une barre articulée transversalement au châssis. La FIAT 1.400 a, pour sa suspension classique, conçu ces organes compensateurs d'une façon originale. Les barres de réaction et de poussée sont constituées de demi-ressorts à lames, ce qui donne une plus grande souplesse de fonctionnement. Quant à la barre stabilisatrice, elle est placée ici de telle façon qu'elle participe également, en plus de son rôle habituel, à la suspension proprement dite. Cette barre travaillant à la torsion augmente la résistance en fonction du poids imposé aux ressorts.

La FIAT 1.400 a donc une suspension à **flexibilité variable.**

Le moteur est un 4 cylindres de 1.395 centimètres cubes, à culbuteurs, donnant 45 CV. à 4.400 tours. Dérivé du fameux moteur 1.100 centimètres cubes, si redoutable en course, le moteur 1.400 est extrêmement nerveux. Accouplé à une boîte à **4 vitesses** échelonnées comme les Italiens le désirent, le moteur donne des accélérations très rapides.

La direction : classique aussi, mais soignée dans ses moindres détails, se révèle étonnamment douce et directe. Là, comme pour le reste de la voiture, FIAT a fait un large usage du caoutchouc, ce qui explique le miraculeux silence velouté de la FIAT 1.400, et silence durable, celui-là !

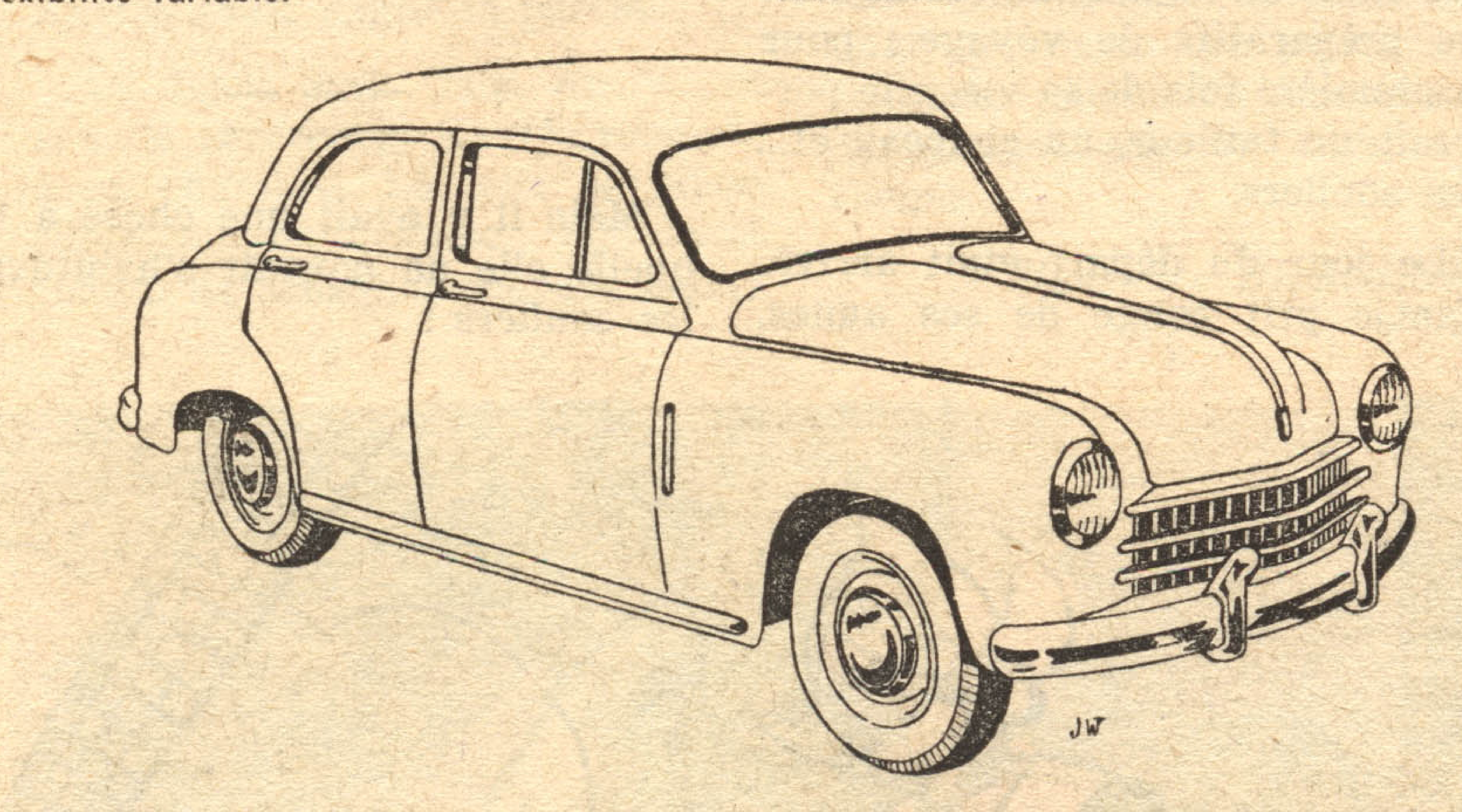
La transmission : Un organe vraiment inédit de la FIAT est l'arbre de transmission. Il est scindé en deux parties reliées par cardan, la première partie constituant une **barre de torsion.** Cette barre ne transmettant l'effort de rotation qu'après torsion, tout choc à la transmission est absorbé. Ainsi, les mauvais conducteurs ne trahiront plus leur incompétence par des embrayages brutaux. Et comme, de plus, cet arbre est soutenu au milieu par un roulement serti dans un anneau de caoutchouc, tout danger de vibration est définitivement écarté. Quelle belle réalisation que voilà !

Les freins, eux aussi, méritent qu'on en parle. D'une conception personnelle à FIAT, ils se révèlent être de véritables **freins** de montagne, très puissants, mais **progressifs.** Ils sont d'ailleurs ventilés par six auvents du tambour.

Sur route, la FIAT est une concurrente très dangereuse ! Elle tient la route, prend des virages très remarquables et possède une direction excellente. Son moteur, d'une nervosité... italienne, lui permet, en plus de reprises en flèche, une vitesse soutenue de 110 km.-heure, ce qui est, contrairement à ce que vous pourriez croire, extrêmement rare ! Son plafond se situe vers les 125 km.-heure (au chronomètre).

Un essayeur de métier a même été jusqu'à dire qu'il n'a jamais atteint, avec une autre voiture, la moyenne réalisée avec une FIAT 1.400.

Evidemment, la FIAT 1.400 demande à être menée par un connaisseur, possédant de grandes **qualités manœuvrières,** et c'est tant mieux !



CARACTERISTIQUES :

Moteur : 4 cylindres, chemises humides, 1.395 centimètres cubes, alésage-course : 82-66. - Soupapes de grand diamètre, à culbuteurs. - Sièges de soupapes rapportés, c'est-à-dire que les sièges des soupapes ne sont pas forés à même la culasse, mais constitués par des anneaux en métal spécial **rapportés** dans la culasse. - Puissance : 45 CV. à 4.400 tours-minute.

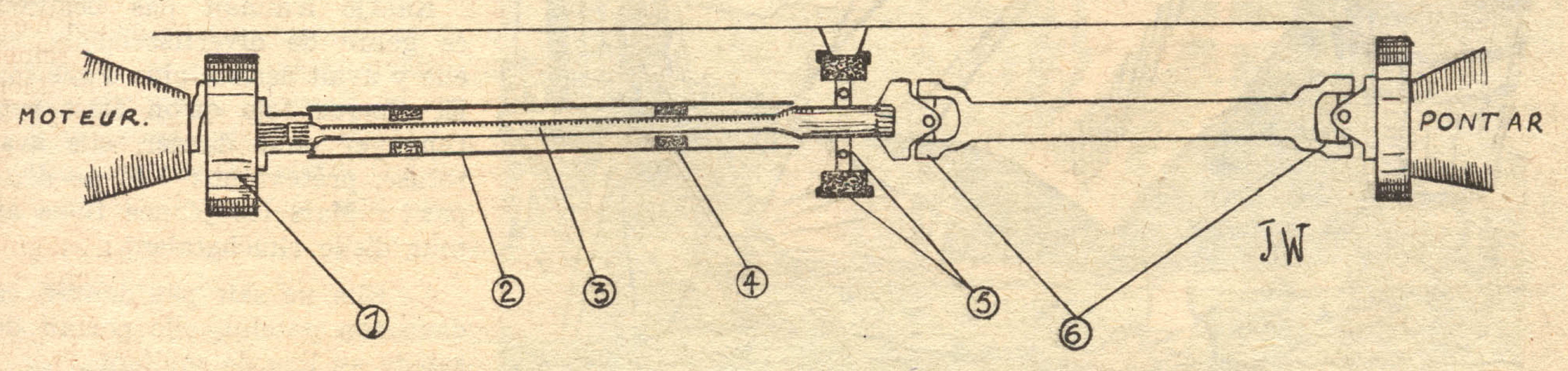
Propulsion : Arrière. - Arbre de transmission spécial. - Boîte à 4 vitesses.

Suspension : Indépendante par ressorts hélicoïdaux à l'avant. - Essieu rigide par ressorts hélicoïdaux à l'arrière. - Amortisseurs télescopiques à double effet.

Direction : Classique, par vis et galet.

Carrosserie : Auto-portante.

Vitesse : 125 km.-heure chronométrés.



PRINCIPALE PARTICULARITE DE LA FIAT 1.400 : L'ARBRE DE TRANSMISSION SOUPLE.

1) Joint élastique formé de 2 pièces à griffes, avec interposition de caoutchouc. - 2) Tube contenant la barre de torsion. - 3) Barre de torsion. - Remarquez les tampons de caoutchouc interposés. - 4) Tampons de caoutchouc. - 5) Roulement à billes enfermé dans un anneau de caoutchouc lui-même fixé à la caisse. - 6) Cardans de l'arbre proprement dit.



KAATJE était une jolie petite paysanne ; elle avait les cheveux blonds comme le blé et les yeux bleus comme l'azur. Il fallait la voir, le dimanche, aller à la messe, portant le joli costume de sa région et ses sabots de dimanche ! Alors, elle entendait plus d'une fois chuchoter derrière elle :

— Ah ! qu'elle est jolie, Kaatje.

Et quand il y avait fête au village, c'était un honneur de danser avec elle.

A l'école, Kaatje était une très, très bonne élève ; surtout en français, malgré que c'était pour elle une langue étrangère.

Les vacances avaient pris fin ; elle allait bientôt partir pour l'étranger afin de se perfectionner dans la langue française, chez une amie de sa maman. Kaatje fit ses préparatifs de voyage ; pour la première fois de sa vie, elle porterait un tailleur, un chapeau et... des souliers.

Le jour du départ était arrivé. Kaatje prit congé de ses amies, qui n'avaient pas assez d'yeux pour admirer Kaatje habillée en citadine. Mais ce que ses amies ignoraient, c'était que Kaatje avait caché soigneusement, au fond de sa valise, ses petits sabots.

Après un très bon voyage, voici Kaatje dans la grande ville. Elle tombait en admiration devant les étalages des grands magasins, et surtout le soir, toutes ces enseignes lumineuses, ces vitrines baignant de lumière... c'était pour elle une véritable féerie.

— — —

Mais il y avait une chose à laquelle elle ne pouvait s'habituer : les souliers !

Ah ! ces souliers !... Que de fois elle regrettait ses petits sabots... Et le soir, seule dans sa chambre, elle les retirait de sa valise et y glissait pour quelques instants ses pieds endoloris, soupirant :

— Ah ! que c'est bon de porter des sabots ! En voilà une mode : porter des souliers ! Mais c'est un calvaire... Ici, la devise semble être : il faut souffrir pour être belle !

» Pourquoi ne porte-t-on pas des sabots de luxe, par exemple ? Pour les riches, garnis de brillants ?...

Elle se leva et alla s'admirer dans le miroir.

— Ce n'est pas si mal : ma robe de satin rose et... mes petits sabots. Il suffirait d'en garnir les brides d'un chou de rubans roses. Et voilà !

» Ah ! comme c'est pratique, chez nous : la mode ne change jamais. Ce que grand-mère a porté, maman le porte aussi, et moi je le porte également.

» Et nos jolies coiffes de dentelles ! Quelle merveille à côté des chapeaux ici...

Kaatje retira ses sabots et les cacha de nouveau au fond de sa valise.

— — —

Quelques mois s'étaient écoulés. A présent, elle était très affairée, car l'amie de sa maman donnait une petite fête suivie de bal.

Kaatje n'aimait pas beaucoup ce genre de divertissements, car elle y avait assisté plus d'une fois. Et chaque fois qu'on était venu l'engager pour danser, elle avait refusé, prétextant : « Je ne danse pas ! » Mais les jeunes filles autour d'elle chuchotaient :

— Elle ne sait pas danser, car dans son patelin, elle portait des sabots au lieu de souliers...

En les entendant chuchoter ainsi, Kaatje en avait rougi ; et



ET SES SABOTS DE DIMANCHE

même, le soir, elle en avait pleuré dans son lit.

Enfin, le grand jour était arrivé, et le soir la fête allait avoir lieu. Kaatje serait le point de mire ; elle ne l'ignorait pas, car elle réservait une surprise à ces jeunes filles qui s'étaient moquées de ses sabots.

Partout dans la salle, des lumières et des fleurs. Et jamais Kaatje n'avait paru si jolie dans sa robe de taffetas bleu, des myosotis dans les cheveux. Avec son teint resté frais qu'elle avait gardé de la campagne, elle était ravissante.

Les invités arrivèrent ; bientôt ils étaient au complet, et la fête commença.

Puis, tard dans la soirée, on ouvrit le bal ; un danseur se présenta à Kaatje pour l'engager. Comme d'habitude, elle répondit :

— Je ne danse pas !

Et de nouveau, elle entendit chuchoter derrière elle :

— Elle ne sait pas danser parce que, dans son patelin, elle portait des sabots !

C'était le moment qu'elle avait attendu ; cette fois-ci, elle ne rougit plus. Elle se leva, fit semblant d'entrer dans la pièce voisine et... monta deux par deux les marches de l'escalier conduisant à sa chambre. Là, elle prit en mains ses sabots et, arrivée de nouveau en bas, elle les mit à ses pieds avant d'entrer.

Et ainsi, les sabots aux pieds, elle fit son entrée dans la salle !

Profitant d'un moment où le milieu de la place se trouvait vide, elle s'y plaça. Le bruit de ses sabots avait attiré l'attention de tous sur elle, ou plutôt sur les sabots qu'elle portait aux pieds.

Prenant son courage à deux mains, elle leur dit :

— Mesdames, Mesdemoiselles, Messieurs, permettez-moi de vous présenter une danse de chez moi, une danse en sabots...

Et tout de suite, elle se mit à danser, battant de ses mains la mesure. Et le bruit de ses sabots retentissait dans ses oreilles comme la plus belle des musiques. Il lui semblait se trouver à nouveau chez elle, dans son patelin, et entendre les jeunes filles et les garçons lui crier :

— Bravo, Kaatje ! Encore, Kaatje ! Danse, Kaatje, danse encore !

Autour d'elle, le silence fut complet. Personne n'osait rire d'elle. Kaatje avait gagné la partie.

La danse était finie. Après une grande révérence, Kaatje remonta à sa chambre. Là, elle se laissa choir sur une chaise ; elle avait chaud. Et brusquement, elle éclata en sanglots ; l'émotion avait été trop forte.

Quelqu'un frappait à la porte.

— Entrez !

Et Kaatje vit entrer une des invitées, une dame. Celle-ci lui dit :

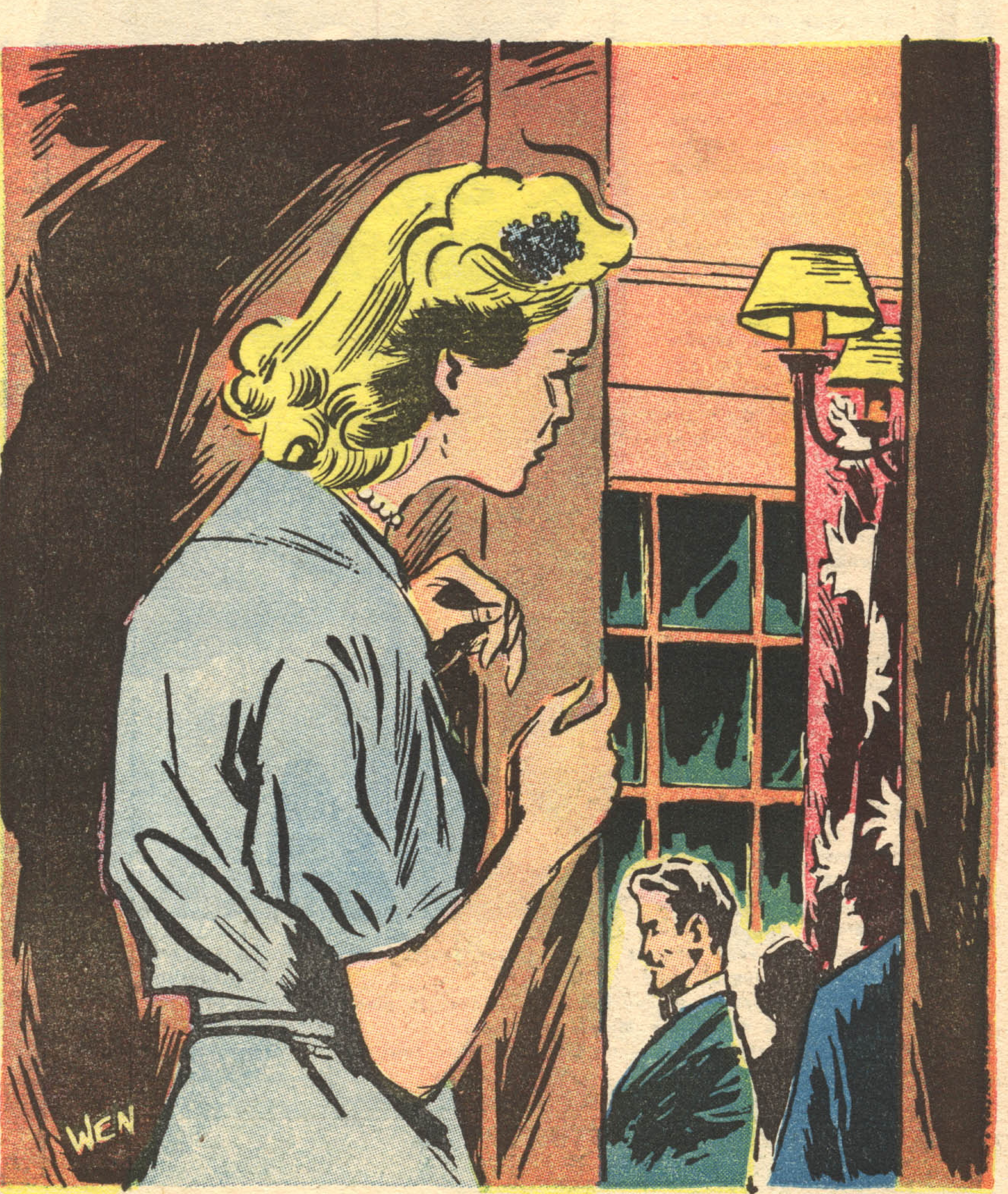
— Vous pleurez, Kaatje ? Mais on vous réclame, là-bas, dans la salle. Et je viens vous demander de nous faire l'honneur de danser, en sabots bien entendu, demain, au Cercle Artistique, au profit des petits enfants nécessiteux...

Toute confondue, elle accepta.

Kaatje essuya ses yeux, redescendit et fit dans la salle une entrée au milieu des applaudissements. Tout le monde se pressait autour d'elle, la félicitait ; elle avait triomphé des moqueries mesquines.

Et après la fête, toute heureuse, elle remonta dans sa chambre, tenant en mains ses petits sabots, ses jolis sabots de dimanche que dorénavant elle ne devrait plus cacher...

Henriette DEMOLDER.



RASE-MOTTES

— Vous savez comment vous tenir immobiles, il faut maintenant savoir comment vous déplacer.

— Ça, je le sais, me répond Michel, l'un des meilleurs, sinon le meilleur de mes élèves. J'ai assisté avec un de mes aînés, grand joueur devant l'Eternel, à une rencontre internationale : il m'a fait remarquer les différents rythmes qu'un joueur de basket doit donner à ses courses.

Il insiste peu sur la course normale à allure rapide, caractéristique de celui qui a semé tous ses adversaires et cherche à se rapprocher de son panier dans le minimum de temps. Tout être possédant deux jambes sait naturellement se déplacer de cette façon.

Il se livre ensuite à une démonstration beaucoup plus intéressante, celle d'une course à demi fléchi, ses jambes restant constamment pliées aussi bien à l'appui qu'à l'extension. Ses deux pieds rasent le sol, le pied arrière se levant presque en même temps que la pose du pied avant. Son tronc est penché en avant : il semble traîner la savate sur le terrain, et pourtant il a d'emblée adopté la meilleure position qui lui permette de se détendre à tout instant soit vers le haut, soit latéralement.

— Bravo ! Regardez tous votre camarade. C'est ainsi que doit courir un attaquant marqué par un adversaire, un défenseur voulant gêner l'évolution d'un joueur ou tout basketteur désirant sauter à l'issue d'un déplacement.

» Si vous voulez accélérer, votre démarrage sera plus rapide. Si vous désirez vous arrêter, votre blocage sera plus efficace.

Afin d'illustrer ce cours de mécanique, je place l'un à côté de l'autre Michel et Daniel.

L'un court à demi fléchi, l'autre comme tout un chacun.

Sur un coup de sifflet, ils doivent accélérer.

Sur deux coups de sifflet, ils doivent s'immobiliser.

Chaque fois que retentit mon instrument sonore, la différence est très nette. Michel est toujours en avance sur Daniel.

— Montre-nous maintenant, Michel, la supériorité de ta course pour les déplacements latéraux.

Michel paraît de nouveau traîner sur le terrain et se livre à une suite ininterrompue de crochets et de sauts de côté. Avec quelle aisance il semble exécuter ces changements de direction !

POUR ACCÉLÉRER : FOULÉES COURTES ET RAPIDES, TRONC PENCHÉ EN AVANT.

POUR FREINER : BASCULER LE TRONC FORTEMENT EN ARRIÈRE, FLÉCHIR LES JAMBES COMME POUR S'ASSEOIR.

Un nouvel essai de Michel et de Daniel illustre à la perfection la supériorité du premier.

A la faveur de deux ou trois crochets, Daniel est semé.

Michel peut alors démarrer à toute allure selon son bon plaisir.

Une fois pourtant, il commet une faute.

Voulant faire un écart en courant, il a le malheur de croiser les jambes.

La sanction suit immédiatement.

Déséquilibré, il pivote sur ses pieds, fait un demi-tour et se retrouve sur son séant.

— Attention, mon garçon. Mieux vaut souvent se croiser les bras que les jambes, le résultat est moins douloureux.

Jacques **MORAIN.**

Un bon départ pour la journée

717
BRAS TENDUS, FLEXION DES POIGNETS — *BRAS TENDUS EN AVANT, PAUMES DES MAINS FACE À FACE, MAINS ET DOIGTS SOUPLES, LEVER LES MAINS AU MAXIMUM, LES RABATTRE.*



727
ÉLÉVATION DE LA JAMBE TENDUE EN AVANT, SUIVIE DE CIRCUMDUCTION D'AVANT EN ARRIÈRE — *COMME 427, MAIS LA JAMBE TOURNANT D'AVANT EN ARRIÈRE AU LIEU D'ARR.^E EN AV.^T*



737
SUR LE DOS, UNE JAMBE VERTICALE, ABAISSER CETTE JAMBE SUR LE CÔTÉ — *SUR LE DOS, JAMBE G.^HE (DR.^TE) À LA VERTICALE, BRAS EN CROIX, ABAISSER LA JAMBE À DR.^TE (À G.^HE) SANS DÉPLACER LES BRAS.*



261
LANCEMENT DE JAMBE AVEC APPUI — *LANCER LA JAMBE G.^HE (DR.^TE) TENDUE PIED FLÉCHI FRÔLANT UNE TABLE EN FLÉCHISSANT LE TRONC BRAS TENDUS EN AVANT POSER LE TALON SUR LA TABLE EN CONTINUANT LA FLEXION DU TRONC. SE REDRESSER POSER LE PIED À TERRE.*

SPORTS

LE BON DEBUT DES « DIABLES ROUGES »

Pourquoi ne pas le dire ? Notre saison internationale de football a débuté d'une façon beaucoup plus satisfaisante que prévu.

Faisant suite au match nul obtenu contre la France, à Colombes, la victoire 7 à 2 de nos Diables Rouges contre les Hollandais a été accueillie avec joie par tous les sportifs de chez nous.

Sentimentalement parlant, cette satisfaction s'explique pleinement.

On sait que les deux derbies belgo-hollandais constituent, de tradition, les sommets de notre calendrier. Et aussi que nos confrontations avec les joueurs d'outre-Moerdijk se sont terminées plus d'une fois d'une façon désagréable pour notre amour-propre.

Cette fois, l'équipe belge n'a pas déçu, bien au contraire.

Rééditant presque un exploit vieux d'il y a dix ans (7-1), elle a imposé sa volonté à un team néerlandais qui, dès le moment où Terlouw, blessé, quitta le terrain, ne fut plus qu'un grand corps sans âme.

A vrai dire, on s'attendait un peu à cette « déconfiture d'orange ». Car le football traverse en Hollande une crise grave. La plupart de ses vedettes sont parties à l'étranger, principalement en France ou en Italie. Bien sûr, on a noté — et c'est là chose curieuse — que c'est d'abord la défense batave qui a « craqué », alors que la plupart des exilés sont des attaquants. Il n'en reste pas moins que nos adversaires n'avaient pas, à Deurne, ce moral qui, parfois, peut permettre de pallier certaines insuffisances.

Tout bien pesé, et je crois ne pas être le seul à professer cette opinion, il me semble que, plus encore que cette victoire trop facile, le « draw » réalisé à Paris contre nos amis Français a une véritable portée internationale.

Vous vous souvenez comment, sur ce ground de Colombes, où eurent lieu les Jeux Olympiques de 1924, les Diables Rouges prirent un départ de choix, comment ils menèrent 2 buts à 0, puis 3 à 1, comment aussi les « Coqs » parvinrent à réduire l'écart, puis, à trois minutes de la fin, à égaliser.

Ce France-Belgique, 41e du nom, à une allure vertigineuse, ne fut peut-être pas, techniquement parlant, au-dessus de toute critique. Mais il permit aux Diables Rouges de montrer qu'ils savent, à l'heure du péril, « serrer les dents ».

Au surplus, l'équipe de France était sensiblement plus forte que ses devancières : elle formait non pas un assemblage d'individualités plus ou moins brillantes, mais un « tout » homogène et ardent.

Il nous va falloir maintenant attendre quelques mois les prochaines sorties de notre « onze » représentatif. Les grands chocs prévus contre l'Angleterre et l'Autriche n'auront malheureusement pas lieu. Mais nous aurons en l'Ecosse, et probablement le Portugal, des adversaires qui doivent nous valoir des matches de qualité et qui permettront, on le souhaite, à nos soccers d'enregistrer des résultats aussi flatteurs que ceux de ce mois de novembre.

KIKI.

Avis et communiqués sportifs

Saint-Gilles-lez-Bruxelles. — Nos amis de l'Espérance de Saint-Gilles ont débuté par un succès remporté par 2 buts à 1 sur Watermael. L'équipe de Charles Parys a donné satisfaction, encore que le score eût pu être plus élevé avec une attaque plus incisive.

Buvrinnes. — L'équipe locale a pris sa revanche sur celle de Lobbes par 4 à 2 (au repos : 2-0), et de ce fait a enlevé la coupe mise en compétition.

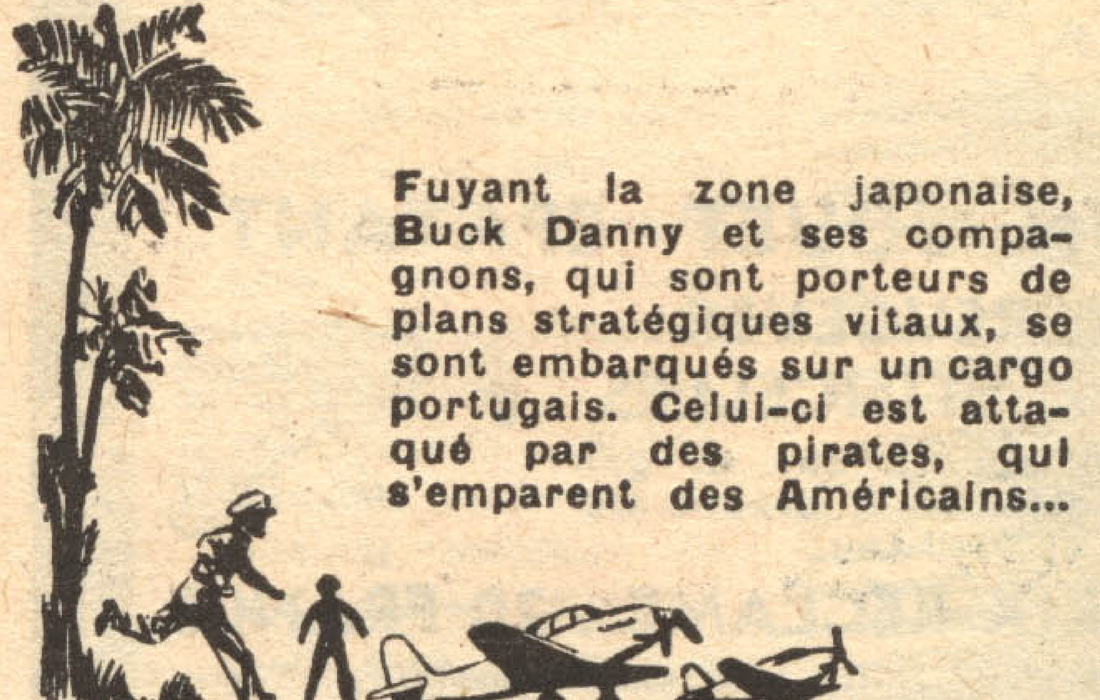
Lobbes. — Après leur déconvenue à Buvrinnes, les « rouges » de Lobbes ont obtenu un fort joli résultat en battant par 4 buts à 3 la coriace formation de Dampremy, et cela après une partie rapide, ardente, mais toujours correcte.

Braine-l'Alleud. — Une équipe, animée par Willy Vandewijngaerden, vient de se constituer. Elle voudrait dès à présent organiser des matches. Ecrire à l'ami Willy, 158, chaussée de Mont-Saint-Jean, à Braine-l'Alleud.

Dans notre prochain numéro :

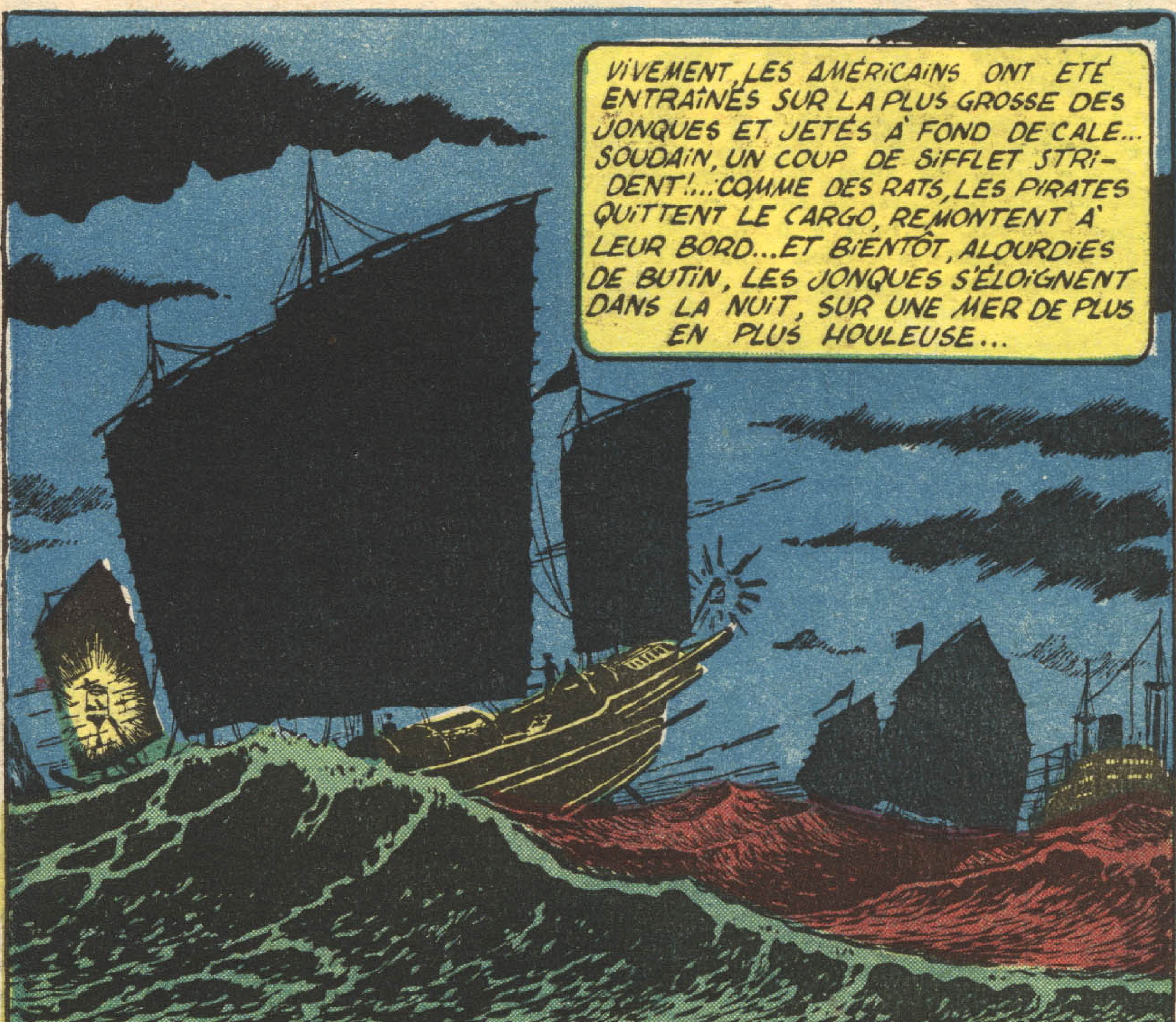
LES RESULTATS de notre GRAND CONCOURS SPORTIF.

LE DRAGON NOIR



Fuyant la zone japonaise, Buck Danny et ses compagnons, qui sont porteurs de plans stratégiques vitaux, se sont embarqués sur un cargo portugais. Celui-ci est attaqué par des pirates, qui s'emparent des Américains...



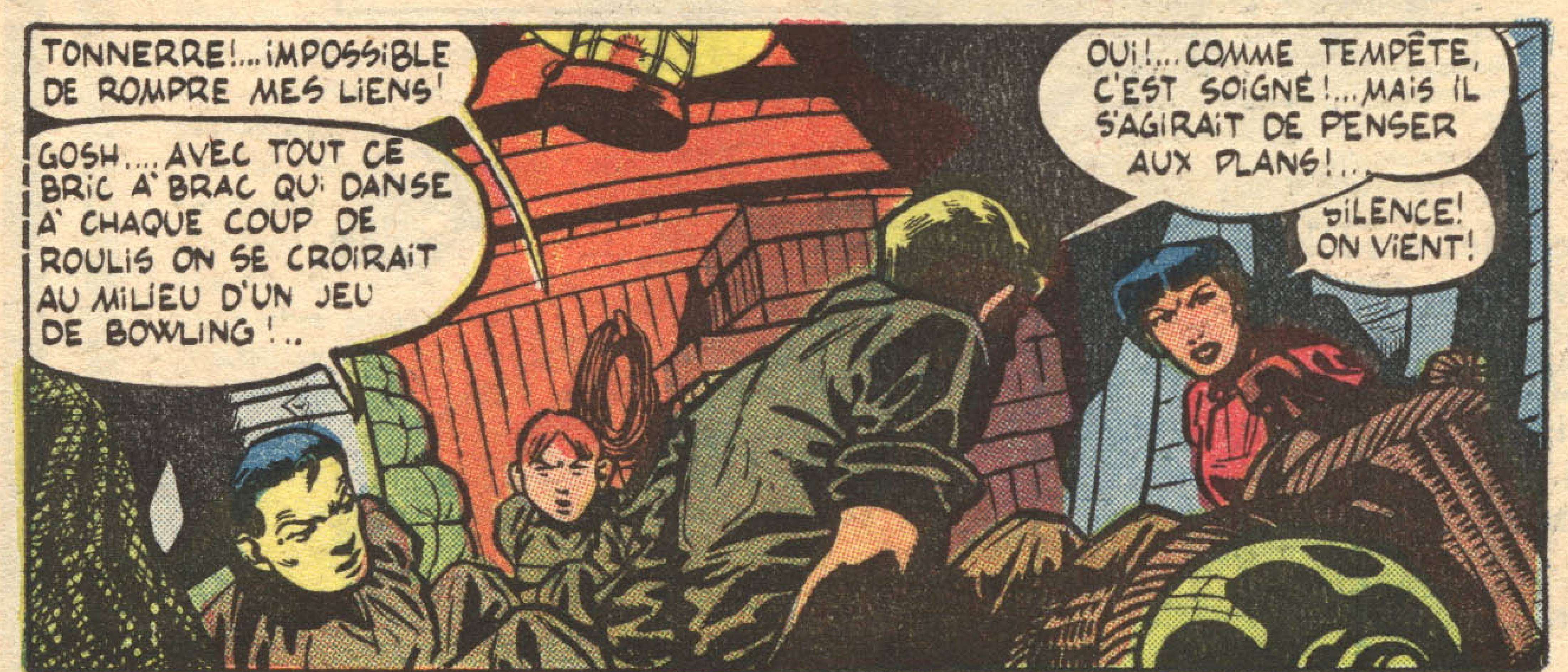














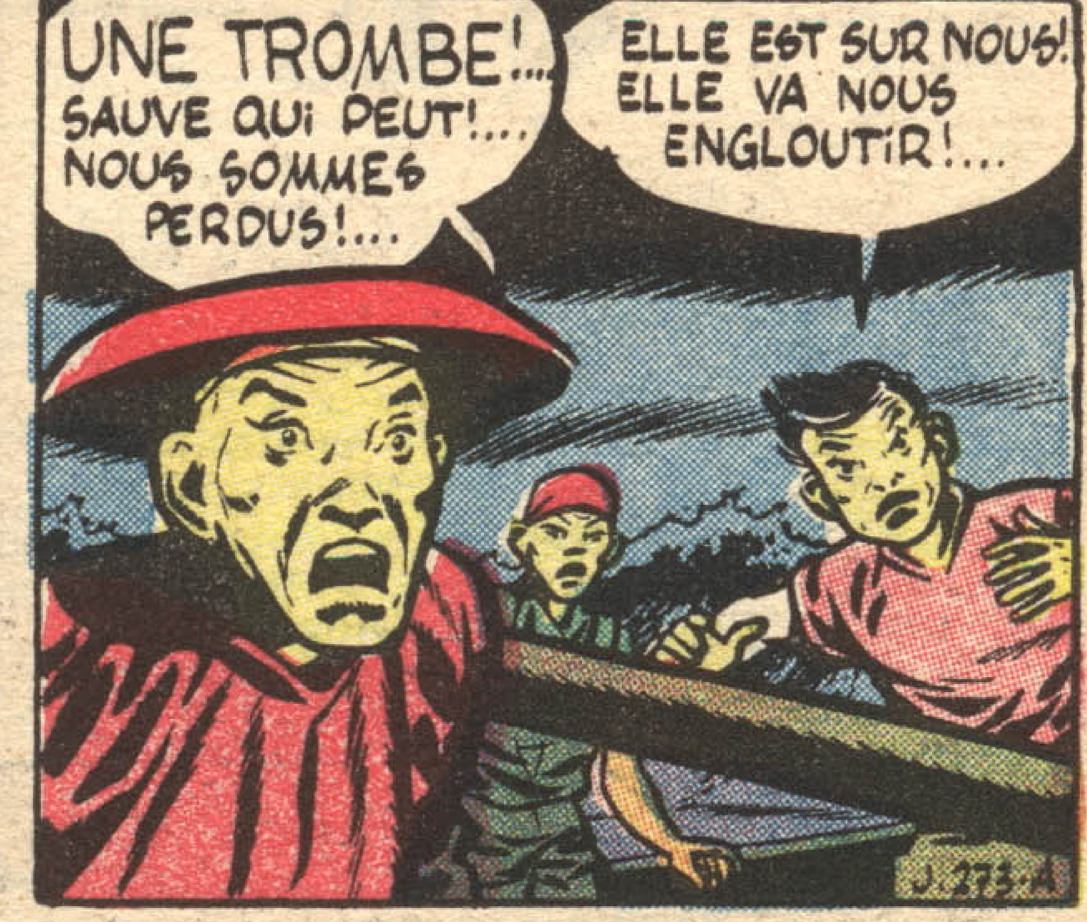

AU MÊME MOMENT...
TU ENTENDS CES COUPS SOURDS DANS LA CALE ?... PRENDS LA BARRE, JE VAIS VÉRIFIER L'ARRIMAGE DE LA CARGAISON !...

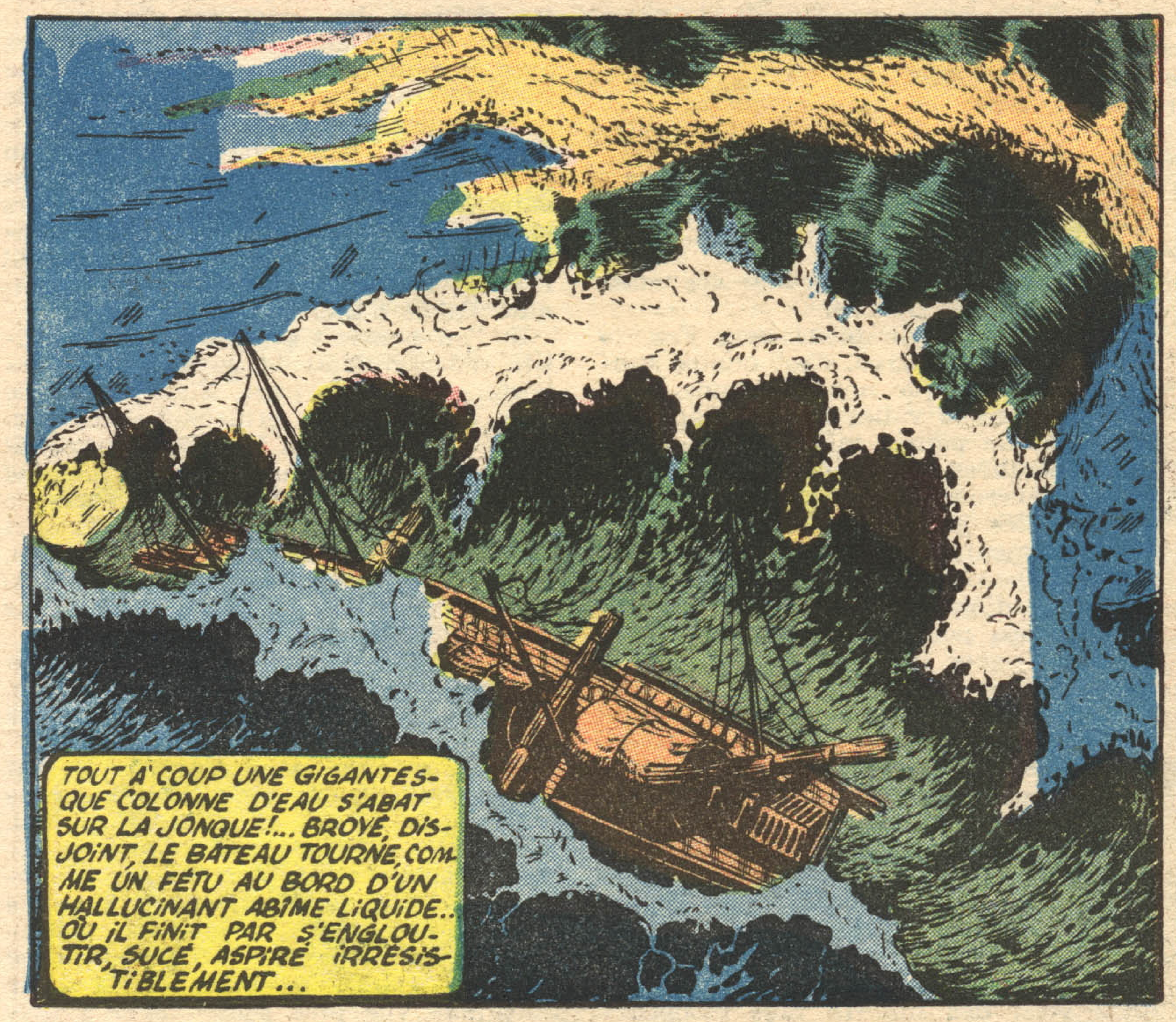

MOI, PIRATE !... MAIS BON PATRIOTE CHINOIS !... MOI PAS VOULOIR CHEF LIVRER VOUS AUX JAPS !... VOUS LIBRES !... VOUS FUIR !!...
TU ES UN FRÈRE ! JE N'OUBLIERAI PAS CE QUE TU AS FAIT !...
FUIR ?... AVEC CETTE TEMPÊTE ?...


MAIS, SOUDAIN, UN COUP DE FEU CLAQUE...
AAAAH !...


MM !... J'ARRIVE À TEMPS ! ALLONS !... EN ARRIÈRE OU JE FAIS FEU !...
DAMNATION !... LE CHEF DE CES BANDITS !...
OH !... ÉCOUTEZ ! CE GRONDEMENT !... QU'EST-CE QUE C'EST ?...


AU DEHORS, L'OURAGAN, EN EFFET, REDOUBLE DE FUREUR... ET, SOUDAIN, DE L'HORIZON COULEUR D'ENCRE, UNE COLOSSALE MASSE D'EAU TOURBILLONANTE SE LÈVE, ACCOURT, FONCE À UNE VITESSE VERTIGINEUSE VERS LA JONQUE DÉSEMPARÉE...


UNE TROMBE !... SAUVE QUI PEUT !... NOUS SOMMES PERDUS !...
ELLE EST SUR NOUS ! ELLE VA NOUS ENGLOUTIR !...


TOUT À COUP UNE GIGANTESQUE COLONNE D'EAU S'ABAT SUR LA JONQUE !... BROYÉ, DISJOINT, LE BATEAU TOURNE, COMME UN FÉTU AU BORD D'UN HALLUCINANT ABÎME LIQUIDE... OÙ IL FINIT PAR S'ENGLOUTIR, SUCÉ, ASPIRÉ IRRÉSISTIBLEMENT...


POURSUIVANT IMPITOYABLEMENT SA ROUTE LE CYCLONE EST PASSÉ !... ET, À LA PLACE OÙ, QUELQUES MINUTES PLUS TÔT, UNE JONQUE, CHARGÉE D'HOMMES SE BATTAIT DÉSESPÉRÉMENT CONTRE L'OURAGAN, IL N'Y A PLUS QUE QUELQUES ÉPAVES FLOTTANT SUR LA MER DÉCHAÎNÉE. LA BAIE D'ALONG EST-ELLE DEVENUE LE TOMBEAU DE BUCK DANNY ET DE SES COMPAGNONS ?... SES EAUX ÉCUMANTES SE SONT-ELLES REFERMÉES À JAMAIS SUR LES PLANS ATTENDUS À SOU-CHOW ?!... VOUS LE SAUREZ EN LISANT :
ATTAQUE EN BIRMANIE



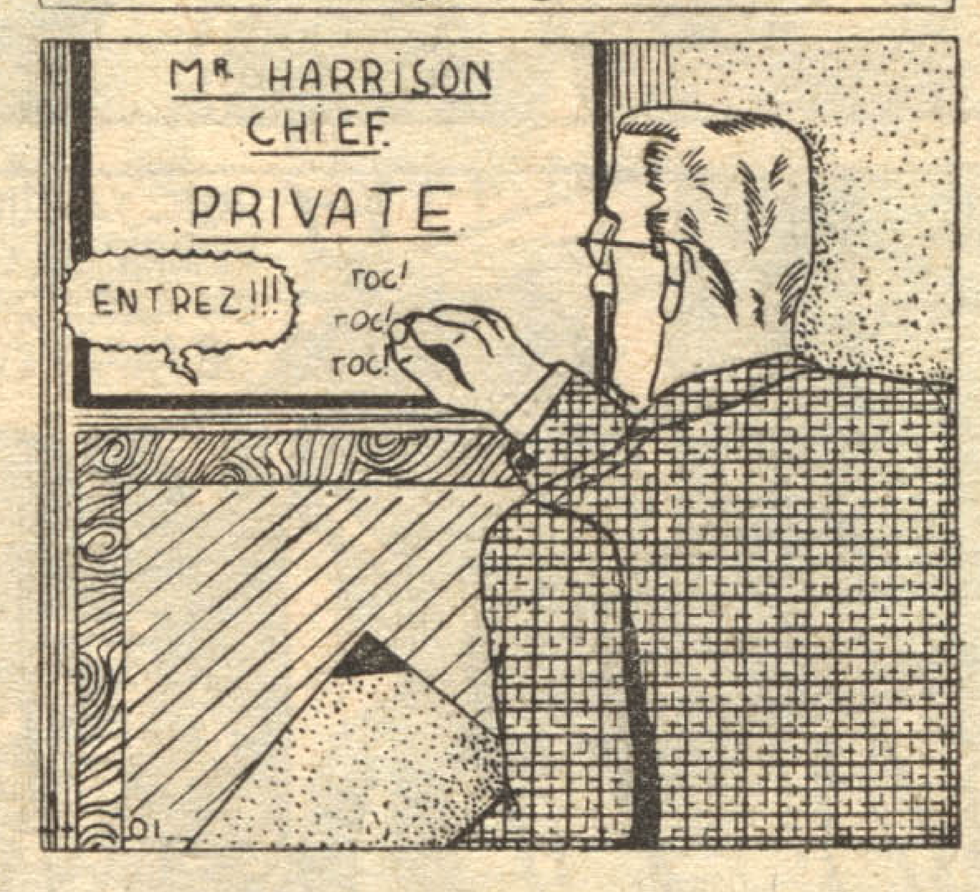
Je l'ai dit et répété, il m'est impossible de vérifier si un dessin est bien l'œuvre de celui qui le signe. En vous mettant en garde contre le procédé qui consiste à se parer des plumes du paon, je vous rends



service, car vous ne gagnez rien à me tromper, et vous risquez de perdre toute personnalité.

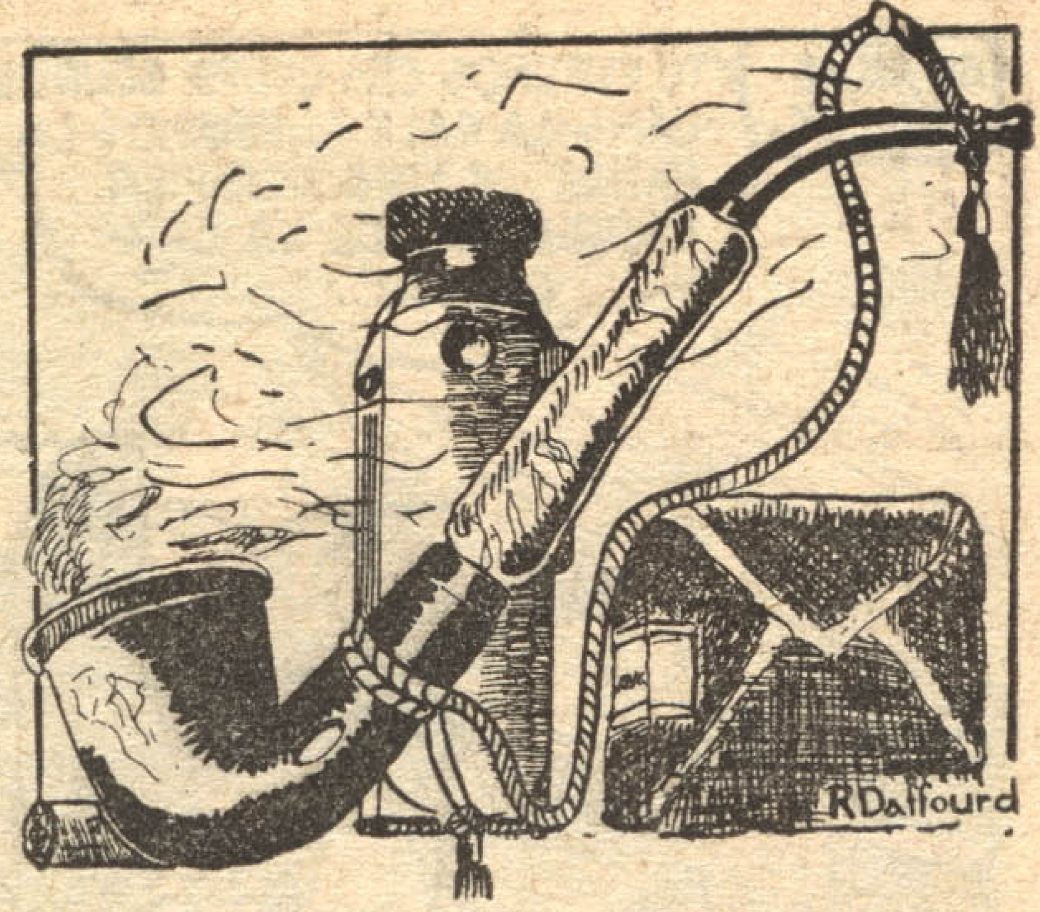
Il n'y a donc rien d'offensant pour un auteur sincère quand je lui demande : « Est-ce bien de toi ? » Au contraire, il doit être flatté de la réflexion.

Ainsi, si tu as réellement exécuté seul, à douze ans, ce portrait de « Maman », Marie-Claude Carut, de Marseille, je crois que tu iras loin ; la mise en page est excellente, la pose est naturelle, et il y a



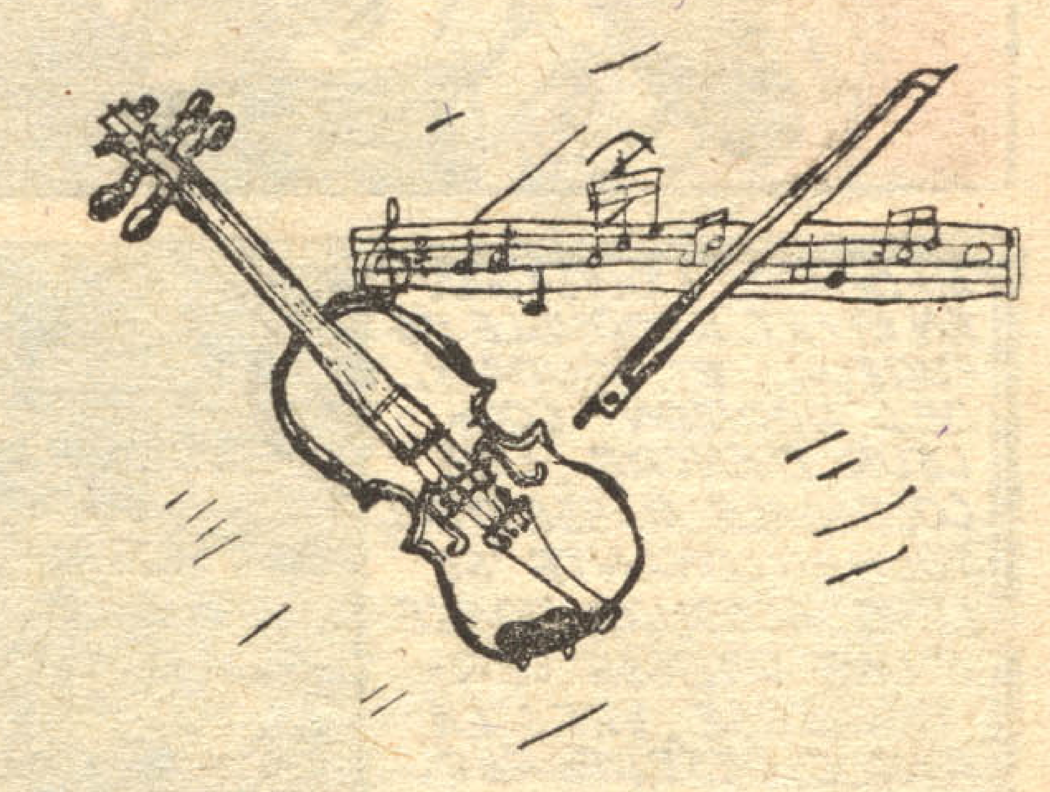
de la vie dans ton sujet. Freddy Schreiber, de Paris, trouve plaisir à s'essayer aux feuilletons illustrés, mais pourquoi diable situe-t-il l'action à l'étranger ? Applique-toi plutôt à prendre pour cadre ce que tu as sous les yeux. Cette réserve faite, je loue la netteté du trait ; la lettre est encore un peu molle, mais ce défaut se retrouve même chez des professionnels. Excellent ensemble de R. Daffourd, de Clermont-Ferrand, qui a fort bien groupé pipe, briquet et tabac, la fumée servant d'arrière-plan.

Alain Gessat, de Blois (qui peut reprendre les concours de la semaine, les bons de régularité restant valables), Alain a été tenté par son violon, schématisant la musique par une portée fort suggestive. De Jacques Lafosse, du Vésinet, un « Livre de classe ouvert », malheureusement sur papier jaune ! Du papier blanc, camarade !



Christian Debusscher, de La Hulpe, me paraît décidément doué pour le dessin décoratif en particulier ; je me rappelle lui avoir dit un jour qu'un de ses essais semblait extrait d'un catalogue. Ce n'était pas de l'ironie ; il y a là un débouché qui peut rester artistique. Sa « Cafetière », malheureusement hors format, semble une authentique pièce d'orfèvrerie.

Jean-Paul Allardin, 8 ans, de Fontaine-l'Evêque, possède une extraordinaire sûreté de main, égale à celle de son frère Claude, qui a douze ans ; je regrette que Cruche et Vase soient hors format, ce qui me prive du plaisir de vous soumettre des échantillons de talent précoce.



Néanmoins, tous ces essais reflètent une émotion sincère, et l'émotion, mes amis, c'est le commencement de l'art.

LE PLUMITIF.

Le Grand Meneur vous parle.

Je feuillette la collection de timbres d'Yves.

Avec Yves, j'ai discuté un jour la question de savoir comment il fallait collectionner. Yves penchait pour le système classique de collection en suivant les catalogues de timbres et le numérotage officiel. Quant à moi, qui suis quelque peu poète, je préférais le système dont je vous ai déjà parlé souvent et qui est celui de collectionner les timbres pour avoir une idée du pays et savoir ce qui se passe dans le monde entier.

Finalement, Yves et moi nous sommes arrivés à nous entendre : il collectionne les pays d'Afrique suivant ma méthode et le reste du monde suivant la sienne.

Aujourd'hui, ce que je voudrais faire avec vous, c'est précisément feuilleter la collection africaine d'Yves.

Tournons la page au Maroc. Tout naturellement, nous entrons au Maroc par Rabat, avec la mer et le port, ainsi que la Casa des Oudaya. Dans la collection d'Yves, je compte trois séries de timbres me donnant des vues de Rabat. Mais si je continue ma visite, j'aperçois des timbres de Marrakech, bordée de palmiers se dessinant devant les massifs neigeux de l'Atlas.

Si nous nous dirigeons vers Fez, la ville sainte du Maroc, c'est quatre timbres différents que nous trouvons. Descendons dans la vallée du Draa aux jolies vues de petites villes arabes fortifiées, perchées dans des rochers, et nous arriverons dans des oasis où nous verrons des gazelles sous les palmiers et, finalement, tout au bout du Maroc, nous tomberons sur le vieux port barbaresque d'Agadir, dont les murailles sont encore peuplées de vieilles bombardes dirigées vers le large, où glisse une felouque.

Voilà en quelques timbres tout le Maroc visité et probablement est-il beaucoup d'autres timbres qu'Yves ne possède pas encore et qui nous prive d'une visite plus en détail.

Sa collection d'Algérie est beaucoup plus complète et nous fera vivre toute l'histoire de l'Afrique du Nord. Nous visitons d'abord à Lambèse les ruines des villes carthaginoises, ainsi que leurs monuments et leurs arcs de triomphe. Mais voici des timbres plus modernes qui nous montrent les uns, les vieilles koubbas visitées par les Musulmans, et les autres la production de l'Algérie : les dattiers, les orangers, etc.

Mais c'est Alger qu'on visite le mieux avec la philatélie. Voulez-vous une vue générale du grand port ? Il existe de magnifiques timbres de la poste aérienne donnant un panorama d'ensemble du port et de la ville étagée. Nous entrons dans la cité. Voici des timbres rouges et verts de l'Amirauté, voici des timbres violets et bruns de la Mosquée El Kébir, voici un timbre vert du splendide Palais d'Eté.

Et l'on pourrait continuer ainsi la visite d'Alger. Mais le voyage nous emporte, page après page. Nous roulons le long de la route principale, et voici qu'au détour du chemin apparaît l'énorme rocher au-dessus duquel est bâtie Constantine. Continuons vers le désert. Voici l'oasis de Touggourt, voici le cimetière musulman de Tlemcen, perdu dans ses palmiers, et voici, plus loin encore, Colomb Béchar, avec ses dattiers se mirant dans l'Oued.

Et si nous poussons bien plus loin encore, nous trouvons l'immense Sahara, avec tout au fond une halte saharienne et un méhari attendant le départ.

Est-ce qu'ainsi nous n'avons pas fait un merveilleux voyage ? Et encore, vous n'avez pas vu les timbres, vous. Moi, j'ai vu les délicates colorations, les effets d'ombre et de lumière, et réellement je suis reconnaissant à Yves de m'avoir procuré ce magnifique spectacle. Je vais travailler activement avec lui pour élargir sa collection et avoir ainsi une vue plus complète de l'Afrique.

LE FURETEUR VOUS DIRA

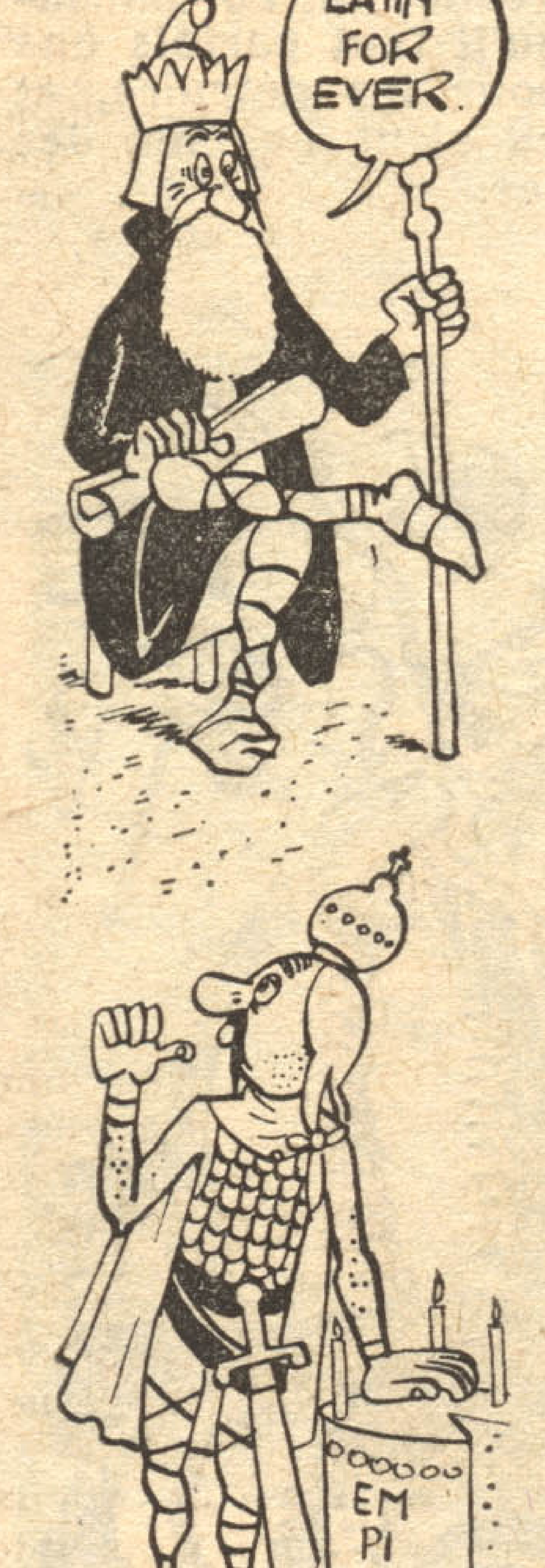


Le Concours de la Semaine.

On peut de bonne foi rendre un mauvais service à quelqu'un. Ainsi, si un condisciple embarrassé me demande de l'aider à résoudre le problème donné pour devoir, et que je lui en donne simplement la solution, il perdra tout le profit de l'exercice et ne sera pas plus avancé.

Mieux vaut, en pareil cas, amener le camarade à voir clair, le mettre sur la bonne voie, mais le laisser trouver lui-même.

C'est ce que vous feriez si vous pouviez aller rejoindre Fantasio, une fois de plus plongé dans la perplexité. Le contact étant impossible, vous m'enverrez, participant de la sorte au concours de la semaine, la solution de son problème :



Cherchant l'inspiration, notre étourdi était parti à l'aventure, oubliant d'emporter de quoi manger. Vers midi, tourmenté par la faim, il rencontre deux A. d. S. qui se préparaient à se restaurer, et qui l'invitent à partager leur casse-croûte. Paul avait cinq grosses brioches, Pierre en avait trois. Les convives font part de frères, chacun mangeant autant que les autres, et l'on se rafraîchit à la source voisine. Au moment de se séparer, Fantasio remercie ; les amis refusent de le laisser payer son écot. En remerciement, il tire huit timbres de collection pour les offrir aux compagnons. Ceux-ci acceptent, mais à titre de plaisanterie proposent : « Ces vignettes sont à partager, non par moitié, mais selon notre apport à votre repas. » « Dans ce cas, Paul a droit à cinq timbres, Pierre à trois », répartit Fantasio.

Mais les garçons hochèrent la tête... C'était un peu plus compliqué que cela. Commen feriez-vous le partage ?

Le Serment de Strasbourg.



Quand vous aurez un peu réfléchi, vous conviendrez que c'était tout de même plus simple que de partager un empire. La plupart d'entre vous en ont eu un exemple, au cours d'histoire, en voyant comment les petits-fils de Charlemagne se sont disputé l'héritage de l'empereur, au IXe siècle.

A ce sujet, **Friponnet 71.809** me demande comment le Serment de Strasbourg est devenu une œuvre littéraire. Entendons-nous, il ne s'agit pas de littérature, mais de langue. Jusque-là, tous les actes officiels étaient rédigés en latin, mais en un latin devenu à l'usage de plus en plus populaire.

Charlemagne avait encouragé un retour au latin classique comme langue écrite, ce qui achevait de le rendre incompréhensible au peuple, au point que les sermons ont dû se faire dans les églises en langue vulgaire.

Les choses en étaient là, en 842, lorsque deux des fils de Louis le Débonnaire, Charles le Chauve et Louis le Germanique font alliance contre leur frère Lothaire, qui entendait garder pour lui l'empire entier.

Afin de mieux marquer la solennité de leur engagement, les deux frères décident d'en lire le texte devant leurs troupes assemblées près de Strasbourg et de le faire répéter par leurs soldats. Or ceux-ci n'entendaient pas le latin de la belle époque. Charles le Chauve a donc prononcé son serment en langue germanique devant les guerriers de son frère, tandis que Louis prononçait le sien en langue romane sur le front des Français.

Comme c'était la première fois que l'on employait officiellement les langues dites vulgaires, le Serment de Strasbourg, rédigé dans le dialecte de l'Ile-de-France, est considéré comme le plus ancien texte que l'on puisse appeler français.

Précurseurs oubliés.



Nous ne possédons pas, **Mousquetaire gris**, de documents qui établissent péremptoirement qui a eu le premier l'idée du télégraphe, mais vers l'an 1600, donc deux siècles avant les travaux d'Arago, un jésuite romain, le Père Famien Strada, se distrayait de l'étude de l'histoire en proposant en vers latins un mode de correspondance à distance. Il suffisait, selon lui, d'avoir deux aiguilles aimantées par friction sur la même pierre, et placées sur un pivot, au centre d'un carton portant les lettres de l'alphabet. Si je place sur le A, par exemple, un bout de fer, la pointe sera attirée, et par sympathie magnétique, l'autre aiguille prendra la même position à distance !

C'était pure imagination, naturellement, et bien dans le goût de l'époque. Mais le savant historien, qui manquait d'un moyen physique de transmettre un courant, n'en avait pas moins pressenti la réalisation de la télégraphie.



Etait-il du reste tellement ridicule, cet autre promoteur d'idées géniales qui voulait, au même moment faire de la lune un miroir télégraphique. Un vaste miroir concave devait aller se réfléchir sur la surface de l'astre, pour que les signaux lumineux soient renvoyés à une seconde station. C'était ridicule ? Peut-être, mais l'inventeur ne serait pas tellement surpris si, revenu sur terre, il s'entendait expliquer le fonctionnement du radar.

Cependant, il trouverait la chose admirable, et il serait bien capable de s'écrier, dans son enthousiasme, **Spirou ami... partout... toujours !**



LE FURETEUR.

UNE OFFENSIVE DES FOURMIS NOIRES

PEUT-ETRE ne l'avouerez-vous pas à tout le monde, mais vous avez peur des serpents et autres bêtes de grande taille qui hantent les forêts vierges, la jungle ou la savane. Vous n'aimeriez pas vous trouver nez à nez avec une de ces bêtes, et je vous comprends parfaitement. Pourtant, si cela vous humilie un peu, apprenez que ces bêtes sauvages sont loin de dominer les régions où elles vivent, et que si vous avez peur d'elles, elles, à leur tour, ont peur (mais alors, là, ce qu'on peut appeler peur) de bestioles noires dont la taille ne dépasse pas deux centimètres.

Il s'agit des fourmis.

Quand les fourmis déclenchent une offensive sous les Tropiques, c'est le sauve-qui-peut général. La panique disperse insectes, reptiles et fauves ; les uns grimpent dans les arbres, les autres disparaissent sous terre, d'autres encore fuyent à toute allure.

L'armée des fourmis.

Chaque année, pendant la saison des pluies, les fourmis s'ébranlent par centaines de mille pour aller attaquer les villages indigènes. Il n'y a pas que les hommes qui font la guerre, les fourmis nous imitent, et quand elles partent à l'assaut, ce n'est pas par bandes désordonnées, mais avec ordre et discipline, sous la direction de chefs et d'officiers.

Elles se mettent en marche au petit jour. Pendant toute la nuit, elles ont dormi au pied d'un arbre, leurs longues pattes entremêlées, et en formant une boule énorme qui peut avoir un mètre de diamètre. Mais dès que le soleil luit, la boule se met en mouvement, la masse se dilue, s'ouvre, et c'est un régiment de trente mètres de long qui avance, flanqué de patrouilles, toutes antennes dressées et mâchoires ouvertes. La discipline est parfaite et le nombre de traînards demeure minime. Car l'aviation ennemie tourne toujours dans l'air à proximité : il s'agit en l'occurrence d'oiseaux fourmiliers prêts à s'abattre sur les isolés et à les faire disparaître dans leur bec.

Il y a même des brancardiers.

Quand c'est l'heure de la soupe, des éclaireurs rompent les rangs et partent à la recherche de la nourriture. Beaucoup sont tués en cours de route, mais d'autres ne sont que blessés et reviennent vers le gros de la troupe pour annoncer que là ou là il y a un arbre couvert de chenilles. Si un éclaireur est gravement blessé (mettons qu'il lui manque trois pattes sur six et que sur deux antennes — les antennes font office de nez et d'yeux — il ne lui en reste que la moitié d'une), aussitôt des infirmiers se dépêchent, forment un brancard avec leurs mandibules entremêlés et ramènent l'invalide au quartier général. Mais si cet invalide a repéré un nid de frelons, par exemple, il entraîne la troupe vers le guêpier, installé sur son brancard, et insouciant de ses blessures.

En cours de route, l'armée prend de l'importance, car d'autres troupes viennent grossir le nombre, et c'est bientôt dans la forêt un piétinement de milliers de pattes ; on dirait la pluie qui tombe sur les feuilles.

Rien ne peut arrêter les fourmis. Un boa qui digère un marcassin dort-il sur un arbre, les bestioles lui crèvent les yeux et le dévorent avec sa victime jusqu'au dernier morceau.

Un seul ennemi dangereux : le tamanoir.

En fait, le tamanoir, cette bête au long museau et dont l'arme principale est une langue gluante, peut seul faire fuir les fourmis. C'est qu'à chaque coup de langue des centaines de bestioles disparaissent dans son gosier.

Quand un tamanoir se présente, les fourmis filent vers un cours d'eau, forment une boule énorme où s'engouffrent les ouvrières, les petits et les porteurs de vivres, et hep ! se jettent dans le fleuve, après que l'entrée ait été soigneusement calfatée par l'arrière-garde.

La boule glisse au fil de l'eau pour s'arrêter dès que le danger est écarté, et aussitôt, la berge ayant été atteinte, elle se défait ; l'armée des fourmis se remet en marche comme avant, avec la même discipline et le même ordre.

L'attaque.

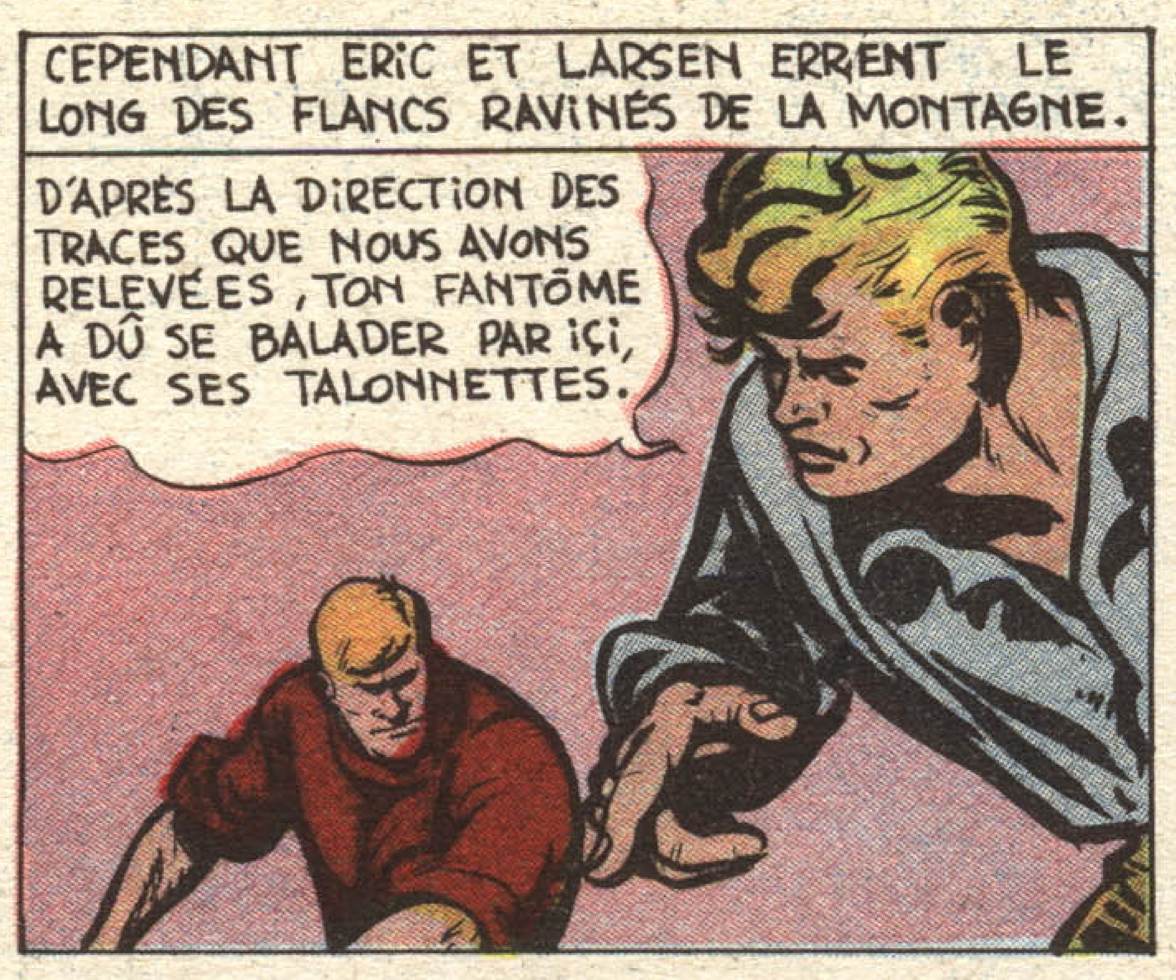
Dans les villages, quand l'approche des fourmis est annoncée, tous les indigènes s'enfuient pour chercher refuge où ils peuvent. Puis, de longues colonnes de fourmis se jettent sur les huttes et broyent tout sur leur passage. Il n'y a qu'un moyen de les détruire : les attirer dans un endroit, les cerner, les obliger à quitter cet endroit, ce qu'elles font avec ordre, et les arroser de pétrole pour les brûler vives.

Mais les armées de fourmis sont si grandes, et leur sens de l'organisation est si aigu, qu'il faut parfois une journée entière pour les détruire, et cela après qu'elles aient commis des dégâts appréciables.

M. M.

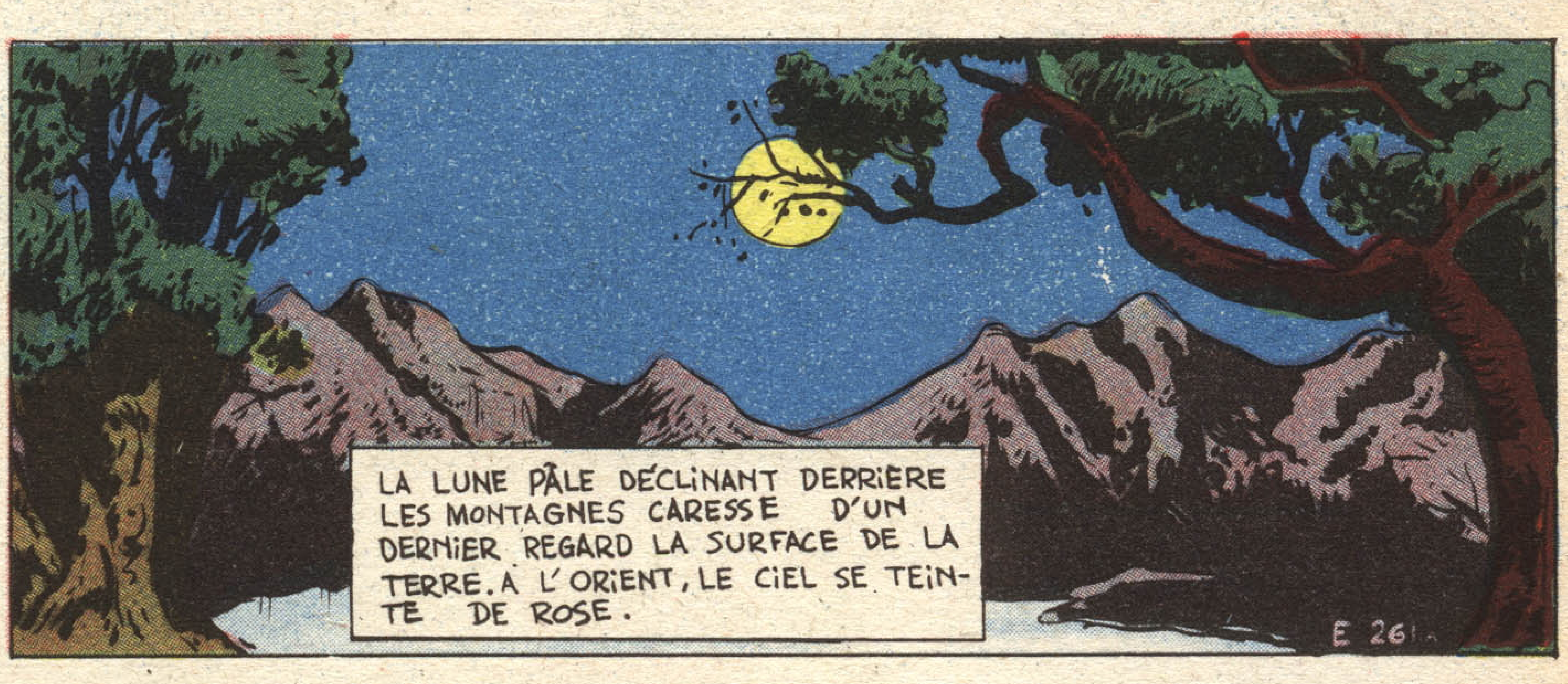


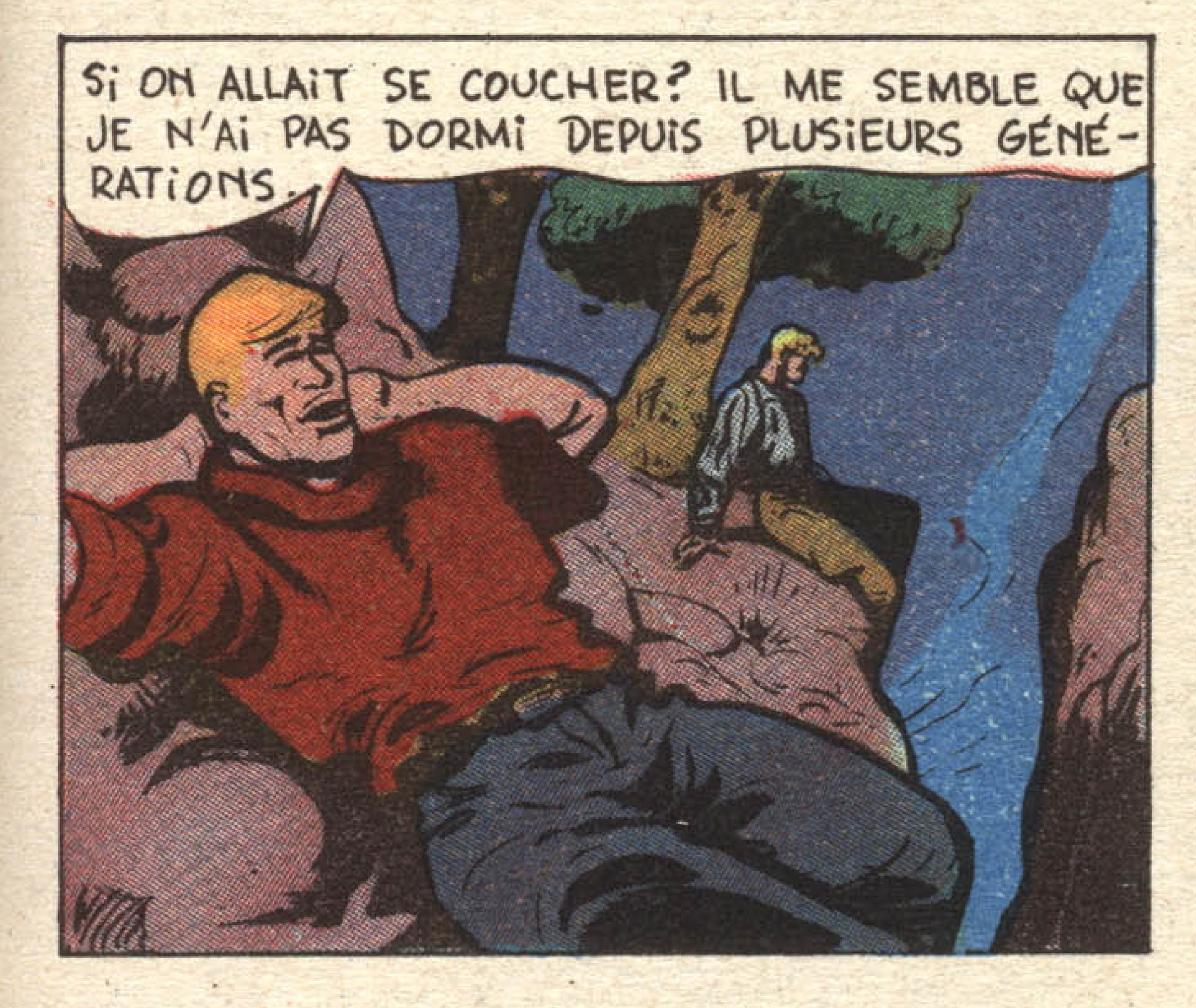

l'Épervier Bleu
par Sirius
Juan Marano, dont Eric et Larsen suivent la piste, s'est glissé dans une caverne...
RENCONTRE


CEPENDANT ERIC ET LARSEN ERRENT LE LONG DES FLANCS RAVINÉS DE LA MONTAGNE.
D'APRÈS LA DIRECTION DES TRACES QUE NOUS AVONS RELEVÉES, TON FANTÔME A DÛ SE BALADER PAR ICI, AVEC SES TALONNETTES.


ET LE CAFÉ ? LA BOUILLOIRE NOUS ATTEND PRÈS DE LA SOURCE ET NOUS SOMMES DÉJÀ LOIN DE LA CABANE, MAINTENANT.
AU DIABLE LE CAFÉ. VOILÀ ENCORE UNE TRACE. TON FANTÔME EST DESCENDU VERS LA VALLÉE.


CEPENDANT, DANS LA PROFONDEUR DE LA TERRE, DANS CE LIEU DÉSERT OÙ DORMENT LES VESTIGES DES MILLÉNAIRES ABOLIS...
ALLONS, CE NE SERA PAS ENCORE POUR CETTE FOIS. IL EST TEMPS DE RENTRER.


LA LUNE PÂLE DÉCLINANT DERRIÈRE LES MONTAGNES CARESSE D'UN DERNIER REGARD LA SURFACE DE LA TERRE. À L'ORIENT, LE CIEL SE TEINTE DE ROSE.
E 261


SI ON ALLAIT SE COUCHER? IL ME SEMBLE QUE JE N'AI PAS DORMI DEPUIS PLUSIEURS GÉNÉRATIONS.


REGARDE! UN HOMME, LÀ, AU FOND DU RAVIN.

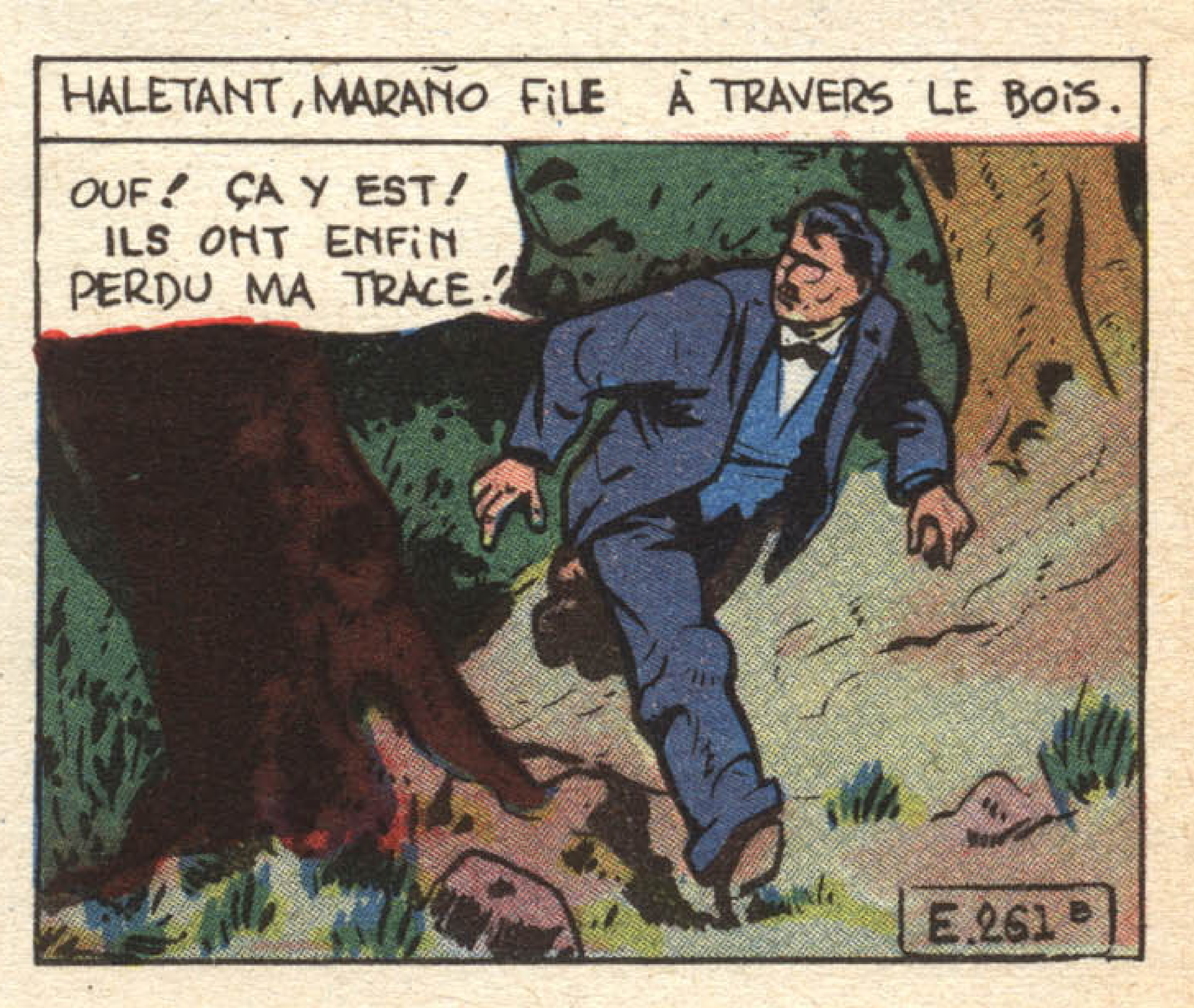

EH! L'HOMME.. LE FANTÔME.. QUI ÊTES-VOUS?
ENFER! CES DEUX GAILLARDS ONT QUITTÉ LA CABANE!

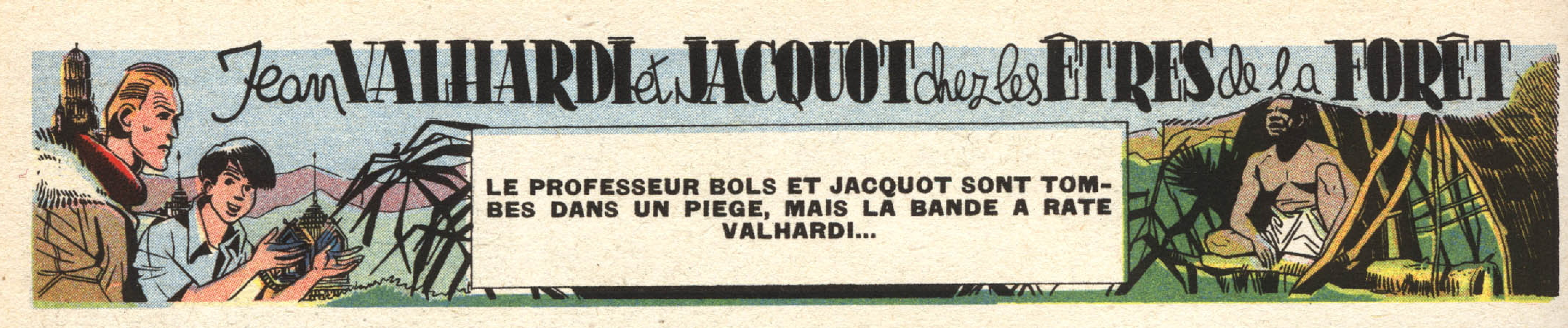

ATTENDEZ!.. NE PARTEZ PAS!.. L'ANIMAL... IL FILE AU TRIPLE GALOP.

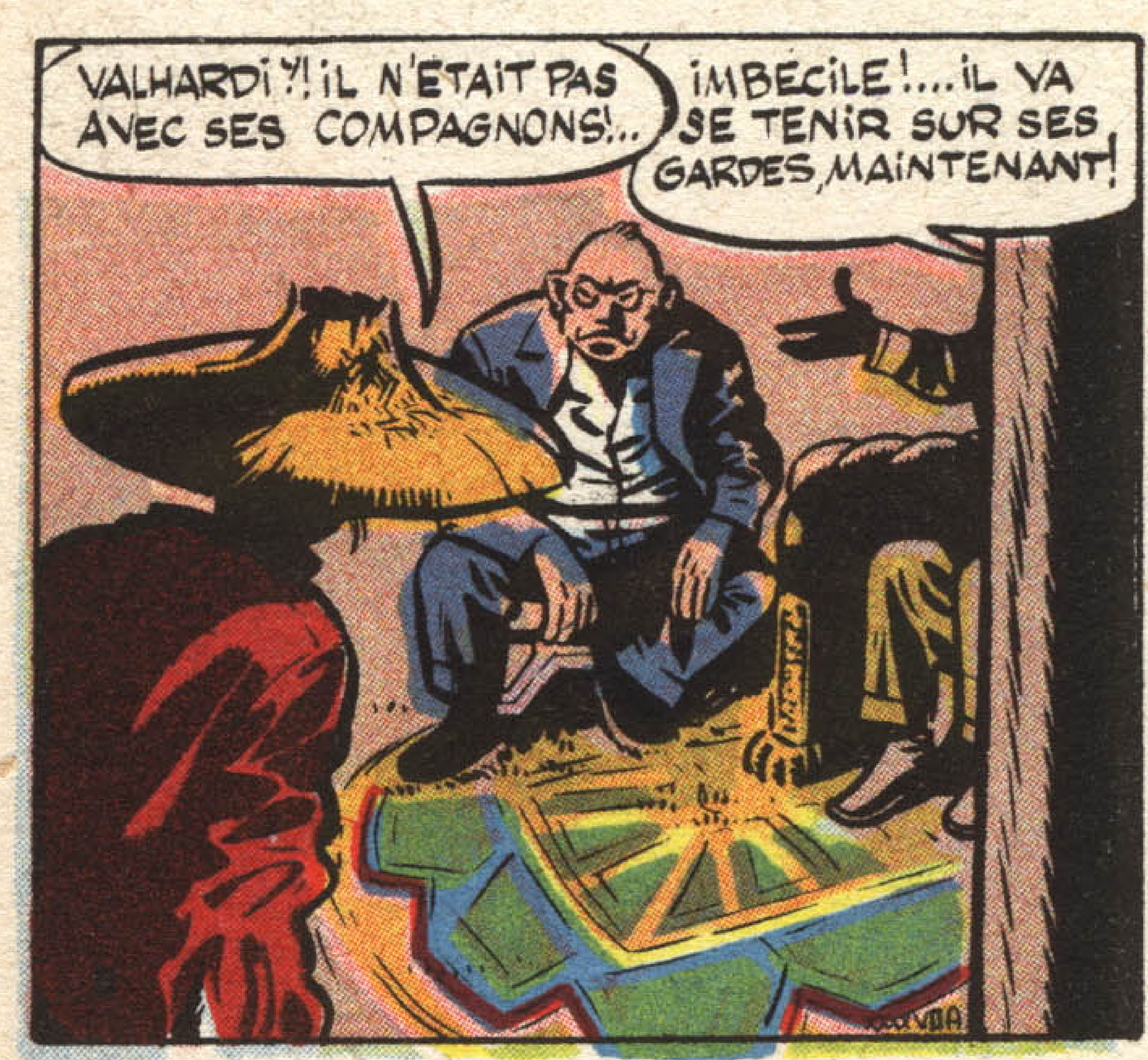

PAN! PAN


HEM... LE FANTÔME A LA MAIN SÛRE! UNE DES BALLES M'A FRÔLÉ L'OREILLE.


ATTENTION! IL NE FAUT PAS PLAISANTER AVEC LES FANTÔMES.

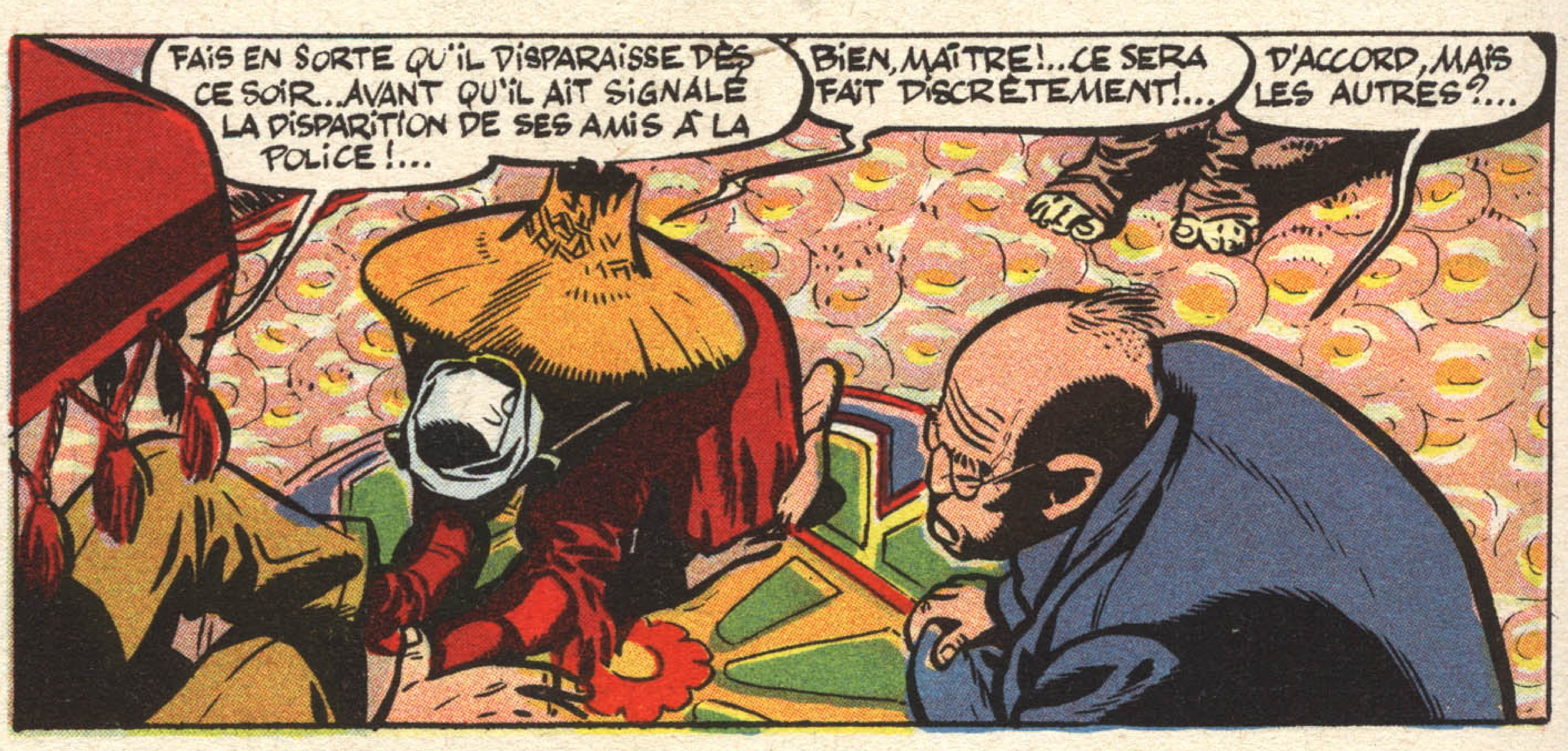

HALETANT, MARAÑO FILE À TRAVERS LE BOIS.
OUF! ÇA Y EST! ILS ONT ENFIN PERDU MA TRACE.
E.261


Jean VALHARDI et JACQUOT chez les ÊTRES de la FORÊT
LE PROFESSEUR BOLS ET JACQUOT SONT TOMBES DANS UN PIEGE, MAIS LA BANDE A RATE VALHARDI...


VALHARDI ?! IL N'ÉTAIT PAS AVEC SES COMPAGNONS !..
IMBÉCILE !... IL VA SE TENIR SUR SES GARDES, MAINTENANT !


IL SUFFIRAIT QUE LE JEUNE GARÇON LUI ENVOIE UN MESSAGE DE DÉTRESSE, JE ME CHARGE DE L'OBTENIR !..–ET VALHARDI ACCOURRAIT DROIT DANS LE PIÈGE...
..EN AMENANT TOUTE LA POLICE DE BANGKOK AVEC LUI ?... BRAVO !

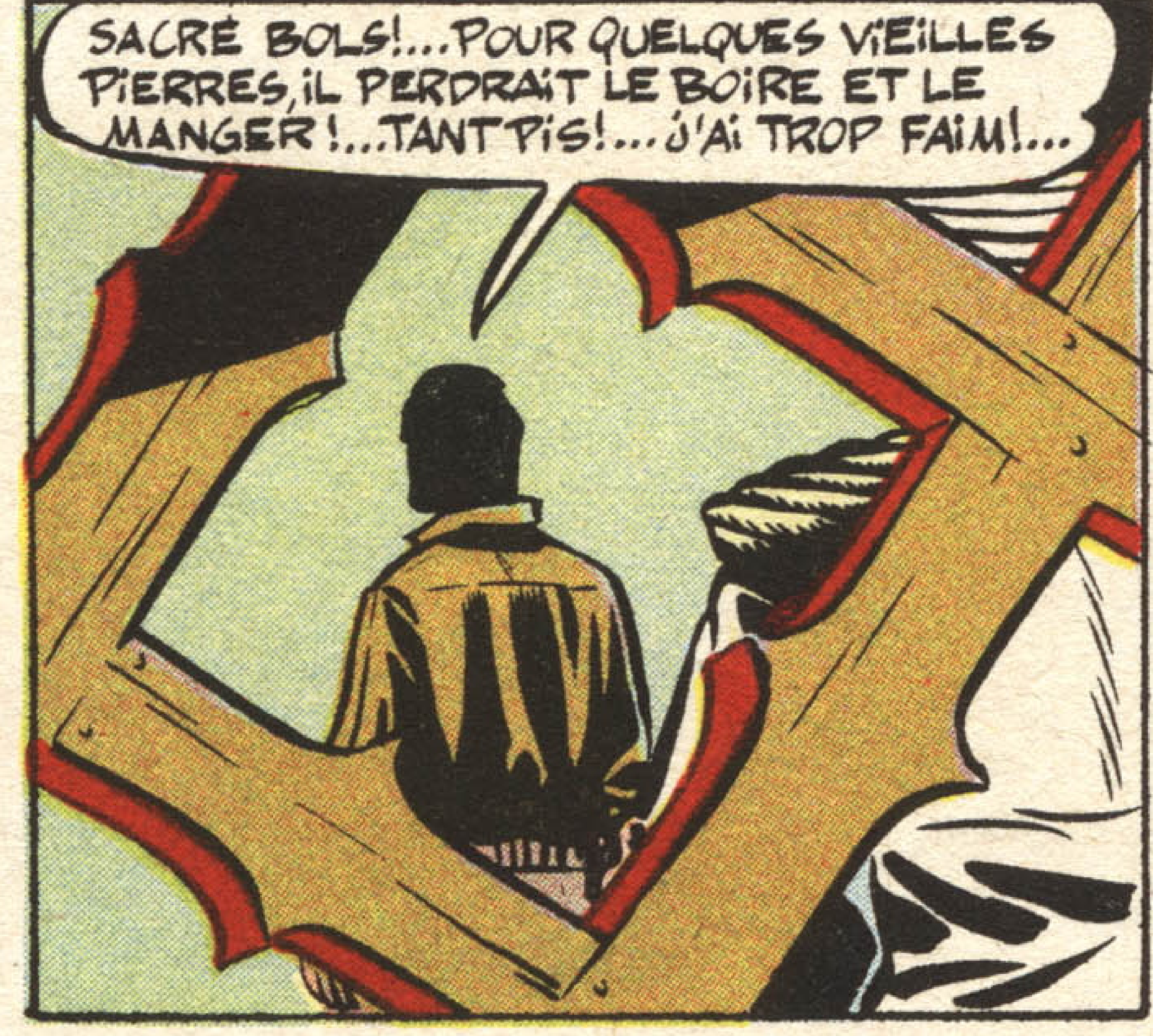

ASSEZ DE RISQUES !... D'AILLEURS, VALHARDI EST TROP SUBTIL !... MIEUX VAUT LE SUPPRIMER DIRECTEMENT !... DOMMAGE !... J'AURAIS AIMÉ LE TENIR VIVANT, À MA MERCI !...


FAIS EN SORTE QU'IL DISPARAISSE DÈS CE SOIR.. AVANT QU'IL AIT SIGNALÉ LA DISPARITION DE SES AMIS À LA POLICE !...
BIEN, MAÎTRE !... CE SERA FAIT DISCRÈTEMENT !...
D'ACCORD, MAIS LES AUTRES ?...

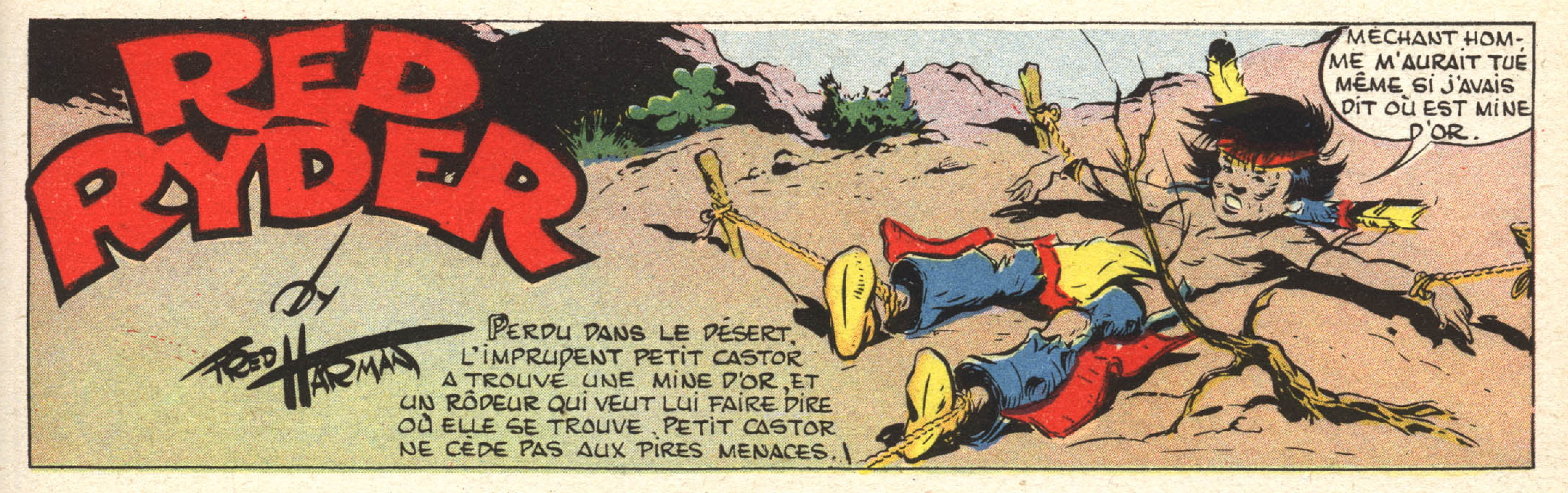

ON LES LIQUIDERA CE SOIR !... MAIS AVANT J'IRAI LEUR FAIRE MES "ADIEUX"...


ET LE SOIR, À BANGKOK...
AH ! ÇA, OÙ RESTENT-ILS ?... L'HEURE DU DÎNER EST PASSÉE, ET ILS NE SONT PAS ENCORE ICI !...
MONSIEUR VALHARDI ?!...

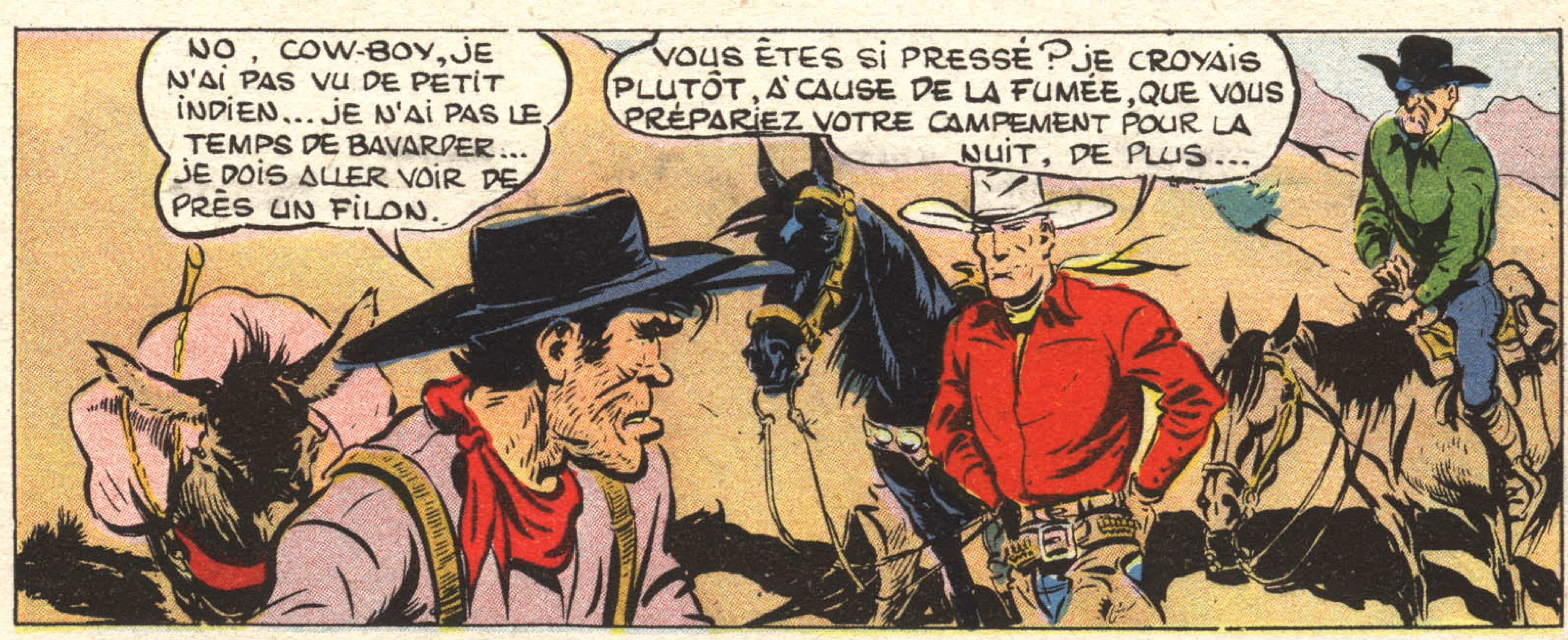

LE PROFESSEUR BOLS A LAISSÉ UN MESSAGE POUR VOUS AVANT DE SORTIR... IL A DIT QUE S'IL N'ÉTAIT PAS RENTRÉ À TEMPS POUR LE DÎNER, VOUS PASSIEZ À TABLE SANS L'ATTENDRE !...
MERCI !...


SACRÉ BOLS !... POUR QUELQUES VIEILLES PIERRES, IL PERDRAIT LE BOIRE ET LE MANGER !... TANT PIS !... J'AI TROP FAIM !...


C'EST LE GRAND BLOND QUI EST SEUL LÀ-BAS !...
VU !... COMPTE SUR MOI !...

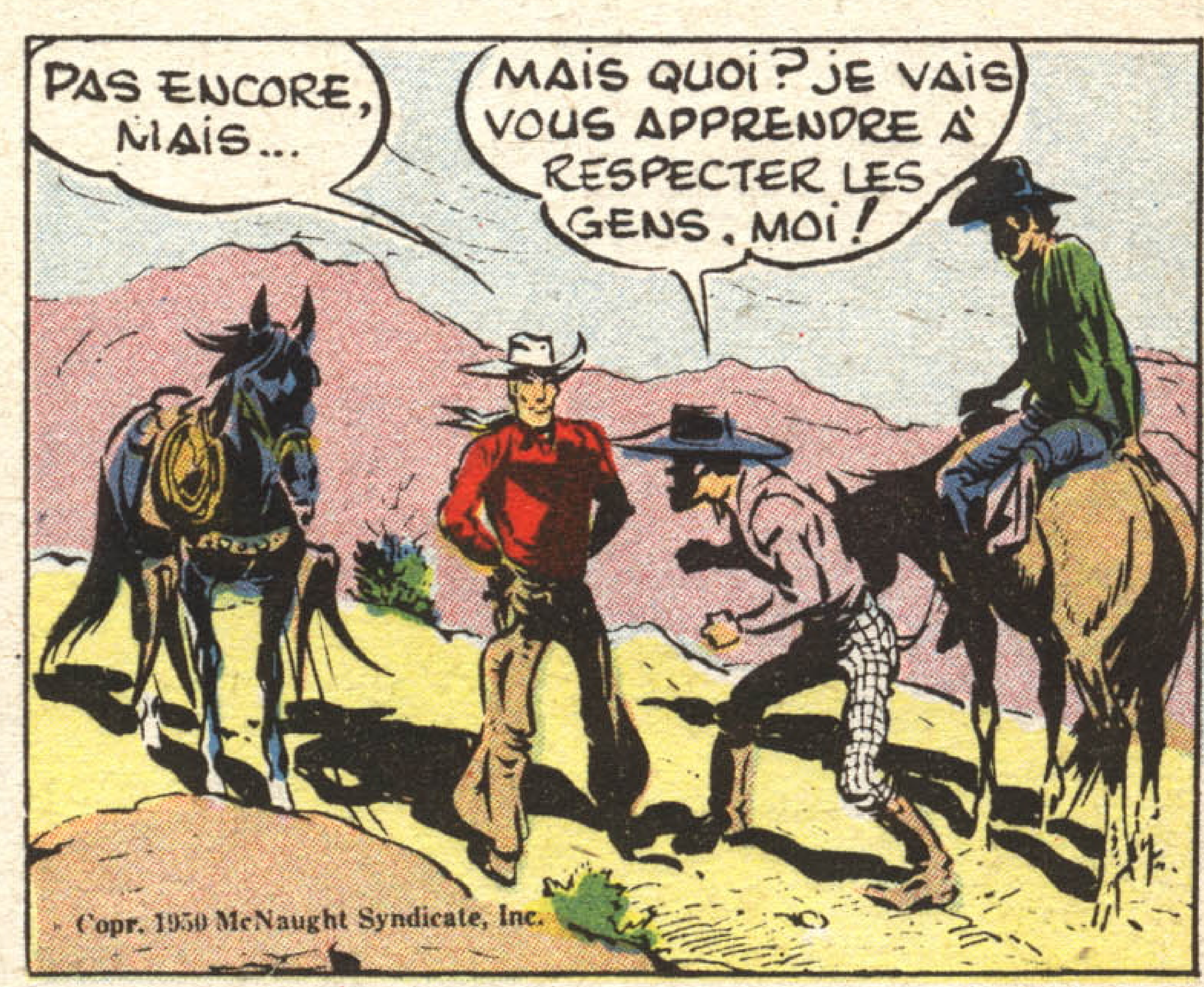






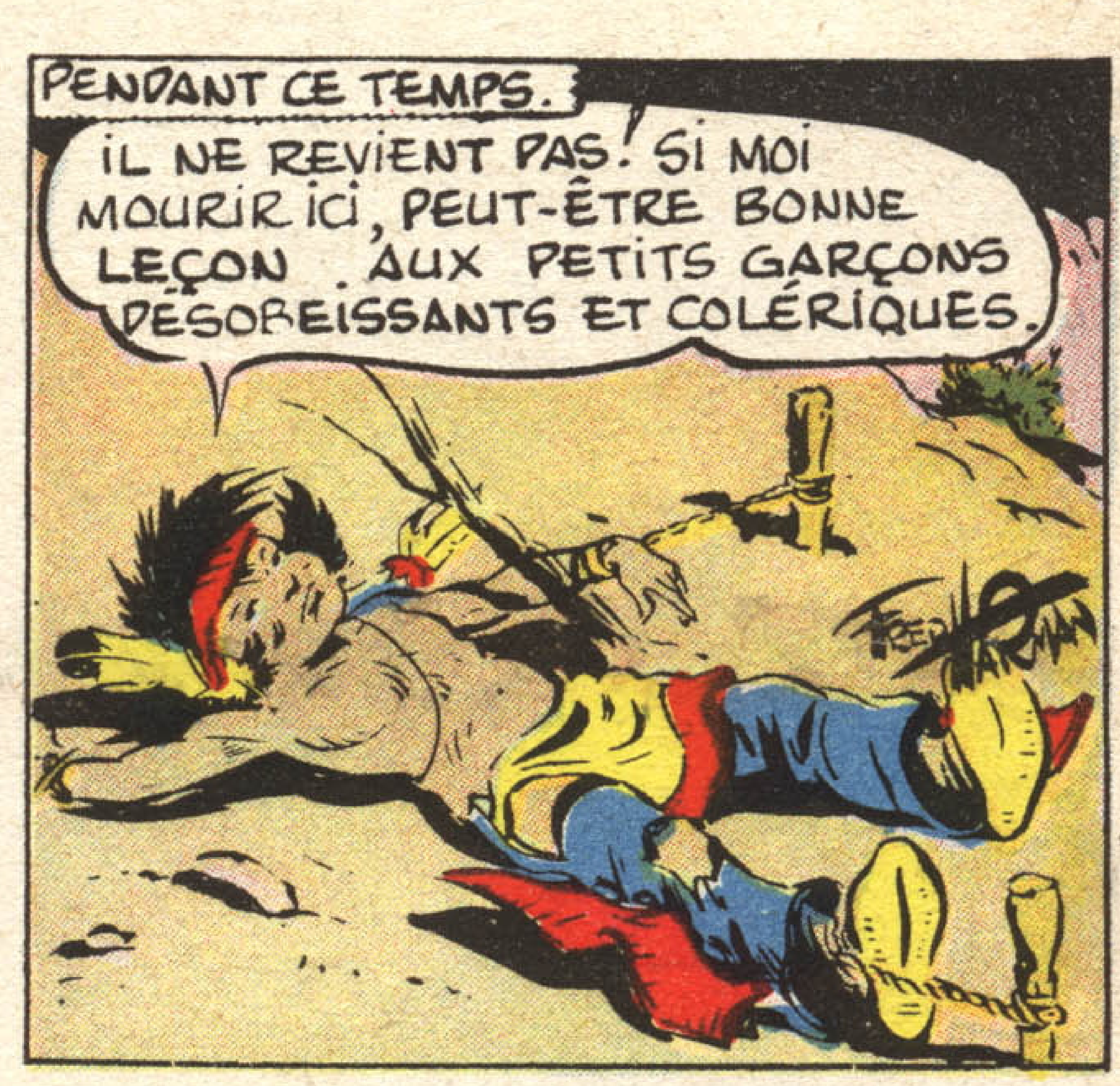












D'OU VIENT CETTE EXPRESSION ?

AVOIR TOUTE HONTE BUE.

« Avoir toute honte bue » est une expression bien étrange, quand on y réfléchit. D'où vient cette comparaison entre la honte et une boisson ?

Elle date du XIIIe siècle — ce qui n'est pas d'hier. En 1240, un certain Hugues de Méry publie un poème symbolique, où il décrit le banquet que le diable offre à son armée de démons : il le décrit par le menu, c'est doublement le cas de le dire, puisqu'il énumère toute la suite des plats infernaux. Par exemple, des hérétiques à la broche, des langues d'avocats sautées... Et comme boisson, de la honte. A la fin, on apporte une « friture de péchés », et « ceux qui mangèrent de cette friture », dit le poète, « en seraient morts, s'ils n'eussent TOUTE HONTE BUE ! »

C'était en effet diabolique !...

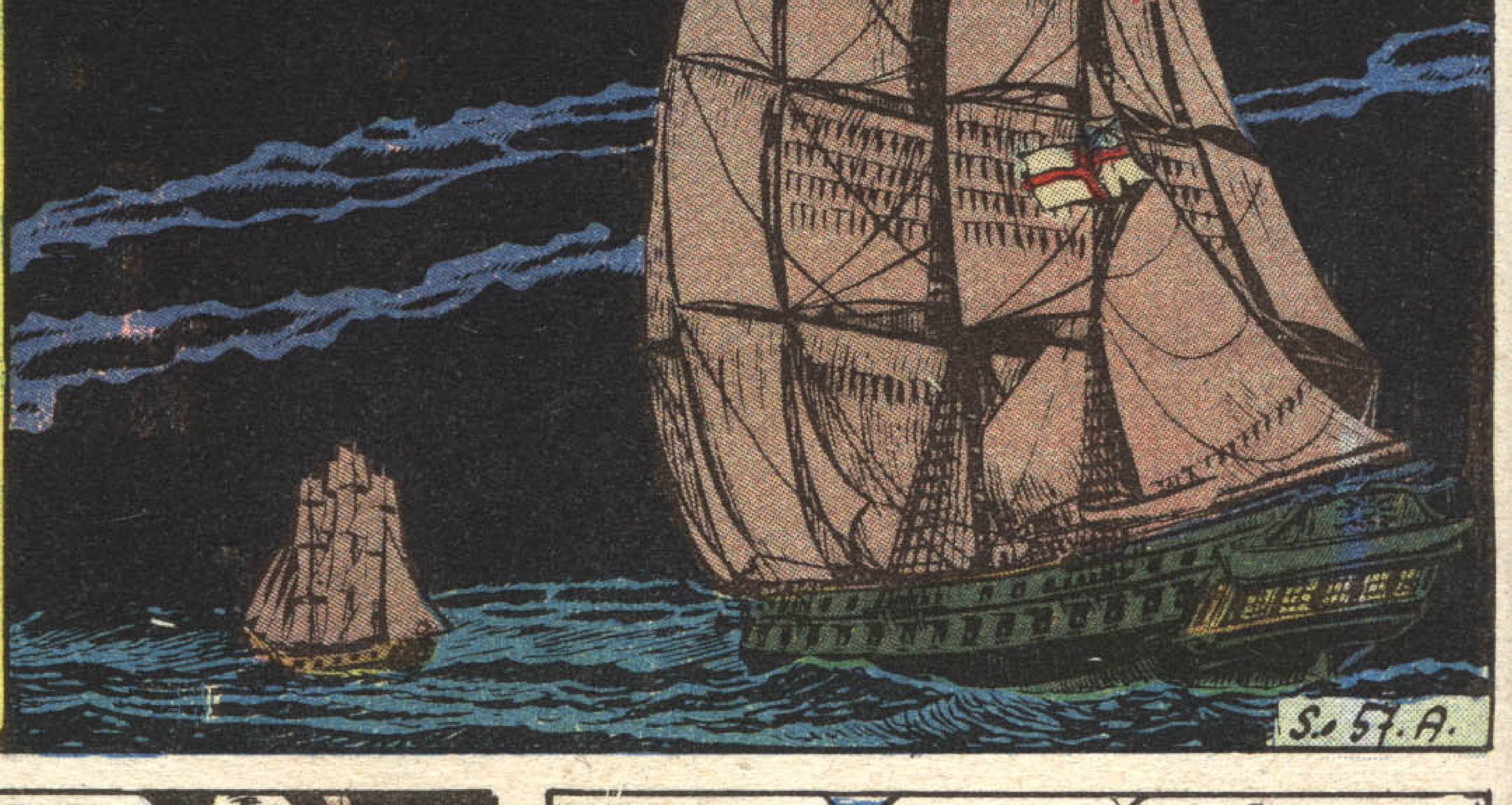




















Imprimé en Belgique aux Editions J. DUPUIS, Fils & Cie, Marcinelle.